

STEVE LASORSA

ENTRE SPORT ET PASSION
La rivalité Canadien-Nordiques, un reflet du nationalisme québécois
des années 1980

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en histoire
pour l'obtention du grade de Maître ès art (M.A.)

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2011

Avant-propos

La réalisation de ce mémoire de maîtrise a été comparable à un voyage, à une aventure où l'on apprend à se découvrir soi-même. Toutes les périodes de recherche et surtout d'écriture se sont avérées des moments de réel bonheur, qui m'ont permis de découvrir le métier d'historien. Bien entendu, de nombreuses personnes ont contribué à ce projet de manière directe et significative. Je tiens à leur témoigner ma gratitude.

Tout d'abord, un tendre remerciement à celle qui est devenue ma femme au fil des deux années de ce mémoire. Ton appui, ton écoute, ta disponibilité et ton enthousiasme vis-à-vis de ce que je faisais ont très certainement contribué à alimenter ma ferveur pour l'histoire et pour mon mémoire. Sache que sans toi ça n'aurait pas été pareil. C'est donc à celle que j'aime et à une fidèle partisane des Canadiens que je dis merci.

Par la suite, un grand merci à mes parents, des amateurs du Tricolore depuis toujours, pour leur appui pour mes études universitaires et pour la passion qu'ils m'ont transmis pour le hockey. De ces matins à l'aréna alors que je gardais le filet à vos encouragements pendant l'écriture de ce mémoire, vous avez eu un grand rôle à jouer dans ce que je suis aujourd'hui.

J'aimerais également remercier mes grands-parents, tous deux partisans des Canadiens depuis les années 1930, qui m'ont soutenu et qui m'ont beaucoup appris dans la vie. C'est avec le sourire que je repense à nos discussions sur Maurice Richard et l'émeute de 1955, à laquelle vous avez participé. Un remerciement spécial également à mes deux grands amis, Philippe Joly (ancien Nordiques converti au CH) et Billy Tremblay (inconditionnel du Tricolore) pour avoir écoutés les lectures de certaines parties de ce mémoire.

Pour terminer, un immense merci à mon directeur, l'historien Martin Pâquet, pour tout son aide, ses conseils, son appui, ses encouragements depuis notre première rencontre. Sans toi, ça n'aurait pas été possible. Merci Martin pour nos rencontres ensemble, nos discussions sur le sport et tout le reste. Saches que je n'aurais voulu faire ce projet avec aucun autre historien que toi. À toi Martin, fidèle partisan des Nordiques, je souhaite que la lecture de ce mémoire te plaise. Merci pour tout.

Résumé court

Québec, le soir du 30 octobre 1995. Le peuple québécois s'apprête à se prononcer pour une deuxième fois en moins de vingt ans sur son avenir politique au sein de la Confédération canadienne. Émotif et dramatique jusqu'à la toute fin, le référendum se solde par un échec serré au niveau du décompte électoral, mais il démontre à quel point le nationalisme québécois n'a pas reculé dans l'esprit des gens. L'année 1995 marque également la fin d'une autre période forte de l'histoire du Québec. L'annonce de la vente des Nordiques à des intérêts américains et le départ de la concession vers le Colorado vient mettre fin à une véritable saga entre les deux principales villes de la province. Décision liée à la nouvelle réalité économique de la LNH, la perte des Nordiques affecte bien plus que les citoyens de la capitale nationale. Les Québécois viennent de perdre une partie de leur patrimoine culturelle. C'est que la rivalité Canadiens-Nordiques a divisé pendant plus de quinze ans les familles québécoises, qui se réunissaient pour l'occasion à la Grande messe du hockey du samedi soir.

L'attachement profond des Québécois à l'une ou l'autre des équipes va bien plus loin que la partisanerie sportive à proprement parler. La rivalité sportive Montréal-Québec s'insère dans une période charnière du nationalisme québécois. Faisant le pont entre les deux référendums, elle se substitue aux luttes politiques et constitutionnelles de la décennie 1980, pour devenir l'un des principaux exutoires de la fierté nationale québécoise de l'époque. À n'en point douter, cette rivalité a marqué profondément le Québec et les Québécois. Mis à part les cris, les huées, les bagarres et les buts, que se cache-t-il derrière la mythique rivalité Canadiens-Nordiques des années 80-90?

Table des matières

Avant-propos	ii
Introduction	1
A- Un objet d'étude paradoxalement méconnu	3
1- De l'histoire sociale à l'histoire socioculturelle : évolution d'un champ de recherche	3
2- Sport et nationalisme au Québec : une avenue de recherche négligée	6
3- Pour une relecture du nationalisme québécois des années 1980.....	8
B- «La bataille du Québec»	9
C- Saisir la réalité : sources et démarches de recherche	11
1- Le corpus de sources	11
2- La méthode de traitement des sources.....	14
3- Le plan de match en statistique.....	15
D- «Que le match commence !»	17
L'avant match	19
A- Canadiens/Maroons : reflet de la dualité ethnique du Québec des années 1920-30	19
B- L'émeute Maurice-Richard et les Canadiens français	21
C- La Passion du Vendredi Saint : nature de l'événement.....	23
D- En guise de dernières motivations pour la première période.....	25
Chapitre I	27
A- Les statistiques de la première période	28
B- La force des symboles et de l'identité. Aperçu d'un enjeu : gagner le cœur des Québécois	29
C- De Tremblay et Hunter à Lemaire et Bergeron : ces figures qui ont marqué la rivalité.....	34
D- Conviction et représentation : une rivalité qui a tenu un peuple en haleine	39
E- D'une rivalité sportive à un enjeu national : la force des symboles, une conclusion.....	43
Chapitre II	47
A- Les statistiques de la deuxième période.....	50
B- Le Forum et le Colisée : sanctuaire de l'expression populaire québécoise.....	51

C- La foule québécoise au Forum et au Colisée : voyage au cœur de la bête.....	53
D- La mobilisation populaire à la grandeur de la province.....	57
E- La mobilisation sur le front des ondes	59
F- Au fil des matchs : l'impact de la rivalité Canadiens-Nordiques dans la société québécoise... ..	61
G- Canadiens-Nordiques, la force bruyante du Québec : la mobilisation, une conclusion	64
Chapitre III	66
A- Les statistiques de la troisième période	68
B- De sport à sport-spectacle : les Canadiens et les Nordiques à l'heure des transformations économiques.....	69
C- Les effets de la marchandisation du sport sur la rivalité.....	72
D- La guerre du houblon.....	77
1- Le boycott des produits Molson	79
2- Molson vs O'keefe : la guerre ouverte	80
E- La marchandisation du sport, le sport-spectacle et la guerre du houblon : une conclusion.....	86
Chapitre IV	89
A- La série entre les Canadiens et les Nordiques de 1987 : le but d'Alain Côté et la controverse	91
B- La saga Éric Lindros et le dernier grand duel	93
C- Le grand départ.....	95
Conclusion	98
A- Une future deuxième rivalité Canadiens-Nordiques et quelques pistes de réflexion... ..	103
Bibliographie	107
Annexe 1	112
Annexe 2.....	117
Annexe 3.....	122
Annexe 4.....	127

Liste des tableaux

Tableau 1 : Nombre total d'articles, saison régulière 1983-1984 (N)	113
Tableau 2 : Nombre total d'articles, séries éliminatoires 1984 (N)	115
Tableau 3 : Articles, symbolisme et question identitaire, saison régulière 1983-1984 (N)	118
Tableau 4 : Articles, symbolisme et question identitaire, séries éliminatoires 1984 (N)	120
Tableau 5 : Articles, capacité de mobilisation, saison régulière 1983-1984 (N)	123
Tableau 6 : Articles, capacité de mobilisation, séries éliminatoires 1984 (N)	125
Tableau 7 : Articles, marchandisation du sport, saison régulière 1983-1984 (N)	128
Tableau 8 : Articles, marchandisation du sport, séries éliminatoires 1984 (N)	130

Liste des graphiques

Graphique 1 : Nombre total d'articles, saison régulière 1983-1984	114
Graphique 2 : Nombre total d'articles, séries éliminatoires 1984	116
Graphique 3 : Symbolisme et question identitaire, saison régulière 1983-1984	119
Graphique 4 : Symbolisme et question identitaire, séries éliminatoires 1984	121
Graphique 5 : Capacité de mobilisation, saison régulière 1983-1984	124
Graphique 6 : Capacité de mobilisation, séries éliminatoires 1984	126
Graphique 7 : Marchandisation du sport, saison régulière 1983-1984	129
Graphique 8 : Marchandisation du sport, séries éliminatoires 1984	131

Entre sport et passion

La rivalité Canadiens-Nordiques, un reflet du nationalisme québécois des années 1980

On avait l'impression de se battre
pour la suprématie de la province
-Peter Statsny, Nordiques de Québec -

Période d'échauffement

Vendredi le 20 avril 1984, en direct du Forum de Montréal, quelques minutes avant le début du match. La foule prend place à son siège, dans un tumulte ponctué de cris, de prédictions, d'encouragements et de hâte. L'atmosphère est survoltée, électrique, les milliers de partisans attendent la mise en jeu, tendus et excités, sur un cran d'arrêt. À l'extérieur de l'amphithéâtre, les gens se pressent à rentrer chez eux, chez des amis ou dans les brasseries pour visionner la rencontre. Comme aux temps de nos aïeux, alors que ces derniers se rassemblaient autour de la radio puis de la télévision pour suivre les exploits de Maurice Richard et Jean Béliveau, le Québec tout entier semble vibrer au rythme du hockey. C'est la grande messe du vendredi soir pour les Québécois. Une journée qui sort de l'ordinaire du quotidien. À la grandeur de la Province, c'est soir de match...

À l'origine de ce mémoire et de la recherche qui l'a précédé, ce constat de l'écart paradoxal entre la futilité d'un jeu et l'intensité des passions qu'il suscite. Deux hommes masqués qui gardent le filet, dix joueurs sur la patinoire qui combattent pour la possession d'une rondelle, dans le but ultime de déjouer le cerbère adverse et de remporter la partie. Voilà donc un jeu que l'on a codifié, règlementé, un affrontement ritualisé entre deux équipes sur une surface glacée. Pourtant, l'engouement qu'il engendre auprès d'une grande majorité de Québécois dépasse largement le cadre sportif, pour se transposer dans l'univers politique et national d'un peuple.

Dans le contexte historique du Québec, le hockey a servi à affermir l'identité nationale dans l'imaginaire du peuple¹. Depuis la création du Club de hockey Canadien en 1909, équipe composée uniquement de joueurs de langue française, le hockey a permis aux Canadiens français de pouvoir rivaliser avec les anglophones par l'entremise de la patinoire, dans un contexte social où la dualité ethnique se voulait omniprésente. La grande rivalité des années 1920-1930 entre les Canadiens de Montréal et les Maroons, équipe montréalaise unilingue anglophone, cristallise

¹ Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : Analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisirs et société*, no 2. vol.19, p.539.

cette lutte sociale entre « Français et Anglais » et attire des foules records au Forum, et ce en pleine Dépression². L'épisode de l'émeute Maurice-Richard le 17 mars 1955, à la suite de sa suspension par le président de la Ligue Nationale de Hockey (LNH), Clarence Campbell, témoigne également du lien puissant qui existe entre le hockey et les Québécois francophones. La sentence sportive imposée à Richard se transforme rapidement en un enjeu ethnique et donne lieu à une manifestation de violence devant le Forum de Montréal.

À n'en point douter, le hockey a été un moyen pour les Canadiens français d'exprimer leur fierté nationale et leurs espoirs en tant que peuple. Depuis l'implantation de ce sport au Québec, le hockey a fait sa marque et est devenu partie intégrante de l'identité culturelle des Québécois³. Au fil de ma réflexion, une autre période charnière du nationalisme québécois, celle des années 1980 entre les deux référendums, m'est apparue un terreau fertile afin de questionner le monde du hockey sur ses dimensions identitaires et symboliques. Si par le passé, le hockey a permis aux Canadiens français d'exprimer leur fierté nationale vis-à-vis des Canadiens anglais, le climat sociopolitique des années 1980 va opérer un changement radical dans l'ordre symbolique du hockey par rapport à la question des références identitaires au Québec. Avec le résultat du référendum de 1980, le nationalisme québécois s'articule autour de deux grands pôles, souverainiste et fédéraliste, et non plus uniquement à travers la dualité francophone/anglophone. C'est un véritable débat idéologique et politique entre les Québécois, qui sont divisés entre leur statut dans la fédération canadienne et l'accès à leur propre souveraineté. Devant l'inquiétude et l'insécurité des Québécois face à leur avenir collectif, nombreux sont ceux à se réfugier, comme dans le passé, dans une valeur culturelle « sûre », le hockey⁴. Au même moment, les Nordiques de Québec, équipe créée en 1979 par des hommes d'affaires de la capitale nationale québécoise dont l'un des buts est d'accueillir le maximum de joueurs francophones, font leur entrée dans la LNH⁵. Constituant le pôle central de l'identification des Québécois dans le domaine du hockey depuis des dizaines d'années, les Canadiens perdent leur chasse gardée avec l'arrivée des Nordiques. La rivalité explosive qui va naître entre les deux formations du Québec n'est, à notre avis, pas tout à fait étrangère au contexte national de l'époque. À l'image du déchirement sur la

² François Black, *Habitants et glorieux, les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Éditions Mille-îles, 1997, p.32.

³ Anouk Bélanger, *Op.cit.* p.540.

⁴ *Ibid.*, p.540.

⁵ François Black, *Op.cit.*, p.42.

question nationale, les Canadiens et les Nordiques polarisent l'attention du peuple, nous offrant un champ de recherche neuf et prometteur.

A- Un objet d'étude paradoxalement méconnu

Le sport dans nos sociétés contemporaines comme fait social et culturel, ce vecteur de modernité, a suscité curieusement très peu de recherche au Québec. Le hockey, bien qu'omniprésent dans l'imaginaire et la mémoire collective des Québécois, se fait pourtant rare dans la production scientifique, surtout celle des historiens. « À l'instar de la mode, selon Gilles Lipovetsky, le hockey est partout dans la rue, dans l'industrie et les médias, il n'est à peu près nulle part dans l'interrogation théorique des têtes pensantes, relégué dans l'antichambre des préoccupations intellectuelles réelles⁶ ». Cependant, bien que la majorité des historiens aient négligé ce champ de recherche, d'autres s'y sont aventurés en compagnie de sociologues, ethnologues et anthropologues. Afin de réaliser notre projet de mémoire, nous nous sommes inspirés des travaux réalisés par ces spécialistes des sciences humaines, tant en Europe qu'en Amérique. La compréhension de l'évolution des champs de recherche de l'histoire sociale nous a mené à s'attarder sur les auteurs qui ont écrit sur les liens entre sport, politique et identité nationale. L'analyse des travaux sur le sport, en tant qu'important phénomène social au XXe siècle, va nous permettre de faire une relecture des principaux écrits traitant du nationalisme québécois des années 1980.

1- De l'histoire sociale à l'histoire socioculturelle : évolution d'un champ de recherche

L'élargissement des horizons de recherche et l'éclatement de l'histoire sociale dans les décennies 1960-70, tant au Québec qu'à travers le monde, font en sorte que le métier d'historien entre dans une période de profonds changements. L'histoire socioculturelle se présente désormais comme un champ de recherche autonome et des plus dynamiques, offrant aux chercheurs des objets d'étude qui s'inspirent grandement de l'anthropologie⁷. Pratiquée autrefois par une poignée d'autodidactes ou de clercs passionnés, l'histoire commence à s'institutionnaliser au cours des années 1940-50 au Québec⁸. L'effervescence sociale produite par la Révolution

⁶ Gilles Lipovetsky, *L'Empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987, p. 9.

⁷ Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p.25.

⁸ Éric Bédard et Julien Goyette, *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Montréal, Presses Université de Montréal, 2006, p.9.

tranquille souffle un vent de changement sur la pratique historique, tant sur les plans des sujets de recherche que des sources utilisées, ouvrant ainsi la voie à l'histoire sociale et culturelle.

À partir des années 1980, au Québec, la socialisation des pratiques historiques et les emprunts à diverses tendances historiographiques s'accélérent. La création de méthodes spécifiques selon les objets, l'exploitation de nouvelles sources, l'intérêt pour les acteurs sociaux autres que les grands personnages ont permis l'émergence de l'histoire socioculturelle au Québec. À partir des années 1980-1990, les sujets de recherche explorent de nouvelles avenues. Il y a également une volonté de ceux qui entrent dans la profession de faire « date », de marquer leur différence⁹. C'est ce qui amène des nouveaux sujets en histoire à l'université, mais aussi dans l'espace public, avec l'histoire appliquée.

L'histoire socioculturelle commande à l'historien qui s'en inspire de comprendre l'évolution et le milieu dans lequel son sujet s'inscrit. Dans cette optique, notre projet, *Entre sport et passion*, se rapproche des nouvelles tendances de l'histoire socioculturelle, en croisant les dimensions identitaires et symboliques de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques avec le contexte national québécois des années 1980.

Afin d'entrer dans le vif du sujet, nombreux sont ceux qui s'intéressent à l'histoire du sport en tant que phénomène socioculturel, en Europe, aux États-Unis et au Canada. D'entrée de jeu, l'ouvrage de l'ethnologue Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin* (1995), cherche à comprendre l'intensité des passions que suscite un match de football au sein des villes où le « ballon rond » fait office de sport national. Il tente de montrer que les passions collectives soulevées par un événement sportif n'écartent pas l'essentiel, que bien au contraire, elles le révèlent, le grossissent anticipant même les lignes de force qui traversent le champ social¹⁰. À la frontière de l'histoire et de la sociologie, l'étude des sociologues Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*¹¹ (1994), voit dans l'émergence et le développement des pratiques et des spectacles sportifs des expressions d'un mouvement de fond de nos sociétés. Elias et Dunning voient dans le sport un

⁹Martin Pâquet. « Histoire sociale et histoire politique au Québec : esquisse d'une anthologie du savoir historien », *Bulletin d'histoire politique*, Quinze ans d'histoire politique, vol. 15, no 3, printemps 2007, p. 87.

¹⁰Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, p.19.

¹¹Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 392 pages.

laboratoire privilégié pour réfléchir sur les rapports sociaux et leur évolution. Dans cette perspective, le stade demeure un des rares espaces où l'on tolère, dans des limites bien définies, le débridement des émotions collectives. Dans la même foulée, l'ouvrage de Paul Yonnet, *Système des sports*¹² (1998), met de l'avant le concept de sport-spectacle¹³ ainsi que sa capacité de mobilisation de la société.

Enfin, les travaux de Georges Vigarello, *Passion sport. Histoire d'une culture*¹⁴ (2000) et *Du jeu ancien au show sportif, la naissance d'un mythe*¹⁵ (2002) et celui de Raymond Thomas, *La sociologie du sport*¹⁶ (2002), stipulent que le sport est un outil politique utilisé comme tel par les États pour affirmer l'identité nationale et pour présenter une image favorable du système social. Ils perçoivent également l'étude du sport comme une étude des faits sociaux.

Au Canada, nous recensons quelques études qui abordent le sport sous sa dimension socioculturelle. L'ouvrage de Colin Howell, *Blood, Sweat and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada* (2001), fait l'historique de l'utilisation du sport au Canada dans la construction de l'identité nationale et de son influence sur la question identitaire. « In short, the history of sport and twentieth-century Canada is a story of class and gender formation, capitalism transformation and nation building in the broadest sense¹⁷ ». Nous retrouvons cette même approche sociologique du sport à l'intérieur de l'ouvrage *Sport, popular culture and Identity*¹⁸, sous la direction de Maurice Roche. Les auteurs s'attardent à l'effet du sport dans la culture populaire et à sa dimension identitaire. Il en va même avec les études majeures de Steven Jackson et David Andrews, *Sport, Culture and Advertising : Identities, Commodities and the politics of representation*¹⁹ (2004) et *Sport stars : The cultural politics of sporting celebrity*²⁰ (2001), sur le

¹² Paul Yonnet, *Système des sports*, Paris, Gallimard, 1998, 254 pages.

¹³ Paul Yonnet affirme que l'accentuation de la médiatisation et de la promotion marchande a transformé le sport professionnel en spectacle de masse, et qu'il est désormais vendu en tant que tel dans les sociétés occidentales.

¹⁴ Georges Vigarello, *Passion sport: histoire d'une culture*, Paris, Textuel, 2000, 191 pages.

¹⁵ Georges Vigarello, *Du jeu ancien au show sportif: la naissance d'un mythe*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 233 pages.

¹⁶ Raymond Thomas, *La sociologie du sport*, Paris, PUF, 2000, 127 pages.

¹⁷ Colin Howell, *Blood, Sweat and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, Toronto University Press, 2001, p.5.

¹⁸ Maurice Roche (sous la direction de), *Sport, popular culture and Identity*, Chelsea, Meyer and Meyer Verlag, 1997, 200 pages.

¹⁹ David Andrews et Steven Jackson, *Sport, Culture and Advertising : Identities, Commodities and the politics of representation*, New York, Routledge, 2004, 254 pages.

²⁰ David Andrews et Steven Jackson, *Sport stars : The cultural politics of sporting celebrity*, New York, Routledge, 2001, 312 pages.

sport professionnel aux États-Unis. Ils montrent la capacité de mobilisation des événements, des passions qu'ils soulèvent ainsi que les liens entre médias et sports professionnels.

2- Sport et nationalisme au Québec : une avenue de recherche négligée

« Le sport au Québec, un champ de recherche méprisé ²¹ ». Tel est le constat de l'article de Gilles Janson, paru dans le Bulletin d'histoire politique (2003), traitant du sport et de la politique. Il y mentionne que les historiens québécois considèrent plus souvent ce sujet comme futile et peu digne d'intérêt. Aidé de l'anthropologue Suzanne Laberge et du sociologue Jean Harvey, Janson s'intéresse entre autres à la signification sociale du sport, aux enjeux et aux rapports de pouvoir qui l'animent, à son rôle dans la construction de l'identité collective et à son pouvoir symbolique.

Bien qu'au Québec ce champ de recherche reste à défricher, il faut s'attarder aux travaux d'un pionnier en ce qui concerne l'histoire socioculturelle du sport, l'historien Donald Guay. À travers ces nombreux ouvrages, dont *Introduction à l'histoire des sports au Québec*²² (1987), *L'histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel*²³ (1990) et *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise*²⁴ (1997), Guay cerne le concept de sport d'une manière qui permet de comprendre et d'appréhender ce phénomène socioculturel comme un système. Pour lui, le sport est une réponse culturelle à des besoins de s'exprimer et de se distinguer. Dans son ouvrage *La culture sportive*²⁵ (1993), Guay stipule que le sport est largement ouvert sur son environnement qui le façonne et dont il est le reflet ; c'est un microcosme qui renvoie à son macrocosme, celui de la socioculture. Tout comme Gilles Janson, Guay déplore le désintéressement des historiens et des universitaires à reconnaître dans le sport un fait de culture digne de faire l'objet d'étude et de recherche.

Certains chercheurs québécois se sont toutefois attardés aux liens entre sport et nationalisme, par l'intermédiaire d'une étude de cas précise ou d'une approche sociologique. L'ouvrage de Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*²⁶ (2006) et l'article de

²¹ Titre de l'article de Gilles Janson, paru dans le « bulletin d'histoire politique », *Sport et politique*, Vol.11, No 2, hiver 2003, p.9.

²² Donald Guay, *Introduction à l'histoire des sports au Québec*, Montréal, VLB, 1987, 294 pages.

²³ Donald Guay, *L'histoire du hockey au Québec : origine et développement d'un phénomène culturel*, Chicoutimi, JCL, 1990, 293 pages.

²⁴ Donald Guay, *La conquête du sport : le sport et la société québécoise au XIX^{ème} siècle*, Outremont, Lanctôt, 1997, 244 pages.

²⁵ Donald Guay, *La culture sportive*, Paris, PUF, 1993, 124 pages.

²⁶ Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Les Éditions Fides, 2006, 279 pages.

l'anthropologue Suzanne Laberge *L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français*²⁷ (2003) offrent une analyse de l'émeute Maurice-Richard de 1955 qui place en premier plan la dimension sociale et nationaliste de l'événement sportif. Selon Laberge, à travers le célèbre #9 et le hockey, les Québécois ou Canadiens français ont découvert des modèles, des espoirs concrets reflétant leur fierté nationale. Les deux chercheurs mettent de l'avant des liens qui associent le hockey au projet identitaire des Québécois, éclairant ainsi la force symbolique de ce sport dans l'imaginaire de la société. Dans la même veine, de nouveaux chercheurs s'intéressent de près à notre sport national et à son rapport avec la culture politique québécoise. La sociologue Anouk Bélanger, dans son article *Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois*²⁸ (1996), place le hockey au cœur de l'affirmation d'une fierté nationale canadienne-française puis québécoise, en insistant sur la symbolique de ce sport dans l'imaginaire populaire. L'historienne Julie Perrone lie également le hockey à la question nationale à travers son mémoire de maîtrise sur Maurice Richard (2009) et son importance sur le nationalisme canadien-français des années 1950-1960. La thèse de doctorat de l'historien Michel Vigneault (2001) sur les débuts du hockey professionnel à Montréal établit l'enracinement du hockey sur glace dans le quotidien des Canadiens français au début du XXe siècle, nous montrant les liens entre ce sport et la culture populaire francophone. Sous la direction de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, l'ouvrage *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*²⁹ (2009) propose des analyses des liens entre le hockey, le Canadien de Montréal et la culture populaire québécoise. À travers différentes thématiques, toutes reliées à notre sport national, les auteurs du livre dressent un bilan convaincant sur le rôle majeur joué par le hockey dans l'imaginaire collectif, de même que sur l'importance pour les chercheurs de bien saisir cette dynamique. En terminant, l'ouvrage du journaliste sportif Jean-François Chabot, *La grande rivalité Canadiens-Nordiques*³⁰ (2009) nous plonge dans l'atmosphère endiablée de l'époque, en plus d'offrir aux lecteurs des témoignages des acteurs de premier plan de la rivalité, comme Marcel Aubut, Michel Bergeron et Jacques Demers.

²⁷ Suzanne Laberge, « L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français », *Bulletin d'histoire politique*, Vol.11, No 2, hiver 2003, pp.38-57.

²⁸ Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisirs et société*, Vol.19, No 2, pp.525 à 550.

²⁹ Normand Baillargeon et Christian Boissinot (sous la direction de), *La vraie dureté de mentale. Hockey et philosophie*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 262 pages.

³⁰ Jean-François Chabot, *La grande rivalité Canadiens-Nordiques*, Mariville, Éditions LER, 2009, 281 pages.

3- Pour une relecture du nationalisme québécois des années 1980

Élément central de notre mémoire, le nationalisme québécois a fait l'objet de très nombreuses analyses au fil des années. Les ouvrages et les articles publiés sur la question nationale abondent et ne cessent de se multiplier. Différents dans leurs approches, leurs périodes et leurs conclusions, la majorité des auteurs abordent le nationalisme d'un point de vue discursif, soit par l'étude des discours. Ils ne s'y intéressent pas ou peu sous une forme socioculturelle, en montrant sa capacité de mobilisation auprès des citoyens dans le quotidien. Ils observent principalement les élites, l'État et les partis politiques. Des auteurs comme le politologue Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*³¹ (1986) et l'essayiste Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*³² (2006), exposent la question nationale à travers une approche politique, se concentrant essentiellement sur les idéologies partisanes, les luttes constitutionnelles et les grands discours des principaux leaders politiques. Cependant, quelques chercheurs se sont penchés sur le phénomène de la mobilisation populaire du nationalisme, mais encore une fois d'un angle politique. Les sociologues Gilles Gagné et Simon Langlois, *Les raisons fortes. Nature et signification de l'appui à la souveraineté du Québec*³³ (2002), s'intéressent aux raisons qui mènent les gens à opter pour l'option souverainiste en 1980 et 1995. Un autre auteur, Claude Marsolais, *Le référendum confisqué : histoire du référendum québécois du 20 mai 1980*³⁴ (1992), fait état des manifestations populaires à la veille du vote référendaire de 1980. Outre les points de vue partisans, le nationalisme québécois est traité de manière descriptive, en suivant les événements politiques.

À travers la montagne d'écrits sur le sujet, nous constatons que l'expression populaire du nationalisme québécois des années 1980 est très peu abordée par les historiens, qui préfèrent souvent une approche politique de la question nationale. En mettant en relation le contexte social, fortement polarisé autour de la question nationale, et la symbolique que prennent les affrontements entre les Canadiens et les Nordiques dans l'imaginaire collectif, nous souhaitons

³¹ Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986, 212 pages.

³² Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006, 178 pages.

³³ Gilles Gagné et Simon Langlois, *Les raisons fortes. Nature et signification de l'appui à la souveraineté du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, 187 pages.

³⁴ Claude Marsolais, *Le référendum confisqué : histoire du référendum québécois du 20 mai 1980*, Montréal, VLB, 1992, 266 pages.

offrir une étude renouvelée du nationalisme québécois des années 1980. De même, avec l'analyse de l'impact de la rivalité sportive entre Montréal et Québec sur la culture politique québécoise, nous désirons poursuivre dans la lignée des nouveaux chercheurs comme Bélanger et Perrone afin de montrer l'importance que peut prendre le hockey dans l'imaginaire populaire.

B- « La bataille du Québec³⁵ »

« Si j'ai bien compris, vous êtes en train de me dire à la prochaine fois³⁶ ». Les années 1980 s'ouvrent avec la défaite référendaire et la chute tranquille d'une des figures les plus marquantes de la politique québécoise, René Lévesque. La mobilisation nationaliste qui a déferlé sur le Québec depuis les années 1960 ne se concrétise pas seulement à travers le projet souverainiste. Les années qui suivent sont souvent décrites, du moins en ce qui concerne la question nationale, comme un moment d'accalmie, où l'expression de la fierté nationale s'estompe pour laisser place aux grands enjeux économiques liés au libre-échange et aux luttes constitutionnelles avec Ottawa. À travers la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, nous proposons de poser un regard nouveau sur le nationalisme québécois des années 1980, en analysant les liens entre le sport et la question nationale.

S'il s'avère juste que la mobilisation politique entourant le nationalisme québécois et le projet souverainiste s'essoufflent considérablement aux lendemains du référendum de 1980, ils reprennent cependant des forces pour atteindre leur paroxysme une quinzaine d'années plus tard avec la tenue d'un second référendum. Loin de disparaître dans les abîmes de l'hiver québécois, le nationalisme s'exprime autrement que par la politique, empruntant plutôt des avenues culturelles. Au cœur des années 1980, la rivalité entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec représente l'une des plus intenses de l'histoire du hockey professionnel au Canada. Au-delà de la compétition sportive, la rivalité entre les deux équipes frappe l'imaginaire collectif québécois, transposant et cristallisant sur la glace les passions et les espoirs. Dans ce contexte, tout milite en faveur de cette dualité entre les deux villes. Deux entraîneurs francophones qui se détestent sur la place publique, les passions populaires soulevées par un affrontement entre les deux équipes jusqu'à la bataille commerciale de deux brasseries, Molson (Montréal) et O'Keefe

³⁵ Titre de la une du *Soleil* du 12 avril 1984.

³⁶ Parole de René Lévesque au Centre Pierre-Sauvé le 20 mai 1980, quelques minutes après l'annonce de la défaite référendaire. http://www.archives.radio-canada.ca/politique/provincial/_territorial/clips/4212, page consultée le 31 mars 2009.

(Québec), qui par leur publicité et leur étroite association à l'une ou l'autre des équipes accentuent la présence du hockey et de la rivalité dans l'imaginaire collectif. Au début de chaque saison, les amateurs s'empressent de consulter le calendrier pour connaître les dates des matchs opposant Montréal et Québec. En 1982, la première confrontation entre les Canadiens et les Nordiques en séries éliminatoires crée un engouement hors de l'ordinaire et attire des foules record. La victoire de Québec met la table à ce qui allait devenir une source de division de nombreuses familles québécoises en deux clans, les partisans du Tricolore et ceux des Fleurdelisé. Les journaux font de la bonne copie et la guerre des mots se fait même entre les journalistes des quotidiens situés dans les deux villes.

Nous avons décidé de débiter notre analyse historique de la rivalité Canadien-Nordiques avec un événement marquant de la saga entre Montréal et Québec au hockey. Trouvant certes une place de choix dans les annales de la mémoire collective québécoise, la bataille du Vendredi Saint au Forum de Montréal le 20 avril 1984 illustre sans mots toutes les passions soulevées par les affrontements entre les deux clubs. Bien qu'unique et singulier par définition, l'événement peut être vu comme un projecteur éclairant les systèmes sociaux et les ensembles de valeurs³⁷. Dès lors, au-delà de sa construction par les acteurs historiques et par l'historien, l'événement « révèle » aux yeux de l'analyste, dans le chatolement de leur complexité, des références identitaires et sociales³⁸. Il soulève du même coup toute la chaleur qui se dégage de la dynamique du temps court. Voilà comment la bataille du Vendredi Saint nous ouvre littéralement les portes sur les dessous de la rivalité, sur ce qu'elle peut nous dévoiler sur le climat social de l'époque.

Enfin, une interrogation capitale, pourquoi le hockey ? Simplement parce que nous pensons que par la force de l'imaginaire, une saison de hockey peut contenir les frustrations, les humiliations et une partie de l'histoire de notre nation pour « donner vie » à son projet identitaire. Bien entendu, le monde du hockey n'est pas le seul, mais il constitue certainement une des diverses dimensions de la culture québécoise capable d'exprimer de façon spontanée toute la complexité de la question nationale durant les années 1980. Comme le dit si bien la sociologue Anouk Bélanger, dans l'imaginaire du peuple, le hockey est bien plus qu'un jeu. C'est un foyer d'expression de toute une lutte collective et de recherche d'identité.

³⁷ Érick Duchesne et Martin Pâquet, « De la complexité de l'événement en histoire », *Histoire sociale*, vol. XXXIV, no 67, mai 2001, p.189.

³⁸ *Ibid.*, p.189.

Donc, en prenant comme point de départ l'événement de la bagarre du Vendredi Saint survenu le 20 avril 1984, il nous est apparu intéressant de s'attarder à ce que peut nous dévoiler la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur le nationalisme québécois des années 1980, en tant qu'exutoire de la fierté nationale et comme véhicule d'expression populaire du débat national qui divise le Québec en deux clans. Nous posons comme hypothèse que les dimensions identitaires, symboliques et mobilisatrices de la rivalité Canadiens-Nordiques, de même que l'impact de la marchandisation du sport sur celle-ci, ont convergé pour alimenter la fierté nationale québécoise des années 1980. En utilisant les liens entre sport, identité et nationalisme, nous désirons montrer la profondeur de l'influence de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques dans l'imaginaire collectif québécois.

C- Saisir la réalité : sources et démarches de recherche

Le sport occupe une place importante dans la société québécoise. Nous le constatons à chaque jour en lisant les journaux, en regardant la télévision ou en discutant avec des amis et des collègues. Durant les années 1980, certains quotidiens, dont le *Journal de Montréal* et le *Journal de Québec*, consacrent environ le tiers de leurs pages au sport, en particulier au hockey. Au Québec, il représente le sport le plus populaire, loin devant les autres, remplissant de nombreuses pages dans les principaux journaux, spécialement durant la « vraie saison », les séries éliminatoires. À l'époque, en plus de la presse écrite, les nombreuses lignes ouvertes à la radio témoignent de l'abondance de la couverture médiatique à l'égard de notre sport national.

1- Le corpus de sources

Comme l'écrit si bien Donald Guay, « aucune source ne peut remplacer la presse écrite pour suivre l'évolution des sports au sein de la société québécoise, pour connaître les opinions et les perceptions qu'a cette société de ce phénomène socioculturel³⁹ ». Dans le cadre de notre mémoire de maîtrise, l'utilisation des journaux quotidiens va nous permettre d'analyser l'impact de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur et dans la société québécoise.

Pour ce faire, nous avons procédé à la sélection de quatre grands journaux québécois, deux basés à Montréal, les deux autres à Québec. Il s'agit des principaux journaux de par leur tirage et leur diffusion. Le corpus de sources comprend le *Journal de Montréal*, la *Presse*, le *Journal de*

³⁹ Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise*, Montréal, VLB, 1987, p.21.

Québec et le Soleil. L'accessibilité aux sources est excellente, les microfiches des journaux sont conservées à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale à Québec et à la Grande Bibliothèque de Montréal. Tous les exemplaires de la saison 1983-84 sont présents.

De toute la durée de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, soit de 1979 à 1995, la saison 1983-84 représente certainement une période marquante de la saga entre Montréal et Québec au hockey, se terminant dans le chaos de la bagarre du Vendredi Saint. Compte tenu que nous ne pouvions pas analyser les sources de l'ensemble des seize années de la rivalité dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, le choix de la campagne 1983-84 va nous permettre de rendre compte de la force symbolique de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques auprès de la société québécoise des années 1980. Représentant l'apogée de la tension soulevée par les affrontements entre Montréal et Québec, à l'exception de quelques soubresauts comme l'épisode du but d'Alain Côté en 1987, cette saison se veut en quelque sorte le miroir de ce qu'a été la rivalité tout au long de l'existence des Nordiques. Les duels de la saison 1983-84 ont fait vibrer les joueurs, les entraîneurs, les journalistes, aussi bien que des millions de Québécois, tout comme ils le faisaient depuis 1979 et comme ils le feront jusqu'à la vente des Nordiques en 1995. Par sa couverture médiatique, son enjeu symbolique traditionnel pour les deux clubs d'être le meilleur au Québec et son dénouement passionnel, cette saison est un excellent reflet de l'essence de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques.

À l'intérieur des quatre journaux qui forment notre corpus, nous avons procédé à l'analyse de la section des sports, des éditoriaux sportifs et du courrier des lecteurs. De plus, une attention particulière a été portée à la une et aux pages éditoriales des différents quotidiens, lorsque celles-ci étaient en lien avec la rivalité. À noter que tous les articles analysés s'adressent aussi bien à l'amateur de sport qu'au public en général. Au total, il s'agit d'environ une dizaine de pages par jour dans chacun des journaux. Le nombre d'articles consacrés au hockey et à la rivalité varie bien entendu selon le moment de la saison et lorsque les deux équipes s'affrontent. Par exemple, au début de la campagne, les quotidiens couvrent une confrontation entre Montréal et Québec avec cinq à dix pages chacun, alors que durant la série éliminatoire entre les deux équipes en avril 1984, qui ne dure même pas deux semaines, plus de 300 pages et 600 articles sont produits en tout dans les quatre journaux.

De ce fait, les journaux sélectionnés dans notre corpus représentent des sources très utiles par leur compte rendu des événements. Les informations contenues dans ces quatre quotidiens se

complètent bien, offrant un portrait fidèle des diverses sources médiatiques relatives à notre sujet. Notre corpus a l'avantage d'être abondant, diversifié et significatif, tant pour les thèmes qui y sont représentés que pour le contenu même des articles. À titre d'exemple, les éditoriaux des Yvon Pedneault (*Journal de Montréal*), Réjean Tremblay (*la Presse*), Claude Bédard (*Journal de Québec*) et autres offrent des points de vue de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques qui transcendent le cadre sportif pour la transposer dans l'univers social et populaire des Québécois. Alors que les éditoriaux nous permettent de comprendre la symbolique que prend la rivalité au sein de la société, d'autres articles nous livrent les commentaires, les opinions et les émotions des principaux acteurs de ces « duels nationaux ». Qui plus est, une attention particulière a été portée à la une des journaux de notre corpus, lorsque celle-ci était en lien avec la rivalité. Comme l'explique Jean de Bonville dans son ouvrage sur l'analyse de contenu des médias, la une d'un journal et les premières pages sont extrêmement représentatives des moments forts qui traversent la société, indépendamment du sensationnalisme journalistique et de la concurrence entre les différentes presses écrites⁴⁰. Différents dans leur approche et leur contenu, nos quatre quotidiens permettent une analyse détaillée de la rivalité et de son impact dans la société.

Cependant, comme il s'agit de sources provenant de la presse écrite quotidienne, plusieurs éléments critiques entrent en ligne de compte. D'une part, le fonctionnement de l'industrie journalistique est soumis à des règles, des contraintes et des pressions qui affectent la production⁴¹. La bataille féroce que se livrent les différents quotidiens québécois dans les années 1980 pour la vente d'exemplaires influence incontestablement la façon dont on traite la rivalité Canadiens-Nordiques. Comme le hockey représente le sport le plus populaire au Québec, les journaux mettent l'accent sur la couverture des matchs des Canadiens et des Nordiques, en particulier lorsque les deux équipes s'affrontent. Les photos chocs, les unes empreintes de sensationnalisme et les termes utilisés reflètent assez fidèlement ce désir de vendre plus de copies que les autres compétiteurs. C'est ce qui a fait dire à plusieurs auteurs et journalistes que les médias ont joué un rôle majeur pour attiser volontairement la passion soulevée par la rivalité, allant même jusqu'à dénoncer l'exagération des propos de certains journalistes affectés à la couverture des matchs.

⁴⁰ Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias, de la problématique au traitement statistique*, Bruxelles, De Boeck, 2006, p.19.

⁴¹ *Ibid.*, p.19.

D'autre part, le contexte de production influence grandement les informations qui se retrouvent dans les articles de journaux. Les journalistes sportifs, qu'ils soient de Montréal ou de Québec, francophones ou anglophones, écrivent directement de la galerie de presse de l'aréna, pendant le match et doivent rapidement remettre leur papier avant l'heure de tombée, soit immédiatement après la partie. De ce fait, nous percevons toute la charge émotive de la rencontre par l'intermédiaire du journaliste présent au match, ainsi que son parti pris flagrant pour l'une ou l'autre des équipes. La subjectivité des journalistes sportifs doit être prise en compte. Comme chaque journaliste est loyal et subjectif à l'endroit de l'équipe qu'il couvre, la diversité de nos sources provenant de Montréal et de Québec assure un équilibre et permet de dresser un portrait d'ensemble qui se complète. Toutefois, le contenu des articles publiés dans les quatre quotidiens demeure révélateur de l'engouement suscité par la rivalité et va nous permettre de répondre à notre problématique de départ.

2- La méthode de traitement des sources

Afin d'appréhender ce que peut nous dévoiler la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur la société et le nationalisme québécois des années 1980, nous avons établi d'analyser à la fois la symbolique des affrontements entre les deux équipes dans l'imaginaire collectif et les liens avec la question identitaire, la capacité de mobilisation de cette rivalité sportive, de même que le phénomène de la marchandisation du sport. Par l'entremise de la brasserie Molson à Montréal et O'Keefe à Québec et de leur association avec l'une et l'autre des équipes, nous allons être à même de constater l'impact magistral que joue la « guerre du houblon » sur la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques dans les années 1980. La question des droits de télévision, les campagnes publicitaires et les produits dérivés ne sont que quelques dimensions de la marchandisation de notre sport national, au cœur de laquelle nous retrouvons les deux brasseries.

Divisée en trois grands thèmes, « Symbolisme/question identitaire », « Capacité de mobilisation » et « Marchandisation du sport », notre méthode de traitement des sources comporte deux niveaux d'analyse. D'une part, nous avons réalisé une analyse de contenu des articles de journaux en lien avec la rivalité Canadiens-Nordiques, en portant une attention particulière aux exemplaires publiés lors des moments forts de la saison, soit lorsque les deux équipes s'affrontent et lors des séries éliminatoires. Loin de simplement suivre le cours des

événements sportifs de la saison 1983-84, notre analyse de contenu des quatre grands quotidiens québécois vise à montrer que la rivalité entre Montréal et Québec s'est avérée être l'un des théâtres de la cristallisation des passions de l'époque. Nous avons sélectionné et catégorisé plusieurs articles de journaux significatifs de notre corpus afin de faire ressortir comment les dimensions identitaire, mobilisatrice, de même que le phénomène de la marchandisation du sport se révèlent à travers la presse écrite.

D'autre part, nous avons combiné une analyse quantitative relative au nombre d'articles publiés en lien avec nos trois grandes thématiques à notre analyse de contenu. Nous nous sommes intéressés principalement aux huit rencontres de la saison régulière, de même qu'aux six matchs éliminatoires, en comptabilisant les données pour la veille, la journée même et le lendemain de chacune des confrontations entre Montréal et Québec. De cette manière, il est possible de constater et d'analyser quel pourcentage des articles est consacré à nos termes principaux sur le nombre total d'écrits produits sur la rivalité, de même que les moments de l'année où ils se retrouvent le plus abondamment.

La stratégie de recherche adoptée s'inscrit dans la même lignée que les démarches réalisées par d'autres auteurs dans le domaine de la recherche sur le sport en tant que phénomène socioculturel. Nous nous sommes inspirés des méthodes mises de l'avant par des chercheurs comme Jean de Bonville et Jacques Kayser. Avec ces deux plans d'analyse, nous pourrions mettre à jour ce que peut nous dévoiler la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur le nationalisme québécois des années 1980.

3- Le plan de match en statistique⁴²

Afin d'analyser l'impact de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur le plan de la fierté nationale, nous nous sommes tournés vers les journaux d'époque pour saisir l'ampleur du phénomène. En choisissant la saison 1983-84 comme révélatrice de l'ensemble de la rivalité, nous avons consulté les principaux quotidiens de cette période. Les médias informatiques et Internet n'étant pas aussi développés et performants qu'en 2010, les journaux papiers sont donc beaucoup plus lus et représentent du fait même une excellente source d'informations pour comprendre les tendances majeures qui ont marqué le Québec au cours de la saison 1983-84.

⁴² Les tableaux et les graphiques des données du plan de match se trouvent en annexe 1.

Voici le portrait général de la couverture médiatique, en ce qui a trait à la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques.

Au cours de la saison régulière, le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, la *Presse* et le *Soleil* ont publié un grand total de 707 articles touchant à la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Pour chacun des journaux, il s'agit d'environ une dizaine d'articles par jour au moment où les deux équipes s'affrontent entre elles. Le quotidien le plus lu à l'époque, le *Journal de Montréal*, domine les autres avec 228 articles. Nous pouvons remarquer les moments forts de la rivalité, où un plus grand nombre d'articles est publié sur le sujet. Le début de la saison, soit autour des deux premiers matchs entre les Canadiens et les Nordiques du calendrier régulier, le 10 octobre et le 3 novembre 1983, marque le début des hostilités et les journaux couvrent en profondeur tout ce qui touche à la rivalité. La série de matchs entre les deux clubs lors du temps des Fêtes, ainsi que le dernier match de la saison, représentent également des moments forts qui se reflètent par un plus grand nombre d'écrits recensés sur le sujet.

La totalité des rencontres entre les Canadiens et les Nordiques est couverte par de nombreux journalistes qui écrivent sensiblement le même nombre d'articles pour chacune des parties. Nous remarquons par contre une légère baisse de la production journalistique lors du match du 21 février 1984, très certainement dû à la tenue et à la couverture des Jeux Olympiques de Sarajevo au même moment. Dans l'ensemble, la région métropolitaine a produit 405 articles sur la rivalité, alors que le total des quotidiens de la vieille capitale s'élève à 302. Intéressons-nous à la « vraie saison », celle qui débute en avril 1984.

Comme nous le ferons remarquer tout au long de ce mémoire, c'est dans les grandes occasions que la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques va marquer le plus la société québécoise, accaparant presque toute l'attention médiatique. Au même titre que l'engouement pour la question nationale le fait sporadiquement au cours de la décennie 1980, c'est dans les moments importants que les gens s'expriment et se mobilisent le plus. La confrontation en séries éliminatoires entre les Canadiens et les Nordiques représente un de ces moments clés et la presse écrite relate quotidiennement l'effervescence populaire. Dès l'instant où il devient certain que les deux clubs québécois vont s'affronter au deuxième tour des séries d'après-saison, le nombre d'articles abordant le sujet à chaque jour va pratiquement doubler pour l'ensemble des journaux. Il y aura six matchs lors de cette confrontation. Du 8 au 21 avril 1984, lendemain du dernier match et de la bagarre du Vendredi Saint, c'est 688 articles qui ont été publiés à propos de la

rivalité. Il s'agit presque du même nombre que ceux produits lors de toute la saison régulière ! La force du nombre montre clairement toute la place occupée par la rivalité lorsque les enjeux se rehaussent.

Encore une fois, le *Journal de Montréal* est loin devant, avec un total de 241 articles portant sur la rivalité en moins de deux semaines. Suivent le *Journal de Québec*, *la Presse* et *le Soleil* avec 151, 150 et 146 articles respectivement. Dans chacun des quotidiens, la série entre Montréal et Québec en 1984 représente une manne inespérée. Le fait que les deux équipes québécoises s'affrontent dans un duel où une seule peut sortir gagnante augmente encore plus la mobilisation populaire. Partout dans la société, on ne parle que de la prochaine série entre les Canadiens et les Nordiques. D'ailleurs, nous avons recensé une moyenne d'une quinzaine d'articles par jour dans chaque quotidien qui traitent d'une façon ou d'une autre de la rivalité. Comme les enjeux sont à la hausse, les reportages journalistiques sur ceux-ci et leurs impacts sur l'engouement populaire le sont aussi. Les quotidiens livrent les nouvelles que les gens veulent lire. Durant les jours où se déroulent la série, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques se retrouve quasi-systématiquement à la une des principaux journaux de la belle province. Cette place de choix occupée par les duels entre Montréal et Québec témoigne de toute l'importance qu'ils prennent dans le paysage social québécois du moment. Nul doute, en avril 1984, le Tricolore et les Fleurdelisés polarisent l'attention générale.

Bref, les données générales en rafale. Pour la saison 1983-84, incluant les séries éliminatoires, les quatre grands quotidiens francophones ont traité de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques dans 1395 articles. Généralement, le jour même ou le lendemain des matchs entre les deux équipes, nous retrouvons sur la page couverture une manchette touchant à la rivalité. Durant la série entre Montréal et Québec d'avril 1984, le nombre d'articles sur les deux clubs bondit en flèche dans la presse écrite québécoise. Si certains abordent les enjeux sportifs à proprement parler, d'autres articles, eux, se penchent sur les aspects plus sociaux de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. C'est ce que nous examinerons au cours des prochains chapitres de ce mémoire.

D- « Que le match commence ! »

À l'instar d'un match de hockey, notre mémoire s'articule en trois périodes, précédées par un avant-match qui va mettre la table en dressant un bref portrait sociohistorique des liens qui ont

existé entre le hockey et les Québécois, par l'entremise d'un regard sur la rivalité entre les Canadiens et les Maroons et sur l'émeute Maurice-Richard. Par la suite, en exposant les faits entourant la fameuse rencontre du Vendredi Saint, nous allons prendre cet événement en tant que révélateur de trois tendances, qui constitueront le cœur de notre analyse. Dans la première période de ce mémoire, nous aborderons la symbolique des affrontements entre les Canadiens et les Nordiques au cœur des années 1980, en lien avec la forte polarisation politique du Québec, de même que la question identitaire adjacente aux passions soulevées par la rivalité. Lors de la deuxième période, nous enchaînerons avec la capacité de mobilisation de la rivalité entre Montréal et Québec afin de montrer l'implication presque quotidienne de la population québécoise dans la rivalité, jetant également un regard sur les deux grands sanctuaires de l'expression populaire de cette mobilisation, le Forum et le Colisée. Puis, en troisième période, nous allons nous attarder au phénomène de la marchandisation du sport qui se développe rapidement au Québec dans les années 1980, ainsi qu'à son impact majeur sur la perception et la représentation de la rivalité dans la population québécoise.

Pour terminer, une période de prolongation suivra l'argumentaire de ce mémoire, nous permettant d'exposer toute l'importance et la portée de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sur le nationalisme populaire québécois entre les deux référendums, en portant à votre attention d'autres événements qui viennent corroborer notre analyse. Nous estimons que les passions soulevées par les affrontements sportifs entre Montréal et Québec ont permis l'attisement de la fierté nationale, en fournissant des événements, des personnages et des lieux pour l'exprimer. Cette thèse, cette interprétation sera avancée dans la dernière partie et tout au long de ce travail. Sur ce, mesdames, messieurs, bon match, bonne lecture !

L'AVANT MATCH

Le hockey et les Québécois, une vieille histoire d'amour

La bataille du Vendredi Saint fut sans contredit l'apogée de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Voilà pourquoi nous avons choisi cet événement particulier comme point de départ pour comprendre et analyser la rivalité entre Montréal et Québec qui fait rage dans le paysage québécois des années 1980. Ce point culminant de la saison 1983-84 montre à notre avis toute la tension, toute la passion qui entoure les affrontements entre les deux équipes. Dans un Québec politisé, au cœur d'un sport qui fait office de religion pour les Québécois, la symbolique de cette « guerre fratricide » nourrit l'imaginaire collectif et permet aux gens d'exprimer haut et fort leur fierté nationale, comme leurs aïeux l'ont fait avant eux. Ce lien entre le hockey et le nationalisme s'enracine dans notre passé. Commençons par nous attarder à deux moments charnière où le hockey et les passions nationales se sont côtoyés de près au Québec, pour ensuite se diriger vers la saison 1983-84, théâtre de l'événement du Vendredi Saint. Ces moments marquants mettent en valeur la dimension symbolique du hockey dans la société québécoise.

A- Canadiens/Maroons : reflet de la dualité ethnique du Québec des années 1920-30

Depuis le début du XXe siècle, les Québécois, alors Canadiens français, ont montré un vif enthousiasme pour le hockey. Entre la création du Canadien et ses débuts à la télévision de Radio-Canada, nous assistons au développement de cette équipe au sein d'une société qui en fit un véritable symbole national⁴³. Créé littéralement sur la base de la tension ethnique qui prévaut dans le Québec au début du XXe siècle entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, le club de hockey Canadien devient rapidement un bastion important pour les premiers, représentant l'endroit par excellence pour montrer leur savoir-faire et rivaliser avec les « Anglais ».

Dès la naissance des Canadiens de Montréal, le 4 décembre 1909, l'objectif est clair. Il s'agit d'une équipe formée « exclusivement de joueurs de langue française⁴⁴ », qui a comme mission de rivaliser avec les meilleures équipes anglophones. Il faut noter qu'à cette époque, il est d'usage de former des clubs sportifs sur une base ethnique. Omniprésente dans la société, la tension ethnique se prolonge dès lors tout naturellement sur la surface glacée. Le choix même de l'appellation de l'équipe reflète cette confrontation, ce désir d'identité des Canadiens français

⁴³ François Black, *Habitants et Glorieux. Les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Les Éditions Mille-Îles, 1997, p.16.

⁴⁴ *Ibid.*, p.17.

pour un club de hockey. Il faut néanmoins rappeler que le terme « Canadien » a beaucoup évolué depuis les années 1960 et le développement des mouvements nationalistes au Québec⁴⁵. Au début du XXe siècle, soit au moment de la création de l'équipe, le vocable « Canadien » signifie Canadien français. Le désir des dirigeants du Tricolore de faire de cette équipe un symbole de fierté pour la nation canadienne-française trouve rapidement écho parmi cette dernière. La création des Maroons de Montréal en 1924, équipe unilingue anglophone, et les affrontements entre les deux équipes cristallisent les tensions ethniques de l'époque, contribuant ainsi à renforcer le lien identitaire entre les Canadiens français et la Sainte Flanelle.

En plus d'évoluer dans la même ligue, les deux équipes partagent la même ville et le même aréna. Le Forum de Montréal devient un véritable champ de bataille, un exutoire de la fierté nationale, à la fois canadienne-française et anglaise. Cette coexistence dans la métropole entre les Canadiens et les Maroons engendre l'une des rivalités les plus farouches qui aient existé dans l'histoire du hockey professionnel au Canada⁴⁶. En fait, chaque fois que les deux formations sportives s'affrontent, l'intérêt des amateurs pour le hockey semble augmenter d'un cran⁴⁷. Bien entendu, les journalistes alimentent cette rivalité, en parlant abondamment de chacune de ces rencontres. Dans l'imaginaire collectif des Canadiens français de l'époque, ces affrontements prennent une importance qui dépasse largement le cadre sportif. Il s'agit non seulement de remporter la partie, mais également de vaincre les « Anglais », au moins sur la patinoire. La rivalité entre les Canadiens et les Maroons est empreinte d'une agressivité contagieuse. Les joueurs qui se détestent sur la place publique et les bagarres fréquentes au Forum entre les partisans des deux formations montréalaises en sont la preuve.

Dans les années 1930, la rivalité entre les Canadiens et les Maroons se veut une des rares choses qui peut attirer des gens sans un sou vers la patinoire en cette époque de Dépression⁴⁸. Intégrée dès le départ, la dualité entre Canadiens français et Canadiens anglais a certes joué un rôle central dans le développement de cette véritable saga entre les deux équipes. En 1938, année où les Maroons disparaissent suite à la période de crise économique, le visage du Canadien change quelque peu. Certains anciens joueurs des Maroons font leur arrivée dans l'uniforme du Tricolore, brisant ainsi la tradition canadienne française de l'équipe. Cependant, même si l'équipe

⁴⁵ Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisirs et société*, Vol.19, No 2, p.545.

⁴⁶ François Black, *Op.cit.*, p.36.

⁴⁷ *Ibid.*, p.36.

⁴⁸ *Ibid.*, p.42.

ne se compose plus strictement de joueurs Canadiens français, il n'en reste pas moins qu'elle est reconnue comme telle par ses partisans. Au début des années 1940, les Américains admirent la rapidité, les attaques foudroyantes et la volonté de vaincre qui ont toujours caractérisé les Canadiens de Montréal, cette équipe que l'on baptise les « Flying Frenchmen »⁴⁹. Alors que la Ligue Nationale de Hockey s'étend au sud de la frontière, les Canadiens français s'enorgueillissent de voir leur club propager une fière image de leur nation à l'étranger.

Dès les années 1920-30, le hockey, par l'entremise du Canadien de Montréal, devient un symbole auquel les Canadiens francophones s'identifient très fortement. Projets-nous deux décennies plus tard, où un certain Maurice Richard produit, malgré lui, un événement marquant pour le nationalisme canadien-français.

B- L'émeute Maurice-Richard et les Canadiens français

L'affaire débute précisément le 16 mars 1955, au moment où le président de la LNH, Clarence Campbell, impose une sentence exemplaire à Richard pour avoir délibérément frappé un juge de ligne. Le Rocket est suspendue pour le reste de la saison et les éliminatoires. Après que le communiqué de la punition soit diffusé par les médias, la grogne populaire commence immédiatement à se faire sentir. La sentence sportive imposée à Richard se transforme rapidement en un enjeu ethnique, opposant les Canadiens français aux Canadiens anglais, et donne lieu, le lendemain, à une manifestation de violence devant le Forum de Montréal.

À cette époque, Maurice Richard réussit à se démarquer et devient un marqueur étoile de la LNH. Sa passion, sa fougue et son désir de vaincre en font rapidement l'idole de la foule montréalaise, particulièrement auprès des francophones. Cette force symbolique du Rocket tient au fait qu'il incarne les traits typiques des Canadiens français de cette époque : aîné d'une famille ouvrière de huit enfants, relativement peu scolarisé, ouvrier comme son père dans une compagnie canadienne-anglaise et catholique pratiquant⁵⁰. L'admiration que lui voue le peuple canadien-français se remarque même aux États-Unis, puisque le *Sport Illustrated* de 1954 consacre un article entier au sujet. S'il est peu fréquent à l'époque qu'un ouvrier peu scolarisé exprime publiquement sa fierté nationale, Richard se démarque par ses manifestations publiques sur cette question et par ses dénonciations de la domination anglophone dans le domaine du sport⁵¹. Loin

⁴⁹ *Ibid.*, p.51.

⁵⁰ Suzanne Laberge, *Op.cit.*, p.31.

⁵¹ *Ibid.*, p.33.

d'être le personnage apolitique dépeint dans certains ouvrages, il utilise sa chronique sportive dans le journal Samedi-Dimanche, *Le tour du chapeau*, pour exprimer sa fierté canadienne-française et sa révolte face aux injustices commises contre les joueurs d'expression française⁵². Notons au passage que le terme « québécois », avec sa connotation nationaliste, commence à être employé au cours des années 1950 et que Richard en fait usage⁵³.

Les propos et les actes du Rocket contribuent à faire de lui une icône d'un Canadien français qui n'a pas peur d'affirmer sa fierté nationale, ni de dénoncer « l'oppression anglaise ». Ce trait va jouer un rôle déterminant dans la mobilisation lors de l'émeute de mars 1955. Qui plus est, une année auparavant, le Rocket doit cesser d'écrire ses chroniques. Bien qu'il ne soit pas le premier à critiquer les décisions de Campbell, ses propos sont perçus comme étant plus accablants, car ils soulèvent la question des rapports ethniques⁵⁴. Cet événement exacerbe les rapports de force entre Canadiens anglais et Canadiens français, ces derniers considérant qu'on s'attaque à Richard parce qu'il a eu le courage de dénoncer les injustices ethniques dans le hockey. Les Canadiens français s'identifient encore plus à Richard, subissant eux aussi dans leur vie quotidienne une oppression similaire sur le plan socioéconomique. Cette représentation de Richard victime de l'abus de pouvoir des Anglais est renforcée lors de sa suspension et déclenche, du même coup, une mobilisation impressionnante devant le Forum⁵⁵.

Au moment où les feux allumés sur la rue Sainte-Catherine s'apaisent, la radio et les journaux, autant de langue française que anglaise, font état de l'émeute. Devant cet épisode de violence des Canadiens français, nul ne vient nier la dimension politique de l'événement. Si les quotidiens canadiens-anglais soulignent le courage de Campbell de s'être présenté au Forum, les journalistes francophones, eux, jettent le blâme sur le président de la LNH et excusent la foule⁵⁶. Encore une fois, les réactions démontrent toute la portée ethnique de l'événement.

C'est l'éditorial du journaliste André Laurendeau, paru dans le *Devoir* du 21 mars 1955, qui contribue le plus à accentuer la prise de conscience collective en regard de l'émeute du Forum⁵⁷.

⁵² Outre sa chronique, Maurice Richard participe à deux reprises à la campagne électorale de Maurice Duplessis, soit en 1952 et 1956.

⁵³ *Ibid.*, p.33.

⁵⁴ Daniel Daigneault, *Maurice Richard. La fierté d'une nation*, Montréal, Édimag, 2005, p.46.

⁵⁵ Paul Daoust, *Maurice Richard : le mythe québécois aux 626 rondelles*, Québec, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p.327.

⁵⁶ Benoît Melançon, *Op.cit.*, p.128.

⁵⁷ Suzanne Laberge, *Op.cit.*, p.41.

Titre « On a tué mon frère Richard ⁵⁸», Laurendeau tente de comprendre les raisons profondes des agissements de la foule. Il écrit «qu'on est soudain fatigué d'avoir toujours eu des maîtres, d'avoir longtemps plié l'échine. Cette brève flambée trahit ce qui dort derrière l'apparente indifférence et la longue passivité des Canadiens français⁵⁹ ». Pour lui, comme pour la majorité des journalistes francophones, il s'est produit une coupure historique radicale, symbolisant le début d'une époque nouvelle. Le temps allait lui donner raison.

Encore aujourd'hui, pour la population québécoise, Maurice Richard se veut un géant, qui a incarné ses aspirations et qui lui aura permis de crier haut et fort son désir de changements. Les nombreuses statues érigées en son honneur un peu partout au Québec en témoignent. Un aréna, des trophées, des prix et même une équipe junior portent son nom. L'ovation monstre qu'il reçoit lors du dernier match des Canadiens au Forum, sa dernière de son vivant, rappelle qu'il aura été plus qu'un joueur de hockey. Lors de cette soirée, les regards que l'on aperçoit dans la foule sont fiers, respectueux et émus. Les gens, dont la majorité ne l'a même pas vue jouer, applaudissent un héros. Tous ont entendu parler de Maurice Richard, de sa rage de vaincre, de son élan vers le filet et, surtout, du 17 mars 1955, lorsqu'un peuple est descendu dans la rue pour se ranger derrière lui. À sa mort, le 27 mai 2000, le joueur laisse dans le deuil une population entière et entre au Panthéon de l'histoire du Québec.

C- La Passion du Vendredi Saint : nature de l'événement

À l'image de ce qui s'est produit dans le passé, le 20 avril 1984, le Québec est à fleur de peau. Sur la glace du Forum, c'est une métaphore du nationalisme qui s'affronte à coups de poings. Deux équipes, deux clans, des dirigeants irréconciliables, une lutte pour la première place dans le cœur des citoyens. Bref, du hockey à l'image des Québécois, où les passions sont aux rendez-vous. Dans une province où les deux « sports » nationaux, hockey et politique, se sont côtoyés et se côtoient encore de près, il n'est pas surprenant que la question nationale refasse surface dans les années 1980 au cœur de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Les parallèles entre les passions nationalistes de l'époque et celles soulevées au Forum et au Colisée se révèlent par l'importance prise par la rivalité entre Montréal et Québec dans l'imaginaire collectif. L'événement du Vendredi Saint nous permet de comprendre toute la vigueur et

⁵⁸ Il emprunte ce titre à un épisode du nationalisme canadien-français, faisant allusion au « On a tué mon frère Riel » d'Honoré-Mercier à la fin du XIX^{ème} siècle.

⁵⁹ *Ibid.*, p.41.

l'énergie atteinte par la rivalité, tant chez les joueurs que chez les citoyens. Tout d'abord, pour mieux saisir l'événement, une genèse de la saison 1983-84 et des faits marquants qui ont mené à cette soirée d'avril 84, où « la rivalité a franchi un pas pour devenir une guerre⁶⁰ ».

À l'aube de la campagne 1983-84, tout comme depuis le début des années 1980, le Tricolore n'est plus l'ombre de ce qu'il a été dans le passé. Les belles années des Lafleur, Robinson, Gainey et quelques autres vedettes qui ont marqué les années 1970 et les nombreuses conquêtes de la coupe Stanley, semblent terminées. L'équipe, sous la barre de l'entraîneur Bob Berry, essuie plusieurs critiques de la part de ses partisans, qui souhaitent une image plus francophone et du jeu plus passionné. À l'autre bout de l'autoroute 20, c'est tout le contraire. Les Nordiques de Québec, dirigée avec fougue et passion par Michel Bergeron, représente une équipe jeune et dynamique, qui aspire aux grands honneurs. Les Fleurdelisés s'attirent la sympathie d'un nombre croissant d'amateurs à travers le Québec. Le monopole du hockey détenu par les Canadiens de Montréal depuis plusieurs décennies, est bel et bien terminé. La saison qui s'amorce voit pour la première fois une autre équipe que la Sainte Flanelle être favorite pour terminer dans les plus hauts rangs de la LNH et dans le cœur des partisans québécois.

Tout au long de la saison, les huit affrontements entre les Canadiens et les Nordiques soulèvent les passions populaires, en particulier les traditionnelles parties du temps des Fêtes. Les journaux remplissent de nombreuses pages de commentaires et d'opinions des joueurs et des entraîneurs sur le caractère « spécial » des matchs entre les deux clubs. Les centres sportifs sont bondés et à Montréal comme à Québec, on s'arrache les billets pour ces duels. Comme les experts l'avaient prédit au début de la saison, les Nordiques terminent loin devant les Canadiens au classement et, pire encore, enlèvent les honneurs des affrontements Montréal-Québec 5 parties contre 3. Du jamais vu ! C'est d'ailleurs après une défaite du Tricolore le 21 février 1984 que le directeur général Serge Savard exauce le souhait des Montréalais en remplaçant l'instructeur Berry par un francophone et ancien joueur, Jacques Lemaire. Malgré une saison décevante, Montréal réussit néanmoins à se tailler une place dans les éliminatoires. Après avoir vaincu respectivement les Sabres de Buffalo et les Bruins de Boston, les Nordiques et les Canadiens doivent alors s'affronter au prochain tour des séries, où un seul peut sortir gagnant.

À l'annonce de la future série en sept parties entre les Canadiens et les Nordiques, le 8 avril 1984, c'est la frénésie au Québec. L'engouement pour cette confrontation attise encore plus les

⁶⁰ Jean-François Chabot, *La grande rivalité Canadiens-Nordiques*, Mariville, Éditions LER, 2009, p.168.

passions. À travers les journaux, on peut sentir l'excitation générale dans les deux villes et partout au Québec. Partisans, joueurs, entraîneurs, directeurs généraux, présidents des équipes et même le Premier ministre René Lévesque font état de l'atmosphère endiablée, soulevée par ce « duel national ». Le paroxysme de la rivalité va être atteint au sixième match sur la glace du Forum, au moment où contre toutes attentes, les Nordiques font face à l'élimination, tirant de l'arrière 3 à 2 dans la série.

Au cours de la deuxième période, un joueur des Nordiques, Dale Hunter, charge violemment le gardien du Tricolore, Steve Penney, à deux reprises. Les esprits s'échauffent sur la patinoire et une mêlée générale éclate à la fin du deuxième engagement. Après une dizaine de minutes de combat, au moment où l'altercation semble terminée, Louis Sleigher (Québec) assomme Jean Hamel (Montréal) d'un coup de poing sournois à la tempe, ce qui déclenche une seconde fois les hostilités entre les deux équipes. Une fois que les joueurs ont regagné leur vestiaire respectif, l'arbitre Bruce Hood distribue les pénalités. Inexplicablement, ce dernier attend le retour de tous les joueurs sur la patinoire pour annoncer son verdict. Au moment de l'annonce de l'expulsion de Peter Statsny, le meilleur joueur des Nordiques, la foule montréalaise explose de joie à l'instant même où une deuxième mêlée générale éclate sur la patinoire, durant plus d'une quarantaine de minutes. Au total, c'est plus de 250 minutes de pénalités qui sont décernées. Cette bataille fut le point tournant de la rencontre, les Canadiens comblent un écart de deux buts pour l'emporter et éliminer les Nordiques. Dès lors, cet événement marque la mémoire collective des Québécois et se veut, par l'intermédiaire de l'analyse historique, un reflet de la passion nationaliste de l'époque.

D- En guise de dernières motivations pour la première période...

Exprimer sa fierté nationale, sa fierté d'être Québécois ne s'appuie pas que sur des arguments rationnels. D'abord et avant tout, il y a le désir pour des citoyens de vouloir vivre ensemble, d'esquisser les dessins de son avenir et d'appuyer tout cela sur la fierté d'une histoire commune⁶¹. Comme nous le verrons, ce sentiment d'appartenance, exacerbé par la tenue du référendum du 20 mai 1980, continue de s'exprimer bien après la mobilisation référendaire. Pendant qu'au gouvernement péquiste on s'évertue à maintenir la cause souverainiste « en vie »,

⁶¹ Jacques Parizeau, *La souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain*, Montréal, Les Éditions Michel Brûlé, 2009, p.23.

en s'aventurant du même coup dans le « beau risque » de Brian Mulroney, le peuple, lui, trouve un exutoire pour s'exprimer, pour se mobiliser. Comme le dit si bien le journaliste Claude Bédard, les présidents des équipes sportives Marcel Aubut et Ronald Corey occupent les fauteuils les plus prestigieux au Québec après celui de René Lévesque⁶². Il n'est donc pas étonnant de constater que les deux grandes équipes québécoises vont soulever des passions fortement émotives, brutales, tout aussi paradoxales que la situation politique du Québec des années 1980. Il faut se rappeler que Pierre Elliott Trudeau, Premier ministre du Canada et grande figure charismatique remporte 74 des 75 sièges électoraux au Québec en 1980, alors que René Lévesque, chef du mouvement souverainiste, était au pouvoir⁶³.

La rivalité entre les Canadiens et les Nordiques transpose sur la glace cette fierté, cette passion, ce besoin de s'exprimer qui ne trouve plus écho et de déboucher immédiat sur le plan politique. Il serait tout à fait inimaginable d'affirmer que les partisans des Nordiques étaient tous souverainistes et que ceux du Tricolore étaient tous de fervents fédéralistes. La rivalité qui se développe entre les deux équipes de la province offre, par le biais de l'imaginaire, une métaphore similaire au débat national qui divise le Québec des années 1980. Les couleurs des uniformes, les démarches des Nordiques pour s'attirer la sympathie des Québécois francophones, la guerre entre deux clans, les affrontements fratricides et, surtout, les millions de Québécois qui suivent cette rivalité avec une passion, une fougue qui va bien plus loin que le hockey. À travers cette rivalité, c'est un peuple qui s'exprime, qui crie sa fierté, dans toute sa beauté, sa complexité et ses paradoxes.

⁶² Claude Bédard, « Corey et Aubut mesurent tout l'impact de la série », *Le Journal de Montréal*, 10 avril 1984, p.97.

⁶³ Jacques Parizeau, *Op.cit.*, p.22.

1^{ère} période

De la polarisation politique aux affrontements sportifs

Le spectacle des activités humaines est fait
pour séduire l'imagination des hommes
- Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*

Questionner le monde du hockey sur la question identitaire revient à interroger l'imaginaire québécois sur ses désirs et ses craintes face à sa propre identité collective⁶⁴. Par sa force symbolique, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a fourni des modèles, des héros à aduler et d'autres à condamner durant les années 1980 et même au-delà. Par sa structure, elle a aussi servi d'exutoire à des frustrations collectives, comme ce fut le cas à la fin de la saison 1983-84, et de véhicule d'expression populaire du débat national de l'époque, celui des Québécois francophones en quête d'une identité.

La rivalité débute le 22 mars 1979, lorsqu'après maintes oppositions de la part de certaines équipes, dont les Canadiens de Montréal, Marcel Aubut obtient finalement la franchise des Nordiques de Québec dans la LNH. Euphorique, ce dernier affirme « qu'il s'agit du plus beau jour de l'histoire de Québec depuis sa fondation⁶⁵ ». Une nouvelle équipe vient de naître sur le territoire québécois jusque là monopole exclusif du Tricolore.

L'année 1979 est également un moment fort des nationalismes québécois. Le gouvernement de René Lévesque soumet aux citoyens une question sur la souveraineté-association du Québec. Les passions des fédéralistes et des souverainistes vont animer les débats publics et familiaux pendant plusieurs semaines. Le paysage québécois se tapisse de pancartes rouges et bleues, et partout à la grandeur de la province on est appelé à choisir son camp. Le résultat référendaire de mai 1980, ne règle rien. Alors que les événements politiques vont continuer à alimenter la ferveur nationaliste chez les Québécois tout au long des années 1980, la dualité entre deux visions d'avenir, qui caractérise si bien le Québec de l'époque, trouve dans la rivalité Canadiens-Nordiques et le hockey un terreau fertile pour cristalliser les passions populaires. Le débat national, d'abord politique, se transporte désormais dans l'arène sportive. Ainsi s'exprime l'explosive rivalité Montréal-Québec.

⁶⁴ Anouk Bélanger, *Op.cit.*, p.545.

⁶⁵ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.73.

A- Les statistiques de la première période⁶⁶

Au cours de la saison régulière, il s'est produit 70 articles abordant les questions identitaires et symboliques de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, analysant ses impacts aussi bien dans la société que sur les joueurs et les entraîneurs. Nous avons sélectionné les articles qui s'attardent directement aux dessous de la rivalité, notamment à travers des thèmes comme la langue, la rhétorique guerrière, l'allégeance, les joueurs les plus populaires, la symbolique des affrontements et, surtout, l'opinion des joueurs sur l'ensemble du phénomène. Le quotidien *la Presse* domine les autres, avec un total de 25 articles. Sous la plume des journalistes Réjean Tremblay et Bernard Brisset, entre autres, le public peut lire des analyses sur les duels entre les Canadiens et les Nordiques et les symboles qui se greffent à ces derniers. Nous remarquons que les questions identitaires et symboliques rattachées à la rivalité sont abordées plus fréquemment par les journalistes durant les premières rencontres du calendrier entre les deux clubs. Nouvelle saison et nouveaux départs pour les deux équipes québécoises, nous percevons clairement l'effervescence qui règne dans les deux vestiaires lors des premiers affrontements contre l'ennemi juré. Pour les matchs du 10 octobre jusqu'au 22 décembre 1983, soit les quatre premières rencontres entre Montréal et Québec, c'est en moyenne 10 à 30% des articles quotidiens qui sont consacrés aux aspects symboliques et identitaires de la rivalité. Le même pourcentage s'observe pour tous les journaux, variant quelque peu selon les matchs.

Le monde des séries éliminatoires est un monde à part. C'est encore plus vrai au Québec en avril 1984, au moment où les gens apprennent que les Canadiens et les Nordiques s'affrontent au deuxième tour. Du début à la fin de cette série, soit du 8 au 21 avril 1984, nous avons comptabilisé 56 articles touchant au symbolisme et à la question identitaire. C'est presque autant que durant toute la saison. Cela montre, encore une fois, que lorsque les enjeux s'élèvent d'un cran, les journalistes s'intéressent encore plus aux impacts symboliques de la rivalité dans la société québécoise. Le quotidien *la Presse* arrive encore premier avec 18 articles, suivi par le *Journal de Montréal* avec 17, le *Soleil* avec 12 et 9 articles pour le *Journal de Québec*. La journée du premier match de la série, le 12 avril 1984, alors que l'excitation est à son comble chez les amateurs de la belle province, le nombre d'articles liés au symbolisme et à la question identitaire bondit dans les journaux. *La Presse* et le *Journal de Québec* consacrent

⁶⁶ Les tableaux et les graphiques des données sur les statistiques de la première période se trouvent en annexe 2.

respectivement 16 et 18% de leurs articles à cette thématique, alors que du côté du *Soleil*, le pourcentage monte à 80%.

Lorsque nous consultons les deux tableaux de recensement, nous constatons que les questions identitaires et symboliques sous-jacentes à la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sont abordées par tous les quotidiens d'une façon assez équilibrée. D'une manière ou d'une autre, soit la veille, le jour même ou le lendemain du match, les quatre quotidiens touchent au moins une fois par duel Montréal-Québec à cette thématique. Cela illustre bien toute l'importance de la symbolique de ces rencontres typiquement québécoises chez les amateurs. Durant les séries éliminatoires, les journalistes mettent l'accent sur cet aspect de la rivalité de manière plus significative. Du 8 au 12 avril 1984, en quatre jours, c'est 46% de tous les articles traitant des questions identitaires et symboliques qui sont publiés. Les médias analysent en profondeur ce duel national que s'apprête à se livrer le Tricolore et les Fleurdelisés.

Chose certaine, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques fait vibrer les Québécois, qui attachent aux rencontres entre les deux équipes une symbolique qui dépasse largement le cadre du hockey. Les journalistes présents à chaque match décrivent les émotions véhiculées par le spectacle sur la glace et par les gens qui le suivent religieusement. Au-delà des chiffres, un regard sur l'impact symbolique de la rivalité.

B- La force des symboles et de l'identité. Aperçu d'un enjeu : gagner le cœur des Québécois

À une époque où les tenants du nationalisme se placent entre l'accès à la souveraineté politique ou le maintien dans la confédération canadienne, nous avons deux équipes de notre sport national à l'intérieur de nos frontières. De plus, les jeunes Fleurdelisés deviennent rapidement compétitifs et commencent à s'approprier la ferveur populaire à la grandeur de la province. Dépassant la limite géographique des clubs, c'est tout le territoire québécois qui vibre avec les Canadiens et les Nordiques, et qui doit choisir son camp.

Dès les premiers coups de patins des Nordiques dans la LNH, l'équipe montre des indications claires d'acquiescer une identité propre dans un terrain largement dominé par les Canadiens. Marcel Aubut suggère au gouvernement péquiste qu'une partie du budget consacrée à leur publicité dans les journaux soit convertie et remise aux Nordiques en échange de la présence des fleurs de lys sur le chandail⁶⁷. Il va sans dire que le gouvernement souverainiste n'a pas eu à

⁶⁷ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.85.

se le faire demander deux fois, offrant aux Nordiques une subvention gouvernementale sur un plateau d'argent. Avec leur entrée fracassante dans le paysage sportif québécois, les Nordiques prennent clairement le parti de la francophonie et de la fierté nationale grandissante⁶⁸. L'équipe de la vieille capitale se compose d'un état-major exclusivement francophone, en plus de favoriser systématiquement l'embauche de joueurs du Québec. C'est ainsi qu'avec les Marcel Aubut (président), Maurice Fillion (directeur général) et Michel Bergeron (entraîneur-chef) à leur tête, les Nordiques projettent une image applaudie par bon nombre de Québécois, alors qu'à la même époque les Canadiens de Montréal sont dirigés par les anglophones Gordon McCammon, la famille Bronfman et Bob Berry. La direction des Fleurdelisés va encore plus loin, posant un geste qui froisse la susceptibilité des uns et flatte l'égo grandissant des autres⁶⁹. Dorénavant, toutes les annonces faites au micro du Colisée pendant les parties se font uniquement dans la langue de Molière. Comme le dit si bien l'ancien journaliste de La Presse, Jean-François Chabot, « il s'agit autant d'une preuve de respect que d'une nécessité quand on s'installe sur un territoire où la population utilise une langue commune pour faire vivre une culture qui lui est propre⁷⁰ ». Dans ce contexte, des joueurs étrangers qui se joignent aux Nordiques, comme les frères Statsny, ne vont pas tarder à apprendre le français. Le tiraillement politique que vit le Québec dans les années 1980 favorise le rapprochement entre les croyances des uns et des autres et la couleur des uniformes des Nordiques et des Canadiens. Bien qu'exagérée, cette vision accentue la division entre deux clans de plus en plus distincts et éloignés l'un de l'autre.

Pour les membres des deux factions adverses, la dimension symbolique et identitaire des duels sur la patinoire n'échappe à personne. « Je me souviens quand j'arrivais au Forum avec une équipe de Québec, fleur de lys sur le chandail dans un Québec archi-politisé, quel sentiment de fierté !⁷¹ ». L'ex-entraîneur des Nordiques Jacques Demers, qui dirigera aussi les Canadiens plus tard, énonce ainsi éloquemment toute la gamme des émotions que soulèvent les rencontres entre Montréal et Québec. Dans cette dynamique identitaire, à l'aube de la saison 1983-84 et tout au long de la rivalité Canadiens-Nordiques, l'enjeu reste la cote d'amour des Québécois⁷². Bien sûr, les deux équipes visent la coupe Stanley, mais les enjeux vont encore plus loin. Les Québécois s'identifient énormément au hockey et à l'une ou l'autre des équipes. D'abord et avant tout, les

⁶⁸ *Ibid.*, p.86.

⁶⁹ *Ibid.*, p.86.

⁷⁰ *Ibid.*, p.85.

⁷¹ *Ibid.*, p.94.

⁷² Roger Bellefeuille, « La guerre commence! », *Le Soleil*, 1^{er} octobre 1983, p. D-7.

partisans des Nordiques et des Canadiens désirent voir leurs favoris s'affirmer et dominer le rival québécois. Le journaliste du *Soleil*, Roger Bellefeuille, le note très bien lorsqu'il écrit « qu'il ne fait aucun doute que le peuple a besoin d'idoles à qui s'identifier et qui réalise ses rêves et ses fantaisies par héros interposés⁷³ ». La passion populaire pour le hockey et la rivalité Canadiens-Nordiques est intimement liée à ce pouvoir symbolique et identitaire que soulèvent les affrontements entre les deux équipes et certains joueurs en présence. D'ailleurs, dans le *Journal de Montréal* du 10 octobre 1983, le journaliste Yvon Pedneault dresse le bilan d'une grande enquête sur les joueurs auxquels les Québécois s'identifient le plus. Le résultat est frappant et montre à quel point les Nordiques ont pris du galon dans la cote d'amour des Québécois. Michel Goulet (Québec) s'impose comme le francophone qui pourrait éventuellement dépasser le légendaire Guy Lafleur dans le cœur des Québécois !

Dans la même veine, en prenant le choix et le pari de former une équipe à l'image des francophones, les Nordiques emboîtent le pas à ce qui devient rapidement une véritable lutte entre deux grands symboles, l'un naissant, les Fleurdelisés, et la légendaire Sainte Flanelle. Les Canadiens ne tardent pas, eux aussi, à offrir à leurs partisans une image plus francophone afin de contrebalancer celle des Nordiques. Le type d'organisation, de même que le style que veulent se donner les deux équipes, font en sorte que les Québécois s'approprient l'un ou l'autre des clubs. Sur le plan du hockey, comme dans d'autres registres de la vie sociale et politique, le Québec fait, au Canada, figure d'exception. Dans aucune autre province du pays, les deux équipes locales ne suscitent autant de ferveur, de commentaires fébriles, de polémiques voire de drames durant les années 1980. L'engouement populaire engendré par la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques puise sa source dans le fait que la majorité des Québécois se reconnaissent à travers ces deux symboles que représentent les deux gilets et les deux histoires des équipes. « C'est notre hockey à nous, avec nos joueurs », se disent les partisans. Les affrontements entre les Canadiens et les Nordiques sur la glace se présentent comme un miroir stéréotypé que la collectivité québécoise se donne d'elle-même. C'est une lutte entre deux équipes québécoises, entre deux camps bien distincts et opposés, qui se font face, une sorte de joute chevaleresque appliquant un code d'honneur⁷⁴. Par l'intermédiaire des symboles identitaires et nationaux incarnés par les Canadiens et les Nordiques, les duels entre les deux équipes deviennent du même coup une

⁷³ Roger Bellefeuille, « Héros, Hockey, Houblon », *Le Soleil*, 3 novembre 1983, p. A-18.

⁷⁴ Jean-Claude Simard, tiré de l'ouvrage de Normand Baillargeon et Christian Boissinot (sous la direction de), *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*, Québec, PUL, 2009, p.31.

métaphore probante de la société québécoise des années 1980. Si les enjeux liés à la question nationale et à la politique sont parfois complexes et difficiles à cerner pour la majorité des Québécois, l'expression de sa fierté nationale se veut beaucoup plus concrète à travers le hockey. « En ramenant l'équipe à une poignée de joueurs, en les plaçant sous l'autorité d'un chef, le capitaine, en limitant les lois à certaines règles de base, en ne faisant circuler qu'un seul objet bien identifié, en polarisant les deux camps, et, enfin, en permettant une victoire nette, on simplifie derechef cette microsociété ⁷⁵ ».

La venue des Nordiques de Québec a donc créé un antagoniste symbolique menaçant le porte étendard de la fierté des francophones au hockey, incarné depuis des décennies par les Canadiens. À la suite du référendum de 1980, les Fleurdelisés vont devenir de plus en plus populaires au Québec, à l'image de la fierté nationale qui y trouve un débouché ô combien symbolique.

La popularité grandissante des Nordiques de Québec à travers la province n'échappe pas non plus aux joueurs des deux formations. Quand un journaliste souligne à Bobby Smith, nouveau venu chez le Tricolore en 1983-84, que le fait qu'il soit d'Ottawa, à moins de 200 km de Montréal et qu'il parle et comprenne le français, doit lui faire réaliser encore mieux l'ampleur de la rivalité, il passe au français pour dire : « Je comprends que le Canadien était roi au Québec et que les Nordiques sont apparus avec une très bonne équipe, qui a même éliminé le Canadien en série il y a deux ans ⁷⁶ ». Cette chaude lutte qui se déroule sur la patinoire entre les Canadiens et les Nordiques déchaîne les passions populaires, qui à leur tour, attisent encore plus le feu brûlant de la rivalité entre les équipes. Les nombreuses bagarres lors des duels entre Montréal et Québec sont mises par les joueurs sur le compte de l'engouement presque religieux des Québécois pour leur sport national. « C'est normal avec une rivalité aussi intense ⁷⁷ » affirme Mario Tremblay après une rencontre mouvementée, ponctuée de quelques bons combats de boxe.

Pour le journaliste Claude Bédard, du *Journal de Québec*, « il y a visiblement plus que l'enjeu du hockey dans la rivalité Canadiens-Nordiques ; la passion féroce qui se manifeste des estrades du Forum et du Colisée se répercute sur la patinoire, jusque dans les tripes des joueurs

⁷⁵ *Ibid.*, p.36.

⁷⁶ Bernard Brisset, « Les gars m'ont prévenu... - Bobby Smith », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

⁷⁷ Yvon Pedneault, « Le Tigre l'avait prévu », *Le Journal de Montréal*, 4 janvier 1984, p.92.

des deux clubs⁷⁸ ». En exprimant une vive fierté pour leurs équipes, les Québécois représentent la partie immergée de l'iceberg de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Leurs cris, leur attachement et leur passion pour ces affrontements entre frères ennemis nous révèlent à quel point la rivalité s'inscrit dans tout un courant du nationalisme québécois. Elle a permis à des millions de personnes de se rassembler et de s'exprimer. Le caractère « national » de la rivalité tient autant du contexte politique des années 1980 que du fait que le hockey a toujours été plus qu'un jeu pour notre peuple. Si la symbolique des affrontements entre les Canadiens et les Nordiques est fortement présente durant la saison régulière, elle atteint son paroxysme lorsqu'on apprend que les deux clubs croiseront le fer en série.

« Une série dont tous les Québécois se souviendront pour toujours⁷⁹ ». De façon presque prophétique, l'entraîneur du Canadien, Jacques Lemaire, ne croyait pas si bien dire en parlant du duel éliminatoire entre Montréal et Québec. C'est le 8 avril que l'affrontement entre les Canadiens et les Nordiques en deuxième ronde des séries de fin de saison devient officiel. Les différentes unes de cette journée dans la presse écrite québécoise reflètent clairement que c'est ni plus ni moins qu'une véritable guerre nationale qui se déclare entre les deux villes. « Le Canadien et les Nordiques se feront la guerre (la *Presse*) », « Canadiens-Nordiques : le rêve se réalise (*Journal de Montréal*) », Le Québec a droit à sa série ! (*Journal de Québec*) », « Canadiens-Nordiques : la série de la revanche (le *Soleil*) ». La rondelle n'a même pas encore touché la glace, que déjà, on s'entend pour dire que la charge émotionnelle va être à son comble. Les expressions utilisées pour qualifier la symbolique de la série entre Montréal et Québec révèlent le caractère particulier que prennent les affrontements entre les deux antagonistes de la province, tout spécialement en série. Dans les différents quotidiens, on parle de guerre civile, de bataille de tranchées, de province au sang chaud, de bataille de frère ennemi. La rhétorique guerrière utilisée dans les différents journaux tend à nous indiquer toute la force symbolique que dégage cette confrontation ultime, où un seul club sortira vainqueur. C'est que l'enjeu de la prochaine série Montréal-Québec dégage des sentiments dépassant largement la rivalité sur la patinoire⁸⁰. La fièvre du hockey qui touche le Québec au mois d'avril 1984 représente pour les Québécois une belle occasion de se rassembler entre eux, d'espérer et de s'exprimer avec émotion et passion. L'éditorial de Jean-Guy Dubuc, paru dans la *Presse* du 15 avril 1984, nous témoigne de ces

⁷⁸ Claude Bédard, « La bagarre, un coup monté? », *Le Journal de Québec*, 22 avril 1984, p. 58.

⁷⁹ Propos de l'entraîneur Jacques Lemaire, *Le Journal de Montréal*, 12 avril 1984, p. 93.

⁸⁰ Claude Bédard, « La série de rêve qui tourne au cauchemar », *Le Journal de Québec*, 9 avril 1984, p.74.

enjeux symboliques et identitaires sous-jacents à la rivalité Canadiens-Nordiques qui soulèvent la société québécoise : « On a besoin d'une fièvre pour se sortir de la grisaille d'un quotidien souvent vide. On a besoin d'une passion pour motiver les fibres peu utilisées d'un corps qui a pourtant le goût d'espérer par un enjeu symbolique, pour tout ceux qui voient une noblesse dans l'affrontement sportif⁸¹ ».

Gagner le cœur des Québécois. Les Nordiques de Québec ont mis tout en œuvre pour devenir une équipe à l'image des Québécois francophones et capable d'entrer en compétition avec les Canadiens de Montréal. Au début de la campagne 1983-84, les Fleurdelisés ont réussi leur pari, prenant même une longueur d'avance sur le Tricolore qui, désormais, considère les Nordiques comme un ennemi juré. À l'image du climat social et national des années 1980, les deux équipes offrent un spectacle qui se rapproche du débat national dans l'imaginaire collectif. Les symboles et les actions directes des clubs, comme la présence de la fleur de lys sur le chandail, les annonces faites uniquement en français, la course entre les deux équipes pour l'embauche des joueurs francophones et la couleur des uniformes, le tout mêlés à ce lien historique et passionnel entre les Québécois et le hockey, font en sorte que la grande majorité des gens y voient une métaphore d'un débat politique entre deux visions du Québec. À travers l'une ou l'autre des équipes, les Québécois peuvent bomber le torse.

C- De Tremblay et Hunter à Lemaire et Bergeron : ces figures qui ont marqué la rivalité

Bien entendu, comme nous l'avons exposé, l'une des principales forces symboliques de la rivalité réside dans l'image même des deux équipes. La couleur dominante des chandails des Canadiens et des Nordiques, le rouge et le bleu, reproduit celle des drapeaux canadien et québécois, de même que le camp derrière lequel on se range par rapport à la question nationale⁸². Le facteur visuel lié à la couleur des gilets favorise certainement, dans une certaine mesure, un rapprochement entre une ou l'autre des équipes et l'allégeance nationaliste dans l'imaginaire collectif. Nous pouvons ajouter ici la course entre les deux équipes pour embaucher des joueurs francophones, ainsi que toutes les décisions prises par les Nordiques pour le fait français et la ferveur nationaliste qui bat son plein à l'époque. Cependant, pour gagner le cœur des Québécois, il faut avoir des figures charismatiques aux postes clés de l'organisation et des joueurs auxquels

⁸¹ Jean-Guy Dubuc, « Subitement, c'est la fièvre du hockey », *La Presse, section opinion*, 15 avril 1984, p.8.

⁸² Jean-Claude Simard, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot (sous la direction de), *Op.cit.*, p.39.

les gens s'identifient sur la patinoire. Une grande part de la force symbolique et identitaire de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques passe par ces personnages, ces joueurs qui l'ont marqué par leurs paroles et leurs actions, offrant un spectacle à l'image d'un téléroman que les Québécois suivent religieusement.

Ici encore, nous devons aux Nordiques les premières tentatives de bâtir une équipe avec des personnages marquants pour les Québécois. Ce n'est pas sur la patinoire, mais derrière le banc que les Fleurdelisés frappent un grand coup. Avant même que la franchise n'atteigne les rangs de la LNH, l'équipe nomme comme premier entraîneur de son histoire nul autre que Maurice Richard ! Bien qu'il n'ait dirigé que deux matchs avant de démissionner, on remarque le désir des dirigeants des Nordiques de s'approprier une véritable légende, de joindre à leur jeune histoire un véritable héros des Québécois. Toutefois, c'est l'embauche de Michel Bergeron, un entraîneur fougueux, au tempérament bouillant, au début des années 1980 qui va marquer l'imaginaire collectif. Ce dernier devient rapidement populaire dans la Vieille Capitale, incarnant le désir de vaincre et toute la passion québécoise. À l'arrivée de Jacques Lemaire derrière le banc des Canadiens en février 1984, les deux hommes vont se livrer une guerre des mots qui se termine, au plus fort de la rivalité, par une haine farouche entre les deux hommes qui ne s'adressent plus la parole. Cette lutte féroce entre les deux personnages a marqué la mémoire collective québécoise, demeurant même aujourd'hui une des images les plus fortes de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. À l'instar de Lévesque et Trudeau sur la scène politique, Bergeron et Lemaire incarnent deux visions, deux camps irréconciliables. Si au terme de la saison 1983-84, ce n'est pas l'amour fou entre les deux entraîneurs, la série entre Montréal et Québec d'avril 1984 jette de l'huile sur le feu et met la table à ces nombreuses prises de bec qui vont faire de Lemaire et Bergeron des rivaux acharnés. En éliminatoire, les déclarations chocs entre les deux hommes fusent de toutes parts.

« Les Nordiques : du *stuff* de junior ⁸³ ». Sans mâcher ses mots le moins du monde, Jacques Lemaire écorche la corde sensible de Michel Bergeron et des partisans des Nordiques. « Lemaire n'a pas la classe de Berry ⁸⁴ ». Répondant aux provocations du pilote du Tricolore, Bergeron sort de ses gonds à de nombreuses reprises devant les journalistes, qui transcrivent ses paroles dans les journaux. Les innombrables querelles médiatiques entre les deux hommes sont suivies par des

⁸³ Claude Larochelle, « Lemaire attaque », *Le Soleil*, 14 avril 1984, p.C-3.

⁸⁴ Bernard Brisset, « Le tigre rugit », *La Presse, section des sports*, 15 avril 1984, p.2.

millions de lecteurs, attisant et animant le sentiment d'appartenance à l'endroit du club. C'est que les deux entraîneurs deviennent rapidement des symboles derrière lesquels les gens se rangent et qui représentent, de manière assez caricaturale, le style de l'équipe. Jacques Lemaire, avec son calme exemplaire et son allure hautaine, cadre avec l'image du Tricolore, une équipe maintes fois championne et bien établie. De l'autre côté, Michel Bergeron incarne un jeune guerrier, le tigre comme on l'a baptisé, avec son accent québécois prononcé et son tempérament éminemment latin. Tous deux personnages fortement médiatisés, leur haine et leurs conflits dépassent largement le cadre sportif et privé. C'est tout le Québec qui y participe, qui défend son entraîneur-chef ou encore qui accuse l'autre de tous les maux. À Montréal, Bergeron, c'est l'ennemi juré, alors que dans la Vieille Capitale, on déteste Lemaire. Ce sont deux des visages les plus connus et associés à la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Nul doute que les deux entraîneurs, par leurs styles et leurs déclarations, incarnent des symboles puissants du hockey québécois de l'époque. Ce n'est pas un hasard s'ils se retrouvent derrière le banc des Nordiques et des Canadiens. Les deux équipes cherchent des hommes francophones capables de faire gagner le club et surtout d'offrir aux Québécois une équipe à leur image.

Les acteurs principaux de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, les joueurs, représentent eux-aussi des symboles identitaires importants dans la société québécoise des années 1980. Au même titre que le choix d'un député ou d'un chef de parti sur le plan politique, la popularité d'un joueur plutôt qu'un autre n'est pas le fruit du hasard. Au cœur des années 1980, les héros de la foule sont des joueurs qui incarnent des valeurs et un style de jeu passionné, inspiré, des combattants qui n'ont peur de rien. C'est ainsi que des joueurs comme Guy Carbonneau (Montréal), Mario Tremblay (Montréal), Michel Goulet (Québec), Dale Hunter (Québec) et Peter Statsny (Québec) canalisent l'attention du peuple, qui en fait de véritables icônes. Bien que les joueurs québécois soient parmi les favoris de la foule et ceux par qui passent la lutte entre Montréal et Québec au hockey, les Canadiens anglophones, les Slovaques, les Tchèques, les Suédois et les ressortissants d'autres nationalités ont su gagner le cœur des gens du Québec et se sont laissés emporter dans la passion suscitée par la rivalité. Un match Canadiens-Nordiques, c'est une partie pas comme les autres, ni pour le public, ni pour les joueurs⁸⁵.

« Les parties contre les Canadiens ressemblent toutes à des parties des séries. Les joueurs aiment y prendre part. On sent la rivalité partout. Nous avons l'impression de jouer pour la

⁸⁵ Bernard Brisset, « Les Canadiens reçoivent Québec », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

suprématie de la province⁸⁶ ». Avec ces paroles, Peter Statsny évoque toute la passion que suscitent les duels entre Montréal et Québec, autant chez la population que pour ceux qui la vivent sur la patinoire. Combinant une production journalistique qui tourne autour d'une dizaine de pages par jour consacré aux activités de l'équipes et aux joueurs au fait qu'une grande majorité de Québécois sont des mordus inconditionnels de hockey, nous nous retrouvons avec des personnages qui représentent ni plus ni moins que des héros nationaux dans l'imaginaire collectif de l'époque. Celui qui réussit à battre l'ennemi juré par un beau but, une bonne bagarre, idéalement les deux, *joue les héros*, comme le dit si bien l'expression consacrée.

Au-delà des contrastes et des nuances liés au symbolisme de la rivalité Canadiens-Nordiques, chacun individuellement y voit bien ce qu'il veut, un fait s'impose : la passion populaire soulevée par les duels entre les deux équipes puise une de ses forces dans le fait que les Québécois reconnaissent dans la composition et l'approche des clubs une affirmation d'une appartenance identitaire. La façon de jouer sur la glace reflète toute la passion engendrée par la rivalité chez les joueurs. Avec la foule derrière eux, les joueurs québécois et les autres se laissent rapidement gagner par cet engouement populaire. Comme le dit l'auteur Christian Pociello, les gens attendent des héros qu'ils exaltent les qualités et les valeurs propres au groupe, afin de s'admirer en les admirant⁸⁷. Le matin de la célèbre partie du Vendredi Saint, voici la une du quotidien le plus lu au Québec à l'époque.

⁸⁶ Albert Ladouceur, « Personne ne veut allumer la mèche », *Le Journal de Montréal*, 1^{er} décembre 1983, p.125.

⁸⁷ Christian Pociello, *Sports et société*, Paris, Vigot, 1983, p.251.

le journal de **LE FORUM ATTENDU**

Le no. 1 des quotidiens français d'Amérique

pages 98 à 103

Photo - John SATCHEL (archives avril 1984)

AGLAÉ MEURT VICTIME DU CANCER DES OS page 31

DES HUISSIERS ENTRAÎNEMENT UNE CHASSE À L'HOMME page 8

WILHELMY-LAMOUREUX
 1984 TORONADO CALIENTE \$26,675
 1984 CORVETTE \$29,850
 160, boul. Brien, Repentigny tél. 585-6860 ext. 866-4282

Source : *Journal de Montréal*, 20 avril 1984.

Les entraîneurs et les joueurs sont devenus des symboles identitaires importants dans la communauté sportive québécoise et dans la société en général. Les gens les perçoivent littéralement comme des héros nationaux comme le montre la une du 20 avril 1984 dans le *Journal de Montréal*. Si l'expression peut paraître forte, elle fut utilisée à l'époque pour caractériser l'épopée des rencontres entre Montréal et Québec au hockey. Ces personnages auxquels les Québécois s'identifient font en sorte que le peuple se sent représenté et que la conviction envers son camp devient une allégeance profonde, émotive, quasiment patriotique.

D- Conviction et représentation : une rivalité qui a tenu un peuple en haleine

Le hockey au Québec, dans les années 1980, constitue une véritable microsociété. Même en l'absence de toute politisation ou de sa caricature, l'instrumentalisation, les passions soulevées par les duels entre Montréal et Québec filtrent avec le politique⁸⁸. Canadiens-Nordiques, c'est le spectacle populaire par excellence, à la fois nivelage émotif et stylisation sociale ; il entretient le rêve, tout en favorisant l'identification héroïque⁸⁹. Ces deux grands symboles identitaires incarnés par les Fleurdelisés et la Sainte Flanelle rachètent la banalité du quotidien, offrant une occasion, un événement pour se rassembler tous ensemble. La force émotive de la rivalité est telle, qu'elle tient littéralement le peuple québécois en haleine. La notion de représentativité est très importante dans le symbolisme de la rivalité. Par équipes de hockey interposées, les anciennes rivalités entre Montréal et Québec refont surface. C'est la métropole contre le village, la grande ville multiethnique contre la capitale francophone. Les arguments « historiques » servent à défendre son équipe ou encore à renforcer sa perception que son équipe est la plus prestigieuse. Pour les partisans des Canadiens, les nombreuses conquêtes de la Coupe Stanley, de même que les Maurice Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur jumelés à la tradition de l'équipe dans la société montréalaise et auprès des Québécois en font la meilleure au Québec, point final. Du côté des amateurs du Fleurdelisé, on clame haut et fort que les Canadiens sont devenus ce qu'ils sont grâce à leurs joueurs formés à Québec, rappelant que Guy Lafleur a commencé ici sa carrière avec les Remparts et Jean Béliveau, le gros Bill, avec les As de Québec. Quoiqu'il en soit, derrière cet argumentaire, se terre un sentiment d'appartenance, une conviction puissante envers son équipe qui fait en sorte que la passion se partage par tout un peuple.

« Non, jamais, les rencontres Canadiens-Nordiques ne seront des matchs comme les autres, c'est un fait unique. J'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne trouve rien de comparable aux grandes émotions que communiquent ces duels. Il y a de tout là-dedans. La télévision, la radio et les journaux qui ne font que parler de ces rencontres un ou deux jours avant et un ou deux jours après, le public qui commence à frémir une semaine avant, l'atmosphère des deux amphithéâtres, la chaleur des deux publics, la couleur des deux chandails, l'histoire du hockey au Québec, le passé du Canadien, l'avenir des Nordiques, Guy Lafleur qui a commencé à Québec, les banderoles des anciens Canadiens, la bière qu'on boit ici et qu'ils boivent chez eux⁹⁰ ».

⁸⁸ Jean-Claude Simard, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.40.

⁸⁹ *Ibid.*, p.40.

⁹⁰ Claude Bédard, « Tout ce que cachent les duels Canadiens-Nordiques », *Le Journal de Québec*, 22 décembre 1983, p. 66.

Un match entre les Canadiens et les Nordiques n'est pas un match ordinaire. Dans la citation précédente, Pat Price, un joueur des Nordiques, l'exprime avec éloquence. Le sentiment d'appartenance des partisans à l'endroit de leur équipe et la symbolique des affrontements Montréal-Québec entraînent les joueurs dans cette ambiance survoltée. Déjà, à l'époque, en pleine rivalité, le caractère spécial des duels entre les deux équipes n'échappe pas à une analyse plus en profondeur. Le journaliste du *Journal de Québec*, Claude Bédard, en témoigne en intitulant un de ces articles *Tout ce que cachent les duels Canadiens-Nordiques*. Élaborant sur les différentes facettes des affrontements entre les deux équipes québécoises, Claude Bédard mentionne que la force symbolique de la rivalité découle directement de l'importance que les gens lui accordent dans la société. Il stipule que les duels que se livrent Montréal et Québec par l'entremise de leur équipe de hockey respective créent de véritables débats publics, où chacun reste bien campé sur ses convictions. Pour le journaliste, les Québécois se sentent représentés par l'un ou l'autre des clubs, ce qui cristallise une passion populaire exceptionnelle. Il établit du même coup des parallèles avec d'autres grandes rivalités au hockey, comme celle entre les deux équipes de la région de New York, dont, conclut-il, les enjeux ne font pas l'objet d'un engouement aussi intense que celui provoqué par les Canadiens et les Nordiques.

À travers la presse écrite, nous réalisons toute l'intensité que suscite la rivalité dans les années 1980. Le climat social et national post-référendaire marque l'imaginaire collectif, notamment par le biais de la symbolique des matchs entre les Canadiens et les Nordiques. La polarisation politique se transpose dans l'univers du hockey avec la polarisation des camps, les bleus et les rouges. Le portrait se veut à la fois simple et complexe, on croit en son camp et on veut le voir remporter les duels à tout prix. D'une manière métaphorique et caricaturale, ces affrontements entre Montréal et Québec représentent sur la glace l'image de tout un courant national propre aux années 1980, entre les deux référendums. Comment s'étonner alors qu'entraîneurs, journalistes et joueurs témoignent énergiquement de cette passion populaire qui soulève les Québécois et qui perçoivent cette rivalité comme étant leur guerre, leur histoire.

Cette rhétorique guerrière, comme nous l'avons déjà mentionnée auparavant, est abondamment utilisée par les journalistes pour décrire toute l'énergie, tout l'attachement des gens à l'endroit de leur équipe et toute la symbolique qui découle de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. À la suite d'une rencontre très mouvementée entre les deux équipes, le journaliste Yvon Pedneault écrit que « c'était presque l'état de guerre à Québec. On s'amusait dans les

restaurants à mentionner que pourtant la guerre c'était au Moyen Orient, à Beyrouth, pas à Québec⁹¹ ». Même son de cloche lorsqu'on apprend que les Canadiens et les Nordiques s'affronteront en séries éliminatoires. « Êtes-vous prêts pour la guerre civile⁹² ? » écrit Ghyslain Luneau du *Journal de Montréal*, en notant qu'un confrère américain lui avait souhaité de bien s'amuser au cours de la troisième guerre mondiale.

Le vocabulaire utilisé dans les différents quotidiens recèle certainement une forme de sensationnalisme journalistique indéniable, mais il révèle également à quel point cet affrontement éliminatoire entre Montréal et Québec sous-entend bien plus que le hockey. La passion liée aux duels entre les deux équipes attise les émotions des Québécois. Ces deux symboles identitaires très forts qui croisent le fer, dans un combat qu'un seul peut gagner. « Ce sera la guerre civile, la crise d'Avril, la guerre du houblon, la série de la 20, le duel de la transcanadienne, la bataille du village contre la ville, la Flanelle contre les Fleurdelisés, « name it », la charge émotive sera absolument suffocante⁹³ ».

Écrit de façon encore plus limpide, l'article du journaliste Tom Lapointe du *Soleil*, paru le 13 avril 1984, révèle sans détour toute la dimension symbolique et identitaire de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Titré *La série de l'identité*, l'article mentionne que « c'est la plus grande rivalité émotive de l'histoire du sport. C'est important de savoir vers quel camp penchent tous les amateurs de la belle province. C'est aussi important que de savoir en temps d'élection, si le voisin opte pour le PQ, les Libéraux ou les Conservateurs⁹⁴ ». Derrière ces quelques lignes, on peut sentir toute l'importance du symbolisme de la rivalité dans la société. Les camps sont bien tranchés et chacun doit choisir le sien. La tension étant à son comble, l'événement du Vendredi Saint s'inscrit dans ce contexte où la passion soulevée par la rivalité atteint des proportions gigantesques, autant sur la patinoire que dans la société. Quelques jours après la bagarre, les journalistes s'interrogent sur ce qui a bien pu se passer pour en arriver là.

« Les excès de toutes sortes auxquels a donné lieu la série éliminatoire entre les Canadiens et les Nordiques portent à réfléchir sur la dégradation de notre sport national et certains aspects de ce qu'il faut bien appeler un phénomène sociologique. Depuis quelques années, on dénonce la recrudescence de la violence dans le hockey professionnel. La série Montréal-Québec a été

⁹¹ Yvon Pedneault, « Le tigre l'avait prévu », *Le Journal de Montréal*, 4 janvier 1984, p.84.

⁹² Ghyslain Luneau, « Canadiens-Nordiques : le rêve se réalise », *Le Journal de Montréal*, 8 avril 1984, p.94.

⁹³ Claude Bédard, « La série de rêve qui cache un cauchemar », *Le journal de Québec*, 9 avril 1984, p. 74.

⁹⁴ Tom Lapointe, « La série de l'identité », *Le Soleil*, 13 avril 1984, p. C-3.

marquée à cet égard de scène révoltante de brutalité et même de sauvagerie. Mais son caractère exceptionnellement violent s'inscrit dans le climat extraordinairement survolté qui a entouré cet événement sportif⁹⁵».

De ce fait, Marcel Adam de la *Presse*, termine son article sur la rivalité Canadiens-Nordiques et le climat social survolté qui a entouré la série entre les deux équipes en mentionnant que « dans la confrontation entre les deux équipes et leurs partisans, il y avait en filigrane la polarisation du Québec : les nationalistes de teinte séparatiste s'identifiant à l'équipe portant le fleurdelisé, les autres à l'uniforme du Canadien. Certains propos du premier ministre Lévesque ne sont-ils pas de nature à alimenter cette thèse ?⁹⁶».

Ce dernier élément soulevé dans l'article de Marcel Adam nous révèle à quel point la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques représente un enjeu symbolique important dans la société québécoise. Les responsables politiques, du député au premier ministre, parlent des matchs entre les deux équipes comme des duels nationaux. Ils font surtout très attention de ne pas trop s'afficher pour l'un ou l'autre des clubs, de craintes de perdre des votes. Un article de la *Presse* du 9 avril 1984, mentionne ainsi la fièvre du hockey qui frappe aussi l'Assemblée nationale et qui ne laisse personne indifférent. Les paroles du premier ministre Lévesque, à la veille de la confrontation Canadiens-Nordiques en séries éliminatoires, résument bien à quel point le hockey et l'effervescence populaire alentour de l'événement à venir ont pris une importance accrue dans la société. À travers la plume de Réjean Lacombe du *Soleil*, nous pouvons lire que René Lévesque refuse de sauter dans l'eau bouillante lorsqu'on lui demande qui des Canadiens ou des Nordiques il favorise pour l'emporter. Même s'il avait fait connaître sa préférence à l'endroit des Nordiques de Québec, René Lévesque n'entend pas favoriser, du moins officiellement, les Fleurdelisés ou les Canadiens dans le duel national qui débute le 12 avril 1984. « J'ai déjà fait part d'un certain sentiment affectif en ce qui concernait les Nordiques. Pour ce qui est surtout du moment particulièrement intense que nous vivons, je suis à Québec aujourd'hui et demain je serai à Montréal, ne me demandez pas de me mouiller là-dessus, d'aucune façon⁹⁷».

Les propos de René Lévesque sont clairs. Bon joueur politique, il clame sa neutralité, tout en précisant que l'atmosphère entourant la rivalité est particulièrement lourde. On peut encore

⁹⁵ Marcel Adam, « La rivalité entre Montréal et Québec », *La Presse*, section éditoriale, 26 avril 1984, p.A-6.

⁹⁶ *Ibid.*, p.A-6.

⁹⁷ Réjean Lacombe, « Le Canadien ou les Nordiques? René Lévesque ne veut pas se mouiller », *Le Soleil*, 12 avril 1984, p.D-2.

voir ici toute la force symbolique de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, qui crée un engouement hors du commun.

E- D'une rivalité sportive à un enjeu national : la force des symboles, une conclusion

Bien entendu, le hockey, pour ce qu'il nous montre sur la glace, reste du hockey. Oui, les affrontements entre les Canadiens et les Nordiques ont souvent donné lieu à de nombreuses mises en échec, à de violentes bagarres et à d'innombrables querelles entre les joueurs, les entraîneurs et les médias. La forte rivalité entre les deux équipes se voulait sans aucun doute plus virulente que dans d'autres parties du calendrier régulier. Toutefois, ces éléments ne constituent pas le vecteur principal qui fait de la rivalité une des dimensions sociales et nationales importantes au cours des années 1980. Ce sont les symboles identitaires qui vont se greffer aux deux équipes, au fur et à mesure que les Fleurdelisés deviennent compétitifs, qui contribuent le plus à créer un engouement extraordinaire alentour des Canadiens et des Nordiques. Devant le spectacle des confrontations entre Montréal et Québec, les pièges de la caricature sont nombreux, mais les faits demeurent.

Le hockey, pour ce qu'il représente chez une grande majorité de Québécois, se veut déjà un symbole en soi. De la rivalité Canadiens-Maroons à Maurice Richard, ce sport symbolise depuis des générations un exemple de réussite des Canadiens français, de même qu'un événement pour se rassembler. Ses liens avec la question nationale ne font qu'accroître sa force symbolique dans la société québécoise. Qu'on se le tienne pour dit, le hockey, ici au Québec, c'est l'opium du peuple, c'est notre religion. En 1979, avec l'arrivée d'une équipe professionnelle dans la vieille capitale, la province se scinde en deux clans. Désormais, deux clubs se disputent la cote d'amour des Québécois et ça joue dur ! Sur le plan social et politique, à la même époque, le Québec est en pleine ébullition. La tenue d'un référendum en 1980 mène à des campagnes de propagande qui divisent et polarisent littéralement le nationalisme en deux camps, les souverainistes et les fédéralistes. Cette division nette par rapport à la question nationale a marqué profondément le paysage sociopolitique du Québec, mais encore plus, elle a laissé une empreinte indélébile dans l'imaginaire collectif, dans la culture populaire. De ce fait, durant les années 1980, la culture québécoise, la joute politique et les enjeux nationaux gravitent autour de cette polarisation ou du moins l'aborde d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de force selon la conjoncture du moment.

Cette flambée nationaliste qui a embrasé le Québec durant la campagne référendaire ne s'éteint pas aux lendemains du résultat du 20 mai 1980. Au contraire, le débat n'est pas clos, la fierté nationale, la fierté d'être Québécois trouve dans la culture populaire des symboles auxquels s'identifier. Comme nous l'avons expliqué, les actions des Nordiques de Québec visent essentiellement les Québécois francophones et marquent le désir de l'équipe de devenir un symbole identitaire puissant, exprimant la fierté nationale grandissante. À partir du moment où les Fleurdelisés battent les glorieux Canadiens de Montréal pour la première fois, on peut dire que la rivalité est vraiment née. Au hockey, comme dans bien d'autres domaines, Montréal et Québec représentent déjà deux antagonismes, deux symboles puissants sur le territoire. Sur plusieurs points, à tort ou à raison, les deux principales villes de la province sont en compétition et symbolisent des visions différentes de l'avenir du Québec. Pour plusieurs, Montréal, la métropole, c'est la grosse ville multiethnique, avec un bon nombre d'anglophones, plus portée sur les affaires, que l'on associe au camp fédéraliste, du moins pour la partie ouest de l'île. De l'autre côté, Québec, c'est le village, quasiment 100% francophone, ville de fonctionnaires et siège du gouvernement, que l'on associe souvent naïvement au mouvement souverainiste. Dans la réalité complexe du monde politique, ce portrait se veut plutôt caricatural, mais la force des symboles dans l'imaginaire collectif et dans la culture populaire fait bien son travail. En caricaturant, on simplifie des situations qui sont parfois trop complexes. À croire que les symboles surpassent quelques fois la réalité.

Quoiqu'il en soit, cet aspect a très certainement joué un rôle important dans le développement de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques au début des années 1980. La fébrilité entourant les duels entre les deux équipes, nous l'avons vu, a marqué profondément les joueurs, les entraîneurs et les médias qui l'ont vécu. Ces personnages marquants de la rivalité, Bergeron, Lemaire et compagnie, devenus des symboles auxquels les gens s'identifient, se sont laissés transporter dans cette atmosphère endiablée que les Québécois ont créé autour des deux équipes. Rappelons-nous que même René Lévesque en 1984 parle des confrontations entre Montréal et Québec comme des duels nationaux. Ce n'est pas rien. Accentuée et exacerbée par une couverture médiatique plus qu'abondante, la rivalité est suivie, par le biais des journaux et de la télévision, par une très large part de la société à l'époque. À travers les deux clubs, à quelque part, les gens se sentent représentés, ils savent instinctivement qu'il y a beaucoup plus que le hockey derrière la rivalité. C'est un moyen de s'exprimer, un droit de crier haut et fort, un besoin

de se rassembler et de vibrer tous ensemble. Les dizaines de journalistes qui couvrent la rivalité écrivent d'ailleurs de nombreux articles sur les dessous des affrontements Canadiens-Nordiques et de la frénésie du peuple québécois pour ces matchs. Déjà, à l'époque, les journalistes ont conscience de la force identitaire et symbolique des deux équipes et écrivent abondamment sur le sujet.

L'atmosphère survoltée qui a entouré la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a conduit à des événements violents, brutaux, nous menant à s'attarder aux causes profondes de ces luttes sur la patinoire. À ce titre, la bagarre du Vendredi Saint a frappé l'imaginaire des Québécois et les principaux acteurs de cette soirée d'avril 1984, qui affirment spontanément qu'il s'agissait d'un passage obligé de la rivalité, une sorte de fatalité. Pour eux, les Québécois accordaient tellement d'importance aux duels Canadiens-Nordiques, qu'ils se sentaient envahis par une émotion, une passion hors du commun le soir de ces matchs et que tôt ou tard, la marmite allait déborder. Dès lors, nous pouvons nous demander ce qui motivait une grande partie des citoyens à se ranger derrière l'une ou l'autre des équipes et, surtout, à prendre autant à cœur ces duels entre les deux clubs ?

Comme nous l'avons exposé auparavant, une partie de la réponse se trouve certainement dans le symbolisme que prennent ces rencontres aux yeux des Québécois. Affrontements ritualisés et codifiés, ces matchs entre les deux équipes provinciales constituent de véritables sommets émotionnels, exacerbant la partisanerie. Derrière cet engouement, la force des symboles opèrent et polarisent les camps. La meilleure comparaison que nous puissions faire pour mieux saisir le phénomène se réalise avec les duels entre clubs de la même ville ou de la même province dans le football européen. Ces affrontements reflètent parfois des divisions, quelques fois majeures, dans la population locale : tantôt des antagonismes religieux entre catholiques et protestants, le Celtic contre les Rangers à Glasgow, les Bleus d'Everton contre les Rouges à Liverpool, tantôt des différences d'origine, le Barça- le FC Barcelone- contre le Real Madrid, l'un symbolisant l'autochtonie et les revendications catalanes, le second ralliant la faveur des fonctionnaires castillans⁹⁸. Ces clubs sont des symboles puissants auxquels les gens se rallient et s'identifient. Au Québec, dans les années 1980, c'est le hockey, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques qui sert de symbole et qui cristallise une partie de l'expression nationaliste des Québécois à la suite du référendum.

⁹⁸ Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.45.

Les Fleurdelisés contre la Sainte Flanelle. Québec contre Montréal. Dans un Québec fortement polarisé, où le hockey est un événement populaire enraciné dans le temps, un match Canadiens-Nordiques, c'est un choc de titans, une lutte entre frères ennemis, une bataille entre deux visions. La force des symboles, qu'ils soient joueurs, entraîneurs, couleurs des gilets, fleur de lis, anglophones, francophones, a joué un rôle majeur dans le développement de la rivalité, pour en faire l'une des plus passionnelles de l'histoire du sport et certainement celle qui a le plus marqué le Québec. De ces rencontres au sommet en éliminatoire aux parties traditionnelles du calendrier régulier, l'engouement des Québécois pour ces affrontements symboliques crée, dans les années 1980, une mobilisation populaire impressionnante que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans d'autres sphères sociales. Une mobilisation qui frappe les esprits à l'époque et encore aujourd'hui.

2^{ème} PÉRIODE

LA MOBILISATION

« ON S'AFFRONTÉ ENTRE NOUS, ENTRE QUÉBÉCOIS⁹⁹ »

Lorsque les Nordiques et les Canadiens s'affrontent, c'est tout le Québec qui vit au rythme du hockey, c'est encore plus fort durant les séries éliminatoires. Pour Jean-Guy Dubuc, « allez

⁹⁹ Jean-Guy Dubuc, « Subitement, c'est la fièvre du hockey », *La Presse, section opinion*, 15 avril 1984, p.8.

seulement dire aux voisins que ce n'est que du hockey et vous mettez le feu aux poudres. C'est sérieux. Même les gens de Toronto, d'Edmonton et de Winnipeg ont hâte à ces affrontements. Pour eux, Québec contre Montréal, c'est du bon hockey ; pour les Américains, c'est du théâtre. Pour nous, c'est la guerre, c'est les règlements de compte¹⁰⁰». La force symbolique et identitaire des affrontements entre les Canadiens et les Nordiques fascinent les Québécois durant les années 1980 et, surtout, les mobilisent derrière l'un ou l'autre des camps à l'occasion de ces rencontres sur le champ de bataille. La mobilisation populaire engendrée par la rivalité, qu'elle soit avant, pendant ou après les matchs, se veut la réponse observable et bruyante du symbolisme puissant qui auréole les confrontations entre Montréal et Québec dans le cœur des Québécois. Dans le domaine de l'imaginaire collectif, le hockey, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques dépassent les frontières du sport et peut être perçu comme un baromètre permettant de repérer certains des sentiments identitaires exprimés par la majorité, comme un miroir du grand « Nous » québécois¹⁰¹. Loin de vouloir minimiser l'impact du hockey dans le reste du Canada, au contraire, ce dernier représentant de loin le symbole par excellence de l'unité nationale canadienne, pensons seulement ici à la série du siècle contre l'URSS ou à Wayne Gretzky portant le dernier la torche olympique au jeu de Vancouver 2010. Toutefois, dans le cas de la rivalité entre Montréal et Québec, le « nous » qui est représenté est Québécois. La dualité nationale québécoise des années 1980 a trouvé dans la rivalité un terreau fertile pour s'exprimer et mobiliser les gens.

Prendre parti, se mobiliser derrière l'une ou l'autre des équipes, c'est à la fois faire fonctionner à plein l'émotion en devenant soi-même acteur, passant ainsi du « ils » au « nous », de même que d'affirmer une appartenance claire à un camp¹⁰². De ce fait, la rivalité nous fait parler de nous. Ces deux grandes équipes québécoises entraînent un fort sentiment identitaire dans la société. Durant les années 1980, elles font partie d'une affirmation nationale concrète venant insuffler une dose d'énergie dans un nationalisme trop abstrait au goût du Québécois moyen¹⁰³. C'est sans doute pour toutes ces raisons que la rivalité a suscité autant d'intérêt, qu'elle a opéré une mobilisation aussi importante. Chacun et chacune s'y reconnaissent, pour des raisons parfois bien différentes. Si la dissection des motivations des Québécois à se mobiliser derrière l'un ou l'autre des clubs est impossible à réaliser pour chaque individu, le portrait d'ensemble,

¹⁰⁰ Claude Bédard, « La série de rêve qui cache un cauchemar », *Le Journal de Québec*, 9 avril 1984, p.74.

¹⁰¹ Tony Patoine, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.15.

¹⁰² Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.111.

¹⁰³ Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.23.

lui, offre une image beaucoup plus claire à analyser et non pas moins révélatrice de ce qui se cache sous la passion populaire des gens qui se réunissent pour un match Canadiens-Nordiques.

Le lien entre la mobilisation populaire et l'importance symbolique que l'on accorde à un événement est indéniable. Dans notre société, tel que le mentionne Jean-Guy Dubuc, « le hockey garde sa place au fond du cœur de chaque Québécois, même quand il dit s'en être désintéressé, ne serait-ce qu'à cause du sport que chacun a joué un jour, à cause des gloires passées, à cause des héros à la Maurice Richard qui ont embelli nos rêves de jeunesse¹⁰⁴ ». Un match de hockey représente un événement recelant une certaine importance pour les Québécois, leur offrant une occasion de se réunir. Un match Canadiens-Nordiques, devient l'apothéose, le spectacle par excellence. L'importance accordée à ces affrontements fait en sorte que les gens se déplacent pour les voir et pour y participer. L'enjeu est tellement symbolique que la mobilisation populaire impressionne.

À ce titre, l'anecdote de l'arbitre Bruce Hood, le même qui jouera un rôle capital lors du match du Vendredi Saint, transcrit toute la force mobilisatrice de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Le 28 octobre 1979 est une date marquante pour l'équipe des Nordiques de Québec et les partisans des Fleurdelisés. Au Colisée, ces derniers viennent de réussir un tour de force qui frappe l'imaginaire et soulève la joie des milliers de spectateurs présents au match. Les Nordiques ont battu les Canadiens pour la première fois de leur jeune histoire. L'arbitre Bruce Hood, qui officiait cette soirée-là, raconte toute l'ambiance et la mobilisation qui a entouré cette partie.

« Il s'était bien écoulé 45 minutes depuis la fin du match. Je n'en croyais pas mes oreilles, mais j'entendais encore des gens chanter. À l'habitude, après tout ce temps, les arénas sont vides. Je me suis avancé pour jeter un coup d'œil dans les gradins. C'était incroyable, mais je dirais que les trois quarts de la foule s'y trouvaient encore et célébraient la victoire des Nordiques. On aurait dit que l'équipe venait de gagner la coupe !¹⁰⁵ ».

Depuis les débuts de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, les Québécois se sont mobilisés de façon importante à l'occasion de chacun des matchs, qu'ils soient en saison régulière ou en séries éliminatoires. C'est que la force symbolique et identitaire des rencontres fait en sorte qu'on se sent représenté et qu'on a envie d'y participer. Montréal contre Québec,

¹⁰⁴ Jean-Guy Dubuc, « Subitement, c'est la fièvre du hockey », *La Presse, section opinion*, 15 avril 1984, p.8.

¹⁰⁵ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.102.

c'est en quelque sorte une représentation de toutes les dualités québécoises. Ça vient nous chercher en dedans, ça nous fait vivre des émotions fortes, une passion qui sort de l'ordinaire. Un soir de match Canadiens-Nordiques, on s'affronte entre nous, entre Québécois. Toute la mobilisation engendrée par ce duel symbolique répond à un besoin d'exprimer sa fierté, sa partisanerie, ses émotions, besoin que l'on peut difficilement combler dans le quotidien. Qui oserait par exemple crier haut et fort sa virilité, sa passion sur son lieu de travail ou dans une rue passante juste comme ça, sans événement auquel on puisse lier ce comportement ? Dès lors, pour citer le sociologue Norbert Elias, le stade, l'aréna, est un des rares espaces où l'on tolère le débridement des passions collectives dans nos sociétés modernes¹⁰⁶. Dans le cadre d'un affrontement entre les deux équipes, les milliers de personnes qui se déplacent et qui convergent vers l'aréna, ainsi que les centaines de milliers de téléspectateurs expriment, à travers leur mobilisation, ce besoin de se rassembler et de se sentir représenté. À n'en point douter, une rencontre entre les Canadiens et les Nordiques, c'est une guerre ritualisée à laquelle les gens assistent. Au principe du hockey, du jeu et du spectacle, l'opposition entre deux camps soutenus par des militants qui souhaitent peser, par leur participation, sur le déroulement et le dénouement de l'affrontement. Cette conviction n'est pas illusoire, puisque l'histoire du match se construit devant le public et les résultats accèdent et ancrent fortement dans la conscience des partisans que leur rôle n'est pas celui des spectateurs passifs mais d'acteurs d'un destin commun¹⁰⁷. D'où les dictons sportifs par excellence, comme quoi il est très difficile de gagner sur la route, à l'étranger et comme quoi le sixième joueur, la foule, peut jouer un rôle crucial sur l'issue d'une rencontre.

La capacité de mobilisation de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques trouve certes dans ces affirmations l'essence de son pouvoir. Les gens ressentent le besoin de faire partie de ces rencontres, de pouvoir dire qu'ils y étaient, qu'ils l'ont vu. Dans les années 1980, les gens vont se réunir pour la grande messe du samedi soir dans les deux grands temples les plus symboliques de l'époque, le Forum et le Colisée. À l'intérieur des murs des deux amphithéâtres, les passions populaires engendrées par la rivalité vont se manifester durant les matchs. De la rue Sainte-Catherine à Montréal à la basse ville de Québec, un soir de match, on se retrouve rapidement dans une foule massive, qui se presse à prendre place. L'électricité dans l'air, le bruit

¹⁰⁶ Norbert Elias, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p.73.

¹⁰⁷ Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.267.

ambiant, tout est prêt pour la rencontre du peuple. De la symbolique du lieu de la mobilisation à l'effet de la foule, en passant par l'aspect physique des amphithéâtres, nous retournerons premièrement dans le passé, au cœur des deux arénas, au point ultime de la convergence de la mobilisation populaire, pour ensuite analyser l'impact de la rivalité dans les foyers québécois, ailleurs qu'au Forum et au Colisée.

A- Les statistiques de la deuxième période¹⁰⁸

Tout au long de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, les Québécois ont été très nombreux à se ranger derrière l'une ou l'autre des équipes. Représentant des duels symboliques et dégagant une dynamique identitaire importante, les rencontres entre le Tricolore et les Fleurdelisés fascinent le grand public. Encore plus, les matchs entre Montréal et Québec mobilisent les Québécois de façon importante et, surtout, récurrente. L'intérêt généré par ces batailles entre frères ennemis attire l'attention des joueurs, des entraîneurs et des médias. Ces derniers produisent d'ailleurs 62 articles concernant la force mobilisatrice de la rivalité en saison régulière et pas moins de 79 pour les séries !

Premier constat lorsque nous jetons un coup d'œil aux chiffres de la deuxième période, le fait qu'il y ait plus d'articles sur le sujet en treize jours en avril 1984 que durant les huit matchs Montréal-Québec de la saison. L'explication est bien simple. Elle ne se résume pas à dire que durant le calendrier régulier les Québécois se mobilisent moins, loin de là. C'est que les séries marquent l'aboutissement de la saison et le moment où une seule équipe peut demeurer « en vie » à la fin. Pour cette occasion, l'engouement populaire pour les deux équipes explose littéralement et se condense dans le temps court, les matchs ayant lieu un à la suite de l'autre, ce qui attire encore plus l'attention des journalistes. Durant une confrontation entre Montréal et Québec en séries, impossible de ne pas en entendre parler, puisque le sujet est sur toutes les lèvres. Les médias tentent alors de rendre compte de l'atmosphère endiablée qui règne dans les deux villes. Voilà pourquoi la force mobilisatrice est abordée aussi fréquemment en avril 1984. Le *Journal de Montréal* est loin devant avec 26 articles, pour 22 dans *la Presse*, 17 dans le *Journal de Québec* et 14 dans le *Soleil*. En moyenne, de 10 à 50% du total des écrits journalistiques abordent la mobilisation populaire lors des séries. C'est énorme ! Comme quoi les partisans font parler d'eux dans les moments importants.

¹⁰⁸ Les tableaux et les graphiques des statistiques de la deuxième période se trouvent en annexe 3.

Second constat, cette fois en saison régulière, nous remarquons que la moitié de tous les articles recensés sur la mobilisation populaire sont produits durant la période des Fêtes ou tout près. Entre le 1^{er} décembre 1983 et le 4 janvier 1984, 31 articles abordent la force mobilisatrice de la rivalité. Rappelons qu'au total, pour toute la saison, il y a 62 articles sur le sujet. C'est que durant cette période, les deux équipes québécoises s'affrontent à quatre reprises et qu'en plus il s'agit d'un moment de l'année où les rassemblements familiaux sont beaucoup plus nombreux. Alors que les Québécois se réunissent entre eux, les duels entre les Canadiens et les Nordiques marquent le début des réjouissances, en particulier lors du fameux match du 31 décembre.

En ce qui concerne la saison régulière, la mobilisation populaire engendrée par la rivalité est abordée en grande partie durant la période des Fêtes, alors que la couverture médiatique sur le sujet est plus constante durant les séries. La gradation et la concentration des articles sont très révélatrices des moments forts de la rivalité. Analysons maintenant la force mobilisatrice des duels entre les Canadiens et les Nordiques dans son expression et son dynamisme.

B- Le Forum et le Colisée : sanctuaire de l'expression populaire québécoise

Des noms d'amphithéâtres qui sortent tout droit de l'histoire. Le Forum de Montréal, véritable patrimoine pour la ville, a vu passer les illustres Howie Morenz, Maurice Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur, en plus d'avoir été l'hôte de la grande rivalité Canadiens-Maroons et le point de départ de l'émeute de 1955. À l'image du Forum Romanum antique, l'édifice de la rue Sainte-Catherine a longtemps fait office de siège, de quartier général, de porte étendard de la fierté canadienne-française à la grandeur de la province, de même que de lieu par excellence de la mobilisation populaire entourant le hockey. L'arrivée fracassante des Nordiques de Québec dans la LNH et leur combat pour prendre le flambeau identitaire aux glorieux Canadiens de Montréal s'est déroulé au Colisée, cet espace populaire, qui dans la Rome antique, était le théâtre des combats à mort entre gladiateurs, véritable sanctuaire de l'expression populaire de la foule romaine qui y réclamait par le biais du spectacle du sang, du pain et des jeux.

De leur nom à connotation historique, le Forum de Montréal et le Colisée de Québec vont devenir de véritables lieux de culte, des endroits bruyants où les partisans vont exprimer leur fierté et leur partisanerie. La force mobilisatrice de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques découle bien entendu des symboles identitaires attachés aux deux équipes québécoises, mais également de la mise en scène qui entoure le drame qui s'apprête à se jouer sur

la patinoire. Voilà pourquoi on se déplace au Forum et au Colisée et que les matchs entre les deux clubs déchaînent les passions populaires. La symbolique de l'espace accomplit son cérémonial. Ces deux enceintes présentent une partition symétrique de l'espace. Les camps opposés se font face sur les bancs des joueurs, ce qui clarifie les situations et renforcent l'esprit d'équipe¹⁰⁹. Pour reprendre les paroles de l'ex-journaliste Jean-François Chabot, rien ne peut remplacer le fait d'aller s'asseoir dans un amphithéâtre. Parce qu'il faut bien le reconnaître, rien ne surpasse l'ambiance d'un aréna surchauffé. On y va pour le spectacle, mais on se laisse vite gagner par la partisanerie et l'effet de groupe. Et ciel que ça défoule !¹¹⁰.

Quand nous évoquons spectateurs et supporters réunis dans les gradins du Forum et du Colisée durant la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, deux images nous viennent en tête et apparaissent dans les commentaires de la presse écrite de l'époque : l'une festive, exaltant « une de nos ultimes manières d'être ensemble¹¹¹ », l'autre terrifiante, dénonçant la horde et la meute, les débordements populaires. Un soir de match entre Montréal et Québec, c'est plus de 15 000 personnes qui se réunissent au même endroit, dans une ambiance survoltée et dans un état d'excitation qui grandit au fur et à mesure que la mise en jeu initiale approche. Réunis dans une foule gonflée à bloc, où se conjugue paroles, cris, déplacements, tensions, rituels, comment peut-on interpréter et surtout analyser ce regroupement de partisans dans un amphithéâtre, de manière à comprendre toute la passion qui transpire de la foule lors des rencontres Canadiens-Nordiques ?

Lorsque nous observons une foule déchaînée lors des rencontres entre Montréal et Québec, nous y voyons un tumulte chaotique, un regroupement de personnes qui agissent d'une manière qui semble désorganisée, un peu comme un animal social qui a rompu sa laisse¹¹². Pourtant, une foule n'est pas une simple masse d'individus, mais une « unité psychologique », où s'estompent, par fusion et contagion, les différences de personnalités, et où une volonté collective s'impose aux vouloirs particuliers. Les individus, devenus égaux, anonymes et semblables, ne forment plus qu'un seul corps et une seule âme¹¹³. Dès lors, les comportements des spectateurs en foule s'affranchissent des règles de la vie ordinaire, favorisent l'expression de valeurs proscrites dans le quotidien, engendrent et exacerbent un sentiment de communauté en plus de susciter le

¹⁰⁹ Jean-Claude Simard, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.31.

¹¹⁰ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.42.

¹¹¹ Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.207.

¹¹² *Ibid.*, p.207.

¹¹³ *Ibid.*, p.207.

débridement des paroles et des actions¹¹⁴. De ce fait, le lieu de mobilisation est très important, c'est un endroit où l'on peut exprimer haut et fort sa fierté, ses opinions, ses joies et ses peines. De plus, les citoyens ne s'expriment pas de la même façon lorsqu'ils sont seuls que lorsqu'ils sont entourés de milliers de personnes. Là réside la source de la force mobilisatrice de la rivalité Canadiens-Nordiques. Quand nous nous déplaçons jusque dans la foule du Forum et du Colisée, c'est une expérience qui reste avec nous longtemps après la partie, c'est une occasion de vivre des émotions fortes, une passion sans bornes pour un affrontement symbolique entre deux clubs qui nous font vibrer.

C- La foule québécoise au Forum et au Colisée : voyage au cœur de la bête

Ce soir, le 20 avril 1984, les Canadiens et les Nordiques croisent le fer au Forum de Montréal. La rencontre promet d'être endiablée. Les Nordiques sont acculés au pied du mur, les Canadiens mènent la série 3 à 2 et semblent avoir le vent dans les voiles. Après avoir bu quelques bières, Molson Export bien sûr, et ajusté leurs gilets rouges du Tricolore, deux jeunes hommes s'enfoncent avec une bande de partisans dans les souterrains de Montréal, direction métro Atwater. Déjà, les papillons commencent à leur chatouiller le ventre. La nervosité, l'excitation et l'impatience s'entremêlent dans leurs tripes au fur et à mesure que les stations défilent et que d'autres amateurs costumés aux couleurs des Canadiens font leur entrée dans le carrosse qui les conduit aux portes du temple. « GO HABS GO ! », « Cette game-là, elle est à nous autres ce soir ! ». Les cris d'encouragements abondent et résonnent dans tous les sens, alors que des centaines de personnes convergent vers la sortie du quai de métro d'Atwater. Rendus dans la rue, le spectacle est hallucinant ! Une véritable mer de chandails rouges gravite autour de l'entrée du Forum dans une atmosphère électrique au parfum de houblon. Nous sommes un Vendredi Saint, mais aujourd'hui, c'est une toute autre passion qui réunit les Québécois. À peine entrés à l'intérieur de l'amphithéâtre, leur pouls augmente de façon significative. Enfin, on y est ! L'ambiance est irréaliste tellement la charge émotionnelle est explosive. Les chants d'encouragements résonnent sur les murs de cet illustre aréna. Arrivés devant la section de leurs sièges, l'excitation est à son comble. Pour la première fois depuis l'entrée au Forum, ils aperçoivent la glace et l'ensemble des gradins. On peut comparer cette sensation au sentiment de pénétrer dans une fosse

¹¹⁴ *Ibid.*, p.208.

aux lions¹¹⁵. La convivialité et la proximité des sièges du Forum vous donnent cette impression. L'angle des fauteuils de bois, avec leur siège mal rembourré, ajoute à l'image d'arène que prend la patinoire¹¹⁶. La foule se déchaîne déjà, au moment où les lumières faiblissent, l'annonceur maison prend la parole : « Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Ladys and Gentlemen, accueillons nos Canadiens ! ». Dans un vacarme à tout rompre, le Forum vit et brille de mille feux. Ça y est, la bête est libérée.

Peu importe que ce soit un match de saison ou de séries, les duels entre les Canadiens et les Nordiques soulèvent toujours beaucoup de passions. « Le toit a bien failli sauter rue Sainte-Catherine¹¹⁷ ». Les unes, les manchettes et les articles de la presse écrite québécoise parlent abondamment de la foule réunie dans un ou l'autre des amphithéâtres. La mobilisation populaire qui prend place dans les gradins du Colisée et du Forum marque les joueurs, les entraîneurs et les médias présents à ces matchs. Loin d'être ponctuelle et circonscrite dans le temps à la seule confrontation en séries éliminatoires, la force mobilisatrice de la rivalité rassemble plus de 15 000 spectateurs à chacune des huit rencontres de la saison régulière et bien sûr lors des matchs de séries entre les deux clubs. L'événement Canadiens-Nordiques est toujours présenté à guichet fermé, comme quoi la symbolique et l'enjeu du match dépasse largement son importance sportive. À tous les matchs, les deux équipes subissent la pression populaire, celle de devoir battre l'adversaire québécois, tout spécialement si la partie est jouée à domicile. Joueurs et entraîneurs abordent très souvent le sujet des foules endiablées de ces duels et de l'impact qu'elles ont sur leur niveau d'émotivité. Michel Bergeron l'admet, à la veille d'un match Canadiens-Nordiques, même si on disposait d'une montagne de statistiques il faudrait plus ou moins en tenir compte. Trop souvent, l'émotion l'emporte et la meilleure préparation ne tient plus¹¹⁸. Le journaliste Claude Cadorette, du *Journal de Québec et de Montréal*, raconte l'évolution des attentes de la foule québécoise à l'endroit des Nordiques par rapport aux duels face aux Canadiens, de leur début jusqu'à l'aube de la saison 1983-84. En 1979, dans les gradins, les amateurs priaient tous les saints qu'ils connaissaient dans l'espoir que leur Nordiques ne se fasse pas trop massacrer. Aujourd'hui, les Fleurdelisés s'amènent au Colisée la tête bien haute,

¹¹⁵ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.43.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.43.

¹¹⁷ Bernard Brisset, « Du jeu robuste », *La Presse, section des sports*, 3 janvier 1983, p.2.

¹¹⁸ Ghyslain Luneau, « Bergeron parle d'intensité et de discipline », *Le Journal de Montréal*, 1^{er} décembre 1983, p.125.

confiants et sûrs en leurs moyens. Les amateurs s'entassèrent dans le Colisée pour voir gagner leurs favoris, rien de moins¹¹⁹.

Les gens se mobilisent de façon importante et passionnelle pour ces rencontres sportives entre Montréal et Québec. Que ce soit au Forum ou au Colisée, les deux équipes font toujours déplacer bien du monde. Jean Hamel, le seul joueur en 1983-84 à avoir vécu la rivalité Canadiens-Nordiques des deux côtés de la barricade décrit de manière passionnée l'effet de la foule sur les joueurs. Pour lui, un match entre la Sainte Flanelle et les Fleurdelisés, c'est une partie pas comme les autres, ni pour le public, ni pour les joueurs. C'est d'ailleurs ainsi qu'il explique les débordements des joueurs québécois lors des rencontres Montréal-Québec. « Tu entends la foule, tu veux tellement bien faire, tu veux tellement jouer pour chaque pouce de terrain que tu ne sais plus où t'arrêter¹²⁰ ».

La foule présente lors des duels entre les Canadiens et les Nordiques frappe l'imaginaire des principaux acteurs de la rivalité, ainsi que tous ceux qui assistent aux matchs. Dans la société québécoise de l'époque, des événements qui entraînent une telle passion populaire ne courent pas les rues. Encore moins d'une façon aussi récurrente et systématique comme chacun des matchs entre Montréal et Québec le font tout au long de la saison, même quand l'enjeu sur la glace n'est rien d'autre que les deux points au classement. Pour une grande majorité de Québécois, le fait de se rassembler au Forum et au Colisée pour ces rencontres leur permet d'exprimer des émotions, des passions qui dépassent le hockey. La force symbolique de la rivalité marque l'imaginaire collectif et fait en sorte que les gens désirent y participer et sortent de chez eux pour se mobiliser. À travers la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, à travers l'ambiance de la foule des deux amphithéâtres, on peut réaliser toute la valeur symbolique que les Québécois attachent au hockey et à ses deux équipes. Ce qui se déroule sur la glace, cette bataille entre nos deux clubs, on la comprend et on la vit avec passion, puisqu'elle nous ressemble et nous rassemble en même temps. À une époque marquée par un combat entre nationalismes, le hockey des années 1980 entre Montréal et Québec représente un cas marquant de politisation sportive. Bien sûr, la foule qui crie à l'annonce d'un but de Guy Lafleur ou de Peter Statsny, où encore lors d'une bagarre entre Mario Tremblay et Dale Hunter, exprime spontanément une partisanerie sportive à l'état brute. Par contre, le caractère émotif de ces rencontres que nous avons évoqué plutôt, ainsi que la

¹¹⁹ Claude Cadorette, « Les Nordiques deviennent les favoris », *Le Journal de Montréal*, 10 octobre 1983, p.79.

¹²⁰ Bernard Brisset, « Du Fleurdelisé au bleu-blanc-rouge, Hamel : une haine de circonstance », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

mobilisation beaucoup plus importante qu'à l'habitude les soirs de match Canadiens-Nordiques, nous mènent à affirmer que la passion populaire qui s'exprime à travers les quelques milliers de personnes rassemblées au Forum et au Colisée témoignent de cette expression d'une fierté nationale au sens large. En allant applaudir à tout rompre une ou l'autre des équipes, en créant une atmosphère que tous ceux qui ont vécu et connu la rivalité ont qualifié de magique, irréaliste et extraordinaire, les Québécois ont très certainement laissé parler leur cœur et leurs tripes au Forum et au Colisée, à travers un sport qui les rend fiers et qui les représente bien. Dans un contexte sociopolitique où la question nationale est teintée par le dualisme souverainiste/fédéraliste, au cœur d'une rivalité que même le premier ministre Lévesque a qualifié de duel national, n'est-il pas tout à fait légitime de concevoir que les Québécois qui se rassemblent dans les gradins de deux des édifices les plus symboliques de la province vont y exprimer toute leur fierté, toute leur passion qu'ils gardent à l'intérieur au quotidien ?

Bien entendu, encore une fois, le hockey n'est pas le seul à mobiliser les Québécois dans les années 1980. Cependant, réussir à réunir au-dessus de 15 000 personnes huit fois et plus par année en plus de centaines de milliers de téléspectateurs, le phénomène mérite qu'on s'y attarde. Ceux qui se rassemblent créent dans la foule une ambiance qui a marqué profondément les joueurs et les entraîneurs, qui affirment tous n'avoir jamais connu quelque chose comme ça auparavant. Le Forum et le Colisée ne peuvent même pas accueillir assez de gens pour ces duels tellement la demande est forte, surtout en séries.

« C'est parti ! Les premiers appels de gens à la recherche de billets commencent à entrer. Le Forum et le Colisée sont trop petits. C'est au Stade Olympique qu'on devrait jouer ; tant qu'à y être, pourquoi ne pas aménager une glace et des gradins temporaires sur les Plaines d'Abraham. Le décor conviendrait parfaitement à tout ce qui se promet dans cette guerre fratricide de la ronde quart-de-finale de la coupe Stanley ¹²¹ ».

Durant la série entre Montréal et Québec du printemps 1984, point culminant de la saison et dont l'enjeu est plus que symbolique, à l'image des grands rassemblements du printemps 1980, les Québécois sont sortis dans la rue, ils ont convergé vers des lieux significatifs, ici le Forum et le Colisée pour y créer une ambiance électrisante. Comme l'écrit le journaliste Albert Ladouceur, « le Colisée se donne des airs de Carnaval ¹²² ». Au Forum comme au Colisée, à l'intérieur des

¹²¹ Claude Bédard, « La série de rêve qui cache un cauchemar », *Le Journal de Québec*, 9 avril 1984, p.74.

¹²² Albert Ladouceur, « Quand le Colisée se donne des airs de Carnaval », *Le Journal de Québec*, 13 avril 1984, p.87.

murs de ces amphithéâtres qui ont marqué la mémoire collective québécoise, une passion populaire extrêmement puissante se manifeste pour des affrontements symboliques entre nos deux équipes. Le hockey se veut déjà un événement populaire fortement rassembleur qui mobilise les Québécois de façon importante deux à trois fois par semaine. La rivalité va littéralement décupler cette mobilisation populaire, pour la placer parmi les plus marquantes du paysage social québécois des années 1980. Si le Forum et le Colisée représentent le centre névralgique de la manifestation de la force mobilisatrice de la rivalité, les duels entre les Canadiens et les Nordiques ratissent beaucoup plus large que ces deux édifices en fait de mobilisation populaire.

D- La mobilisation populaire à la grandeur de la province

« Il y en a qui vont se *garrocher* des tourtières par la tête »

-Michel Bergeron, entraîneur des Nordiques-

Peu importe qu'on s'y rende en personne, que l'on se regroupe entre amis pour regarder le match entre Montréal et Québec à la télévision, d'une manière ou d'une autre on se sent impliqué. « Tout le monde sait qu'un affrontement entre les Canadiens et les Nordiques reste un événement dans la saison. Non, rien d'ordinaire dans ces affrontements provinciaux. Les deux équipes sont trop rapprochées l'une de l'autre, dans un bassin de population à majorité de sang latin et dans un sport qui occupe la première place dans le cœur de la majorité de Québécois ¹²³ ». La rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, que ce soit à la radio, à la télévision, dans les journaux, dans la rue, à l'Assemblée nationale, bref un peu partout au quotidien, tout le monde en parle. Les affrontements entre Montréal et Québec animent les passions et les conversations des Québécois, tout spécialement durant le temps des Fêtes 1983-84, où il y a trois matchs entre les deux équipes en moins de deux semaines, et durant les séries éliminatoires. « La guerre que se mène les Nordiques et les Canadiens ne déchaîne pas seulement les passions au Colisée et au Forum, mais aussi dans les foyers ¹²⁴ ». Quand arrive la soirée du 31 décembre 1983, où se déroule une confrontation entre les Canadiens et les Nordiques, il y a de l'animation dans les

¹²³ Albert Ladouceur, « Des Mario Tremblay, il y en a maintenant à Québec », *Le Journal de Montréal*, 3 novembre 1983, p.117.

¹²⁴ Jean-Guy Dubuc, « Subitement c'est la fièvre du hockey », *La Presse, section opinion*, 15 avril 19884, p.8.

chaumières. C'est notre hockey, avec nos joueurs, rappelle Jean-François Chabot¹²⁵. Au courant des années 1980, peu d'événements ont suscité autant d'intérêt et mobilisé à ce point l'attention des Québécois que ces duels que se sont livrés Montréal et Québec sur la patinoire. Les cotes d'écoute à la télévision le soir de ces matchs sont faramineuses et provoquent, comme nous le verrons en troisième période, une guerre commerciale féroce entre Molson et O'keefe pour les droits de télédiffusion. À l'époque, les dirigeants des deux clubs savent très bien qu'un match entre les Canadiens et les Nordiques est regardé par une très large part de la société québécoise.

Un soir de match Canadiens-Nordiques, ne cherchez pas les Québécois, ils sont soit au Forum ou au Colisée, soit devant un écran de télévision, les yeux fixés sur le jeu, le cœur qui palpite et criant aux moindres faits marquants. Le lendemain du premier match de la série entre Montréal et Québec, l'article de François Bourque, du *Journal de Québec*, rend bien compte de cette mobilisation populaire entourant la rivalité.

« C'est non seulement le Colisée mais toute la ville de Québec qui a vibré, hier soir, au rythme de la première partie de la série Canadiens-Nordiques. Nous avons observé une chute d'achalandage de 50 à 60% dans les centres d'achats, pour les compagnies de taxis. Et la liste pourrait s'allonger encore. En faut-il davantage pour se convaincre que les parties Canadiens-Nordiques, particulièrement en éliminatoires, bouleversent complètement les habitudes de vie des Québécois ?¹²⁶».

Depuis l'arrivée des Nordiques dans le paysage sportif québécois, le hockey n'est plus le même au Québec. L'enjeu n'est plus centré exclusivement autour de la coupe Stanley. La guerre hégémonique engagée entre les Canadiens et les Nordiques représente un autre enjeu tout aussi symbolique, mais infiniment plus important et stimulant. À l'époque de l'après-référendum, les Canadiens et ses héros sont menacés par les jeunes Nordiques en ce qui concerne l'identification des Québécois¹²⁷. Il va sans dire que la rivalité entre Montréal et Québec stimule et mobilise une large part de la société, qui a le goût de vibrer à travers un enjeu symbolique, où s'entrecroisent hockey, fierté et politique.

Selon Bernard Brisset, « les Canadiens et les Nordiques déchaînent les passions. Évidemment, le sport n'est pas la politique et c'est plutôt avec humour qu'on s'engage dans ces « terribles luttes fratricides » au sein de familles divisées entre Québec et Montréal.

¹²⁵ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.130.

¹²⁶ François Bourque, « Penney n'a pas suffi », *Le Journal de Québec*, 13 avril 1984, p.2.

¹²⁷ Anouk Bélanger, *Op.cit.*, p.542.

L'engouement populaire, par contre, se compare avec les déchirements qu'avaient provoqué le débat référendaire autour du OUI et du NON il y a trois ans¹²⁸ ». À l'image de la question nationale, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques polarise les camps et l'engouement populaire pour cet événement qui se compare dans la presse écrite aux grands débats référendaires. Chaque partisan a le signe de son équipe tatoué sur le cœur et ne raterait pas un duel entre Montréal et Québec pour tout l'or du monde. Grâce aux journaux, à la radio et à la télévision, la rivalité mobilise les gens de façon quotidienne, avec les nombreux articles à lire et les émissions sportives à regarder ou à écouter. Que ce soit au début de la saison en automne, durant le temps des Fêtes ou bien encore en séries, une rencontre entre les Canadiens et les Nordiques anime les passions québécoises et on en parle abondamment dans les médias, dans la rue, en famille ou au travail. Les Canadiens et les Nordiques rassemblent ou divisent selon l'allégeance les amis, les collègues et la famille, et à la grandeur de la province, tout le monde a son opinion sur le sujet.

E- La mobilisation sur le front des ondes

Une des dimensions observables de la force mobilisatrice de la rivalité se retrouve certes dans ces tribunes radiophoniques diffusées dans les deux villes, où il est abondamment question de hockey et, du fait même, des Canadiens et des Nordiques. Il ne serait pas tout à fait faux d'affirmer que la bataille entre Montréal et Québec au hockey se poursuit à la radio, médium très populaire à l'époque, pour les amateurs de sports, qui souhaitent donner leurs opinions, leurs commentaires sur la rivalité et les deux équipes. Les émissions sportives à la radio symbolisent en quelque sorte une grande assemblée publique, où un peu tout le monde peut prendre la parole et laisser parler son cœur. Et pour laisser parler son cœur, les tribunes téléphoniques représentent certainement un moyen efficace de vider son sac, de dire tout haut son opinion sur une situation donnée. Dans le cas qui nous intéresse, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a donné lieu à d'innombrables discussions sur les ondes, créant même au plus fort de la rivalité, une véritable petite guerre radiophonique entre Montréal et Québec. À travers les appels, qui sont plus que nombreux à l'époque, on constate toute la capacité de mobilisation de la rivalité, puisque le sujet de conversation numéro un dans ces tribunes est bien entendu les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec. On retrouve pas moins de trois émissions de sports sur les ondes des

¹²⁸ Bernard Brisset, « La bataille Nordiques-Canadiens », *La Presse, section des sports*, 15 avril 1984, p.3.

principales radios québécoises, celle de CKCV-CKAC du réseau Télémedia, celle de CJMS-CJRP pour Radiomutuel et CKVL à Montréal¹²⁹. Les deux tribunes les plus populaires sont certainement celle de Pierre Trudel, *Les amateurs de sports* à CKAC Montréal et celle de Marc Simoneau, *Sport Magazine* à Québec. Si l'ensemble des propos tenus par les deux animateurs et les nombreuses personnes qui appellent traite de sujets très factuels, comme qui devrait jouer sur le premier trio ou qui devrait être échangé, le public peut y entendre des commentaires qui reflètent l'attachement identitaire des Québécois à l'endroit de leur équipe, ainsi que l'intensité de cet attachement.

Claude Bédard en donne un exemple éloquent : « cette semaine, une femme appelle Marc Simoneau, à l'émission *Sport Magazine*, pour attirer son attention sur la situation de la diminution du nombre de Canadiens français, de Québécois pour ceux que l'appellation pourrait choquer, au sein des Nordiques. Elle déplorait une image en voie de s'angliciser dangereusement, conjuguée à l'exode dramatique des p'tits gars de chez nous. Est-ce cela l'équipe des Nordiques ? L'équipe de Québec ? L'équipe de la ville la plus francophone d'Amérique du Nord ? La présence de dix patineurs québécois seulement sur vingt dans l'alignement des Nordiques pour le premier match de la saison inquiète cette dame, qui se demande quelle genre d'image va maintenant être projetée par les Fleurdelisés. À ce compte, l'équipe de Québec ne devrait jamais diluer à ce point sa saveur francophone¹³⁰ ».

À quelques occasions, les tribunes téléphoniques à la radio donnent droit à des opinions et des échanges qui expriment des valeurs plus profondes, relevant de l'identité par rapport aux deux équipes québécoises. Le cas de cette dame qui appelle à l'émission de Marc Simoneau représente certainement un bel exemple d'échanges constructifs à la radio. Par contre, dans la plupart des appels reçus par les animateurs de ces émissions, les propos qui y sont tenus reflètent beaucoup plus une partisanerie brute, où l'élocution et le riche vocabulaire ne sont pas les premiers critères recherchés par l'auditoire. Exprimons-nous ainsi pour être poli ! Dans la presse écrite, les journalistes, souvent invités eux même à ces tribunes ou auditeurs fidèles de celles-ci, les décrivent comme des véritables zoos, où les amateurs se chamaillent et parlent fort à propos de leur club. Ronald King, de *la Presse*, consacre d'ailleurs un article entier à ce phénomène populaire que sont les tribunes radiophoniques de Montréal et de Québec. Il écrit que sur le front

¹²⁹ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.118.

¹³⁰ Claude Bédard, « En français ou en anglais? Que les Nordiques gagnent », *Le Journal de Québec*, 8 octobre 1983, p.58.

des ondes, « ça s'engueulent joliment sur la rivalité Canadiens-Nordiques ¹³¹», mentionnant que le nombre d'appels dans ces émissions provenant de l'auditoire est faramineux et impressionnant. Même les animateurs, Pierre Trudel et Marc Simoneau, se laissent emporter dans cette lutte populaire sur les ondes, allant jusqu'en arriver aux menaces et aux coups tellement la tension est vive entre les deux camps.

Quoiqu'il qu'en soit, à travers les tribunes radiophoniques et les émissions sportives, nous sommes à même de constater que la mobilisation populaire entourant la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a trouvé dans ce médium de quoi opérer sur une base quotidienne. De ces personnes qui écoutent *Les amateurs de sports* ou bien *Sport magazine* dans leur voiture en revenant du travail à celles qui appellent pour livrer un témoignage émotif et inspiré sur l'une ou l'autre des équipes, tous savent qu'en syntonisant CKAC, CKVL ou CJMS, ça va parler sport, ça va parler Tricolore et Fleurdelisés. Loin d'être marginales, ces tribunes radiophoniques ont des cotes d'écoute élevées aux heures des appels de l'auditoire, signe que le sujet des Canadiens et des Nordiques intéresse, soulève les passions et mobilise beaucoup de gens.

F- Au fil des matchs : l'impact de la rivalité Canadiens-Nordiques dans la société québécoise

Des histoires de match, des histoires de villes, des histoires de vies. Durant les années 1980, le tissu provincial est tissé en partie par la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Au même titre que la fierté nationale s'articule autour de deux grands pôles, le hockey et la question identitaire québécoise sous-adjacente ont deux couleurs, le rouge du Tricolore et le bleu des Fleurdelisés. L'extraordinaire capacité de mobilisation de la rivalité laisse croire que l'enjeu se situe à un tout autre degré que celui de la glace. À travers ces deux équipes et des duels épiques qu'elles se livrent au Forum et au Colisée, la rivalité a fourni des occasions aux Québécois de se regrouper et de laisser sortir des passions collectives qui s'apparentent par leurs forces mobilisatrices aux passions nationales soulevées quelques années plus tôt lors de la campagne référendaire. À l'image de tout le parcours de la question nationale québécoise durant la décennie 1980 qui va mener à un second référendum en moins de quinze ans, les passions populaires exprimées dans les gradins du Forum et du Colisée, ainsi qu'un peu partout dans les autres sphères sociales, nous mènent à affirmer que la rivalité fut un véhicule important pour permettre

¹³¹ Ronald King, « Sur le front des ondes », *La Presse, section des sports*, 12 avril 1984, p.2.

à la fierté nationale de se canaliser et de continuer de vivre dans notre société. Les discussions, les débats, les divisions de même que les rassemblements qu'elle a suscités tout au long de son existence représentent certainement l'une des dimensions culturelles les plus fortes et dynamiques par laquelle la fierté nationale a pu s'exprimer avec toute l'énergie et tout le potentiel dans le cœur des Québécois.

Ces affrontements entre les Canadiens et les Nordiques reflètent les mêmes divisions, les mêmes paradoxes que ceux inhérents au nationalisme québécois de la période. C'est d'abord et avant tout un conflit d'honneur local, important dans la mobilisation, dont l'enjeu sportif avive les tensions et rehausse des sentiments de fierté profonds. Ces rencontres entre les deux équipes, ces moments forts de la saison, s'offrent comme des moments privilégiés pour saisir les ferments communs de la passion populaire, où culmine la ferveur militante¹³². Comme la culture partisane est fortement ancrée dans les mœurs des Québécois, ici on est soit de gauche ou de droite, libéral ou péquiste, souverainiste ou fédéraliste, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques n'a eu aucun mal à se développer et à devenir l'un des points de divisions les plus marquants entre les Québécois durant les années 1980. L'attachement au Tricolore ou aux Fleurdelisés représente à la fois une allégeance à un symbole, à une ville, à un idéal ou à un camp. Sans aucun doute, là est la source de l'attraction des Québécois pour la rivalité. Au Québec, les Canadiens et les Nordiques, c'est une affaire de fierté et de prestige, deux valeurs sur lesquelles on ne plaisante pas dans une économie d'honneur.

À travers une partie entre les Canadiens et les Nordiques se dessine, sous les yeux des gens présents et de ceux qui la regardent à la télévision, une métaphore de la dualité nationale et identitaire propre au Québec des années 1980. Le match de hockey attire, mobilise en masse les Québécois car il simplifie, il stylise, il caricature, dans des barèmes très précis, toute cette dimension partisane d'une lutte entre deux camps. Un match est une histoire, répétitive et singulière à la fois. On y respecte fidèlement la trilogie classique : unité de loi, de temps, trois périodes de 20 minutes, et d'actions, ce dernier trait favorisant le phénomène de « communion » entre les spectateurs et les joueurs¹³³. Sa force dramatique, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques la puise dans les caractéristiques agonistiques du jeu, opposant les bons, nous, et les

¹³² Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.119.

¹³³ *Ibid.*, p.118.

méchants, les autres, et dans la puissance émotionnelle d'une histoire incertaine qui se construit devant les spectateurs qui peuvent ou qui pensent pouvoir en infléchir le dénouement¹³⁴.

Ce côté tragique, dramatique d'un match entre les Canadiens et les Nordiques motive énormément les gens à se regrouper dans la foule qui va encourager le club dans son combat contre le frère ennemi. De cette force émotionnelle émanant des deux foules québécoises, les joueurs, les entraîneurs et les médias disent unanimement qu'il s'agit d'un événement, d'un phénomène singulier, propre au hockey d'ici. La foule est extraordinaire, bruyante, endiablée, électrisante. Elle joue un rôle important, elle transporte littéralement les joueurs sur la patinoire. Autant de qualificatifs pour dire que ces regroupements de Québécois au Forum et au Colisée ont marqué tous ceux qui ont vécu la rivalité. Ce sentiment d'appartenance à l'endroit de son camp s'exacerbe lorsqu'on se retrouve au cœur de la bête, les yeux rivés sur l'action, applaudissant, criant, s'exclamant devant le spectacle toujours émotif d'une rencontre entre les Canadiens et les Nordiques. Ce besoin de se regrouper et de s'exprimer mobilise une très large part de la société, qui désire faire partie de l'histoire. Par le fait même, il se crée une ambiance complètement folle qui électrise les joueurs au plus haut point. Fait marquant, en observant les premières saisons de la rivalité entre Montréal et Québec, le partage des victoires est pratiquement équitable et quand on regarde de plus près, la corrélation entre l'avantage de la patinoire et la victoire de l'équipe hôte est plus qu'éloquente. Presque toutes les victoires du Tricolore aux dépens des Nordiques se sont réalisées au Forum, alors que celles des Fleurdelisés se sont conclues sur la glace du Colisée. L'impact de la foule joue donc par conséquent un rôle primordial sur les émotions des joueurs et l'issue du match.

Ailleurs dans la société, c'est les rassemblements familiaux et entre amis les soirs de match entre Montréal et Québec qui montrent le mieux la force mobilisatrice de la rivalité. On aime se regrouper pour encourager les siens, mais aussi pour taquiner le voisin, l'ami ou le beau-frère qui prend pour l'autre équipe. De la même façon que les débats sont chauds alentour de notre camp politique, ceux entre partisans des Canadiens et des Nordiques le sont tout autant. Des membres de la même famille habitant à Montréal et à Québec ou ailleurs débattent avec vigueur quand vient le temps de se rencontrer et de défendre son équipe. Les Canadiens et les Nordiques représentent certainement l'un des débats par excellence dans la société québécoise des années 1980. Chacun peut y communiquer sa passion et sa fierté, s'obstinant à faire entendre raison à

¹³⁴ *Ibid.*, p.118.

l'autre. De ces discussions populaires autour de la rivalité viennent sûrement alimenter le succès des tribunes radiophoniques, qui diffusent sur les ondes la continuité des chicanes de corde à linge, où les passions délient les langues des très nombreux amateurs à téléphoner aux heures de grande écoute.

G- Canadiens-Nordiques, la force bruyante du Québec : la mobilisation, une conclusion

« You say you didn't give a fuck about hockey¹³⁵ ». Cette chanson du groupe Tragically Hip¹³⁶ énonce d'une façon singulière et évocatrice le phénomène de la fièvre du hockey qui s'empare un peu de tout le monde, même ceux qui disent ou disaient ne pas s'y intéresser, lorsque l'enjeu symbolique devient important. Lors des affrontements entre les Canadiens et les Nordiques, en particulier la confrontation éliminatoire d'avril 1984, on assiste à l'éveil des passions d'une très forte majorité de Québécois, du partisan inconditionnel à la personne qui ne s'y connaît pas ou peu en hockey.

Selon Bernard Brisset, « la vieille rivalité qui a toujours animé les passions entre Montréal et Québec a ressurgi brusquement en fin de semaine quand tout le monde a appris que les Canadiens et les Nordiques croiseront le fer au deuxième tour des éliminatoires. Une personne interrogée dans la rue mentionne qu'elle n'est pas amateur de hockey, mais que ça lui fait quand même quelque chose¹³⁷ ».

L'événement Canadiens-Nordiques crée une telle ambiance dans la société, que tous et chacun ont hâte à cet affrontement et se mobilisent par le fait même en regardant le match à la télévision, au Forum ou au Colisée. Les médias québécois, par le nombre d'articles et de pages qu'ils consacrent à la rivalité durant cette période, exacerbent la mobilisation des gens, qui suivent quotidiennement à travers les journaux les chicanes entre Bergeron et Lemaire, le brio de Steve Penney et, bien sûr, toute la tension qui a mené à la fameuse bagarre du dernier match.

Comme nous l'avons mentionné, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques mobilise les gens de façon importante, car elle permet de se regrouper et de s'exprimer par l'intermédiaire d'un spectacle sportif, auquel on peut attacher des symboles identitaires puissants qui font vibrer la fierté des Québécois. Cette mise en scène à laquelle les amateurs participent avec leurs cris et

¹³⁵ Jamie Dopp et Richard Harrison, *Now is the winter. Thinking about hockey*, Ontario, Wolsak and Wynn Publishers limited, 2009, p.187.

¹³⁶ Chanson *Fireworks* du groupe Tragically Hip de l'album *Phantom Power*, 1998

¹³⁷ Bernard Brisset, « Canadiens-Nordiques : une vraie bonne série prévoient les amateurs et le gagnant sera... », *La Presse section actualité*, 9 avril 1984, p.3.

leurs encouragements, lors des rendez-vous collectifs les soirs de match Montréal-Québec, s'insère dans un phénomène plus large qui se développe rapidement au cours des années 1980, le sport-spectacle et sa marchandisation. Notre sport national s'insère progressivement dans la spirale capitaliste et devient un spectacle que l'on vend aux gens comme n'importe quelle marchandise culturelle. À l'image de la politique-spectacle, avec les pancartes partisans, les mises en scènes électorales où l'on voit les leaders politiques serrer des mains *sur le terrain*, le sport subit une transformation importante afin de répondre aux exigences financières des propriétaires et, surtout, de la télévision. L'impact de la marchandisation du sport-spectacle sur la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a fortement contribué aux sentiments identitaires qui lui sont liés et à sa capacité de mobilisation dans la société. Des gradins, à la patinoire jusqu'aux foyers et aux brasseries, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, par sa marchandisation, prend littéralement d'assaut la société québécoise, entraînant dans son sillon passions et fierté.

3^{ème} PÉRIODE

LA MARCHANDISATION DE LA RIVALITÉ

De l'étang gelé à la patinoire du Forum et du Colisée, le hockey a toujours occupé une place importante dans l'imaginaire et la mémoire collective des Québécois. Symbolisant notre rapport avec le climat nordique, le hockey se pratique sur une surface glacée, avec des bâtons de bois, du moins jusqu'aux années 1990, et, par sa vitesse de jeu et ses techniques sportives, exprime nos liens et notre adaptation en tant que peuple face aux hivers rigoureux du Québec. Ce lien symbolique entre notre sport national et la société se noue depuis les débuts du club de hockey Canadien avant d'exploser littéralement dans les années 1980 avec la rivalité entre Montréal et Québec. Le travail de représentation entre les Québécois et le hockey est à la fois celui du marché, des médias et des partisans spectateurs-consommateurs. Le mythe du hockey n'est pas construit simplement pour les intérêts de l'un en prenant avantage de l'autre, mais il émerge d'un travail collectif qui passe par le spectacle qu'il offre et par la relation que la société entretient avec ce spectacle dans sa forme et son contenu¹³⁸.

Dès la naissance du Tricolore en 1909, le phénomène de la marchandisation du sport, ici du hockey, est bien implanté. La venue d'une équipe francophone au début du XX^{ème} siècle, dans une ligue composée de clubs anglophones, permet la mise en scène des rivalités ethniques et locales, ainsi qu'une capitalisation sur le spectacle qu'elle offre¹³⁹. À cette époque, le sport spectacle devient rapidement une des formes de divertissement populaire urbain des plus lucratives. Le hockey représente alors un sport qui doit essentiellement vendre des billets pour assurer sa survie financière. L'importance d'attirer des gens dans les arénas est cruciale et le meilleur moyen d'y arriver est certes de créer des événements, des rivalités auxquels les gens vont s'identifier. Les duels entre les Canadiens et les Maroons cadrent dans cette logique marchande du hockey et contribuent du même fait à développer des liens symboliques et identitaires puissants entre les Canadiens français et leur équipe.

Ce lien de fierté privilégié qui se développe entre les gens d'ici et les Canadiens de Montréal favorise l'éclosion du marché du hockey au Québec. Les différents médias, radio, journaux et télévision vont jouer un rôle majeur pour promouvoir à la grandeur de la province les exploits du Tricolore, ce qui contribue fortement à la création du lien symbolique entre les

¹³⁸Anouk Bélanger et Fannie Valois-Nadeau, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.75.

¹³⁹*Ibid.*, p.75.

Québécois et le hockey. Depuis les tout débuts, les médias sont nécessaires à la constitution d'un public élargi, c'est-à-dire qu'ils permettent d'aller au-delà de la limite physique et géographique de l'accès à l'aréna¹⁴⁰. La diffusion à la télévision des parties des Canadiens dans les années 1950 représente le point tournant de la marchandisation du hockey au Québec. De phénomène métropolitain qu'il était, le club de hockey Canadien élargit son image et sa portée à l'échelle de la province. La création de l'émission *La soirée du hockey* avec Michel Normandin, René Lecavalier et Jean-Maurice Bally soude les Canadiens français et leur équipe partout sur le territoire. *La soirée du hockey* du samedi soir à Radio-Canada devient rapidement un phénomène de masse, attirant une moyenne de 1,5 millions de téléspectateurs, ce qui est de loin la meilleure cote d'écoute à l'époque¹⁴¹. C'est d'ailleurs en grande partie par ce médium que les gens vont apprendre l'émeute qui se déroule en mars 1955 devant le Forum de Montréal, décrite par Michel Normandin.

Le lien symbolique et identitaire, de même que la capacité de mobilisation associés aux Canadiens de Montréal et au hockey en général depuis le début du XX^e siècle se résume par une équation entre un sport, un peuple et les médias. De la rivalité entre les Canadiens et les Maroons à l'émeute Maurice-Richard, en passant par les nombreuses conquêtes de la coupe Stanley des années 1970, le hockey au Québec a fait l'objet d'une marchandisation, tout autant que d'un processus d'appartenance¹⁴². À la rencontre du mythe et du capital s'ajoute celle de la conjoncture historique. Les grands moments où le hockey a côtoyé de près le nationalisme canadien-français et le nationalisme québécois se situent dans un courant socio-historique précis, avec la dualité entre les francophones et les anglophones, qui a permis à ce lien d'exister et de se développer. C'est pourquoi l'arrivée des Nordiques de Québec en 1979 a marqué l'imaginaire collectif et la société québécoise, alors en plein cœur d'un débat référendaire. De ces dualités nationalistes aux dualités sur la patinoire entre nos deux équipes pour être le porte-étendard de la nation, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques va s'insérer dans la nouvelle dynamique du sport spectacle des années 1980, autant au Canada, aux États-Unis qu'au Québec. Les passions soulevées par ces affrontements symboliques vont être véhiculées et alimentées par les médias, contribuant ainsi à créer un engouement populaire et commercial inégalé à l'époque. De la guerre symbolique livrée sur la patinoire entre les Canadiens et les Nordiques, de multiples autres

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.84.

¹⁴¹ François Black, *Op.cit.*, p.38.

¹⁴² Anouk Bélanger et Fannie Valois Nadeau, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.87.

batailles commerciales et médiatiques se livrent en parallèle et influencent incontestablement l'importance de la rivalité. De la nostalgie des affrontements sur la glace extérieure à moins 20 degré Celsius avec tuque et mitaine aux grands duels Canadiens-Nordiques disputés dans des amphithéâtres fortement publicisés, où les matchs sont télédiffusés à la grandeur de la province, notre sport a évolué. Au cœur des années 1980, par l'intermédiaire des Canadiens et des Nordiques, le hockey offre un spectacle qui cristallise les passions des Québécois. En dehors des rondelles, des joueurs, de la sueur et des cris, regard sur l'arrière-scène et la mise en œuvre de ce spectacle sportif qui nous a fait vivre tant d'émotions.

A- Les statistiques de la troisième période¹⁴³

En ce qui a trait au traitement de la marchandisation du sport et de la rivalité, les articles de journaux se font plus rares que pour les deux chapitres précédents. Si les commentaires des joueurs ou des journalistes par rapport à la bière qui est buë dans chaque ville se veulent nombreux, les articles qui traitent des droits télévisuels, des produits dérivés et de la bataille commerciale entre Montréal et Québec sont moins présents. Dans cette période, les écrits recensés abordent majoritairement la lutte entre Molson et O'keefe, qu'il est coutume de nommer la guerre du houblon. Par contre, certains journalistes font état du conflit des droits télévisuels entre les deux brasseries, de même que du sentiment d'appartenance qui s'est créé alentour des produits Molson à Montréal et O'keefe à Québec.

Durant la saison régulière, l'essentiel des articles publiés sur la marchandisation se réalisent au début et à la fin du calendrier. En effet, en comptant les trois jours de publication entourant le premier et le dernier match, nous recensons 68% de la production journalistique par rapport au phénomène de la marchandisation de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Nous pouvons expliquer cette concentration des articles au début et à la fin de la saison par les campagnes publicitaires des deux brasseries. Au moment où la saison débute, Molson et O'keefe font la promotion des deux équipes par l'entremise des calendriers de poche, d'affiches dans les journaux et à la télévision, où nous retrouvons en premier plan le logo des compagnies. Ces campagnes publicitaires se veulent beaucoup plus présentes au mois de septembre et octobre qu'à d'autres moments dans l'année. Vers la fin de la saison régulière, les articles abordent plus des thèmes en lien avec les droits télévisuels des séries et de la prochaine saison. Au total, pour les

¹⁴³ Les tableaux et les tableaux des statistiques de la troisième période se trouvent en annexe 4.

quatre quotidiens, nous dénombrons 22 articles reliés à cette thématique pour l'ensemble de la campagne 1983-84.

Au cours du printemps 1984, pendant la série entre les Canadiens et les Nordiques, les thèmes de la marchandisation de la rivalité et de son volet commercial augmentent dans la production journalistique. Les quatre quotidiens produisent 29 articles en moins de deux semaines sur le sujet. *La Presse* et *Le Soleil* sont les journaux qui publient le plus sur la marchandisation, analysant l'impact de la série entre Montréal et Québec sur la vente de la bière au Québec. Le sujet de la marchandisation du sport au Québec se veut plus présent dans les médias écrits durant cette série que pendant toute la saison, les journalistes cherchant à couvrir toutes les dimensions de la rivalité. Sur ce, place à l'analyse des enjeux de la marchandisation des duels entre les Canadiens et les Nordiques.

B- De sport à sport-spectacle : les Canadiens et les Nordiques à l'heure des transformations économiques

L'avènement du spectacle sportif s'insère dans la logique de l'offre et de la demande. De la fin des années 1970 et au début de la décennie 1980, la modernisation de l'audio-visuel et de la presse écrite fait en sorte que l'on peut offrir à un public de masse des images, des parties en direct et des commentaires avant, pendant et après les matchs. Durant la période de récession économique du début des années 1980, la demande pour le spectacle sportif, qui permet de vivre des émotions et du divertissement dans un quotidien plutôt terne, connaît une forte hausse¹⁴⁴. Le sport-spectacle se veut un peu le remède populaire pour remédier à la grisaille de la vie de tous les jours. Au même moment, dans les pays industrialisés, on assiste à une véritable explosion des possibilités offertes par la télévision. Les gens vont dès lors demander de plus en plus d'images¹⁴⁵. Le sport-spectacle va rapidement et irrémédiablement se lier à la consommation, détournant l'image sportive à des fins mercantiles.

Durant les années 1980, les sports-spectacles de tout genre deviennent omniprésents dans les sociétés occidentales¹⁴⁶. Le hockey n'échappe pas à cette dynamique. Au cours de cette décennie, on assiste à la transformation radicale de notre sport national en spectacle télévisuel.

¹⁴⁴ David Andrews et Steven Jackson, *Sports Stars. The cultural politics of sporting celebrity*, Routledge, New York, 2001, p.7.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.8.

¹⁴⁶ Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.122.

Étant à la base un sport qui doit vendre des billets pour assurer sa survie financière, le hockey et les équipes de la LNH doivent faire face à une nouvelle réalité qui évolue très rapidement. L'argent provenant de la télévision, de la publicité et des droits de retransmissions des matchs a pris une importance fulgurante à partir des années 1980 et représente à ce moment un moyen incontournable d'assurer les profits des organisations sportives et des propriétaires. Comme nous le verrons un peu plus tard, cet argent du marché télévisuel québécois va être la source de la guerre que se livrent Molson et O'keefe, par l'intermédiaire de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques.

La logique capitaliste qui embrase la LNH ouvre une ère nouvelle pour le hockey professionnel. Les droits télévisuels ayant augmenté les profits des propriétaires de façon exponentielle, les joueurs, via le syndicat, NHLPA¹⁴⁷, vont revendiquer une augmentation tout aussi faramineuse de leur salaire. Principales vedettes de ce sport-spectacle, les joueurs considèrent naturel leur droit à une part de ce lucratif marché. Si on avait assisté à une certaine hausse des salaires durant les années 1970 - pensons au contrat offert par Molson à Jean Béliveau qui atteint les six chiffres - ce qui se produit à l'époque de la rivalité entre Montréal et Québec est nettement différent. Grâce aux profits record engrangés par la publicité et les droits de télévision, les premiers millionnaires du hockey font leur apparition sur la patinoire et transforment l'enjeu. Désormais, dans la nouvelle dynamique du sport-spectacle, les joueurs sont des marchandises que les propriétaires paient très largement pour les prestations qu'ils offrent durant les 60 minutes de la partie. Inutile de faire la comparaison avec l'époque précédente, où Maurice Richard et compagnie devaient retourner travailler à l'usine pendant la saison morte! Bref, en un peu moins de cent ans, notre sport national est passé du statut de loisir à celui d'institution populaire et économique. En toute légitimité, nous pouvons nous demander quel impact le sport-spectacle a eu sur la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, d'une part, et par rapport à l'importance qu'elle a prise dans la société québécoise, d'autre part.

Le spectacle sportif présenté au Forum et au Colisée, de même que lors de sa diffusion à la télévision, met en scène une opposition entre deux équipes qui représentent deux villes, deux visions, deux camps auxquels on peut attacher des symboles identitaires et une fierté que l'on peut qualifier de nationale, tous sens politiques confondus. Voilà le processus d'identification à l'objet du spectacle, qui régit du même coup le comportement des foules, la capacité de

¹⁴⁷ National Hockey League Player Association.

mobilisation, la rhétorique partisane et les dimensions symboliques des affrontements entre les deux clubs. À l'arrière plan de ce spectacle sportif qui suscite un engouement populaire extraordinaire se profile une dynamique marchande qui exacerbe, rentabilise et diffuse du contenu audio-visuel et écrit sur la rivalité. Par sa dimension fascinatrice et spectaculaire, le sport-spectacle facilite la création de symboles, qui favorise l'héroïsation de certains individus ou même de l'équipe. Dans le Québec des années 1980, une opposition entre les Canadiens et les Nordiques soulève toute une question d'honneur locale et de fierté qui rehausse et dépasse l'enjeu sportif, offrant ainsi un spectacle grandiose à une société qui « mange du hockey ». Le succès de ce spectacle est plus que garantie, il est instantané, dès la première mise en jeu en 1979 dans un match entre Montréal et Québec. Comme le dit si bien l'expression populaire, les Canadiens et les Nordiques sont de l'or en barre sur le plan des revenus de publicité et de télédiffusion. Pour l'une ou l'autre des équipes, un adversaire digne de ce nom est nécessaire et profitable pour assurer un excellent spectacle sportif.

Lorsqu'on s'y attarde de près, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques s'apparente en effet à un spectacle. Les acteurs, ce sont les joueurs, les entraîneurs et les officiels qui animent « le show », faisant bondir les gens de leur siège. Fidèle au rendez-vous, le public ne raterait pas un de ces duels pour tout l'or du monde. La scène se transforme en surface glacée et clôturée de bandes et de baies vitrées, qui encaissent les rudes contacts des joueurs lors du spectacle entre les Canadiens et les Nordiques. Les critiques de l'événement, les journalistes, livrent leurs analyses, leurs commentaires, leurs appréciations le lendemain des matchs dans les journaux de la province. Par contre, dans l'imaginaire populaire, le spectacle sportif entre Montréal et Québec n'a rien à voir avec une comédie musicale de Broadway. Comme l'explique le philosophe Jean Grondin, dans un monde où la guerre et ses vertus sont périmées, le hockey les remplace symboliquement. Il y a une attaque et une défensive et leurs stratégies. Ce qui compte le plus, ce sont le courage et ce qu'on appelle, par euphémisme, le jeu physique des combattants. Le métier des journalistes qui couvrent le hockey s'apparente à celui des correspondants de guerre de naguère¹⁴⁸. D'ailleurs, plusieurs commentaires dans les différents quotidiens de l'époque se réfèrent régulièrement à la rhétorique guerrière lorsque vient le temps d'écrire sur la rivalité.

L'attachement des Québécois pour leurs deux équipes et la fierté qu'elles leur procurent renforcent la dimension identitaire et symbolique du spectacle sportif offert par les Canadiens de

¹⁴⁸ Jean Grondin, tiré de Normand Baillargeon et Christian Boissinot, *Op.cit.*, p.121.

Montréal et les Nordiques de Québec. La popularité du hockey sur notre territoire doit beaucoup à son aspect spectaculaire et aux appuis de la radio, de la télévision et des journaux depuis ses débuts. Devenus des emblèmes nationaux pour les Québécois, les Canadiens et les Nordiques se retrouvent abondamment dans les différents médias à l'époque, ce qui contribue fortement à faire de ces duels des événements incontournables, qui rassemblent autant. Par l'abondance de la couverture médiatique et des symboles qu'on lui attribue, le spectacle sportif entre les Canadiens et les Nordiques est devenu un spectacle national, où l'on admire le reflet de ce que nous sommes.

Selon Christian Bromberger, « notre société industrielle est avant tout une société de spectacle en général et de spectacle sportif en particulier. Il est devenu une grande mise en scène de la civilisation actuelle, soumis à une commercialisation à outrance avec son cortège de publicité¹⁴⁹ ». Durant les années 1980, la marchandisation du sport prend un essor fulgurant à l'échelle de l'Occident. Dans cette dynamique, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques n'échappe guère au phénomène. Au-delà de l'apparition des publicités sur les bandes des amphithéâtres et de l'explosion des produits dérivés, la télédiffusion des matchs et la couverture journalistique nous offre le portrait juste du hockey des années 1980. La rivalité entre Montréal et Québec devient une marchandise que les propriétaires et les diffuseurs rentabilisent. À partir de ce moment et avec l'échange de Wayne Gretzky en 1988, plusieurs journalistes et observateurs ont affirmé que le hockey a vendu son âme au diable américain et à son argent.

C- Les effets de la marchandisation du sport sur la rivalité

Au cours de la décennie 1980, le hockey est un produit culturel, qui est vendu comme tel. Une rivalité qui mobilise autant que celle entre les Canadiens et les Nordiques est bien sûr un produit convoité. Suivant les dynamiques qui proviennent des champs économiques et médiatiques, le sport-spectacle se transforme peu à peu au cours de cette décennie. Il s'agit d'une époque où le modèle néolibéral domine largement les paysages politiques américains et canadiens, influençant du même coup la LNH et ses pratiques. Le modèle économique de développement de la ligue suit les tendances observables de d'autres grandes ligues américaines, comme celle du football (NFL), du baseball (MLB) et du basketball (NBA). Si l'on prend comme exemple le spectacle sportif télévisé, les changements proviennent d'abord de l'avènement des

¹⁴⁹ Christian Bromberger, *Op.cit.*, p.19.

chaînes sportives spécialisées au début des années 1980, dans un contexte de libéralisation du paysage audio-visuel. Le marché des téléspectateurs sportifs, surtout au Québec et au Canada, intéresse grandement les divers annonceurs, ce qui fait en sorte que les propriétaires de la LNH vont progressivement augmenter le tarif des droits de retransmission pour les télévisions. Un peu plus tard dans les années 1980, nous assistons à la multiplication de ces chaînes spécialisées RDS, TSN, Sport Center, augmentant ainsi la médiatisation et la marchandisation du hockey.

Au début de la décennie 1980, Radio-Canada possède encore le monopole de la télédiffusion des matchs des Canadiens. Les chaînes spécialisées en étant à leur début sur notre territoire, les Nordiques, eux, doivent se tourner vers d'autres télévisions généralistes pour la diffusion de leurs matchs. Comme au Canada et aux États-Unis, le hockey au Québec est une affaire d'argent, de publicité et de divers droits de retransmission des rencontres. Comme le marché québécois est fortement intéressé par le hockey, les propriétaires des Canadiens et des Nordiques vont s'en arracher les parts, se livrant une féroce bataille commerciale, la nouvelle réalité de la ligue obligeant. Il s'agit d'une véritable américanisation du hockey qui s'accélère et de sa couverture médiatique qui s'opère dès l'expansion de la LNH dans les années 1970. Les nouvelles équipes d'expansions qui se joignent au rang de la LNH proviennent majoritairement des grandes villes américaines possédant une forte densité de population, donc un très grand marché à exploiter. Les salaires des joueurs sont tous versés en argent américain, à une époque où les dollars canadien et américain n'ont pas de parité. Les équipes canadiennes et québécoises essuient donc des pertes considérables à cause du taux de change. Elles doivent par conséquent une partie de leur survie à la popularité du hockey dans la société. Cependant, l'épicentre des décisions liées à la LNH se situe aux États-Unis. Les règles du marché sont dictées par les riches propriétaires de concessions américaines qui désirent accroître leurs revenus par l'entremise de la télédiffusion et de la couverture médiatique du spectacle offert sur la patinoire. Les petits marchés comme Québec avec une population de moins d'un million d'habitants, doivent obtenir des contrats de publicité très lucratifs pour assurer la survie de l'équipe.

Afin de montrer cette dynamique d'américanisation du hockey dans les années 1980 et tous les impacts qu'elle a eus sur les équipes canadiennes et québécoises, posons un regard sur le cas de Wayne Gretzky en 1988. Bien qu'il se déroule quelques années après la bataille du Vendredi Saint, ce cas montre bien les effets engendrés par la nouvelle réalité de la ligue sur le marché canadien et québécois à la même époque. Wayne Gretzky, la merveille de son surnom, est

considéré comme le meilleur joueur de l'histoire de la LNH. Né en Ontario, il évolue pour les Oilers d'Edmonton durant les années 1980, période durant laquelle la merveille amène son équipe au plus haut sommet, remportant quatre fois la coupe Stanley. Les Oilers se voient même qualifier du titre de dynastie du hockey. Gretzky représente le joueur clé de la concession, accumulant les records et les succès. En plus de dominer la LNH, « The Great One » et Mario Lemieux électrisent les championnats internationaux, remportant entre autres la médaille d'or pour le Canada en 1987. Toutefois, le conte de fée de Gretzky et des Oilers d'Edmonton s'estompe brutalement en 1988. En plein débat virulent sur le traité de libre-échange signé entre le Canada et les États-Unis, le célèbre numéro 99 est échangé aux Kings de Los Angeles. Les liens entre le traité de libre-échange et la nouvelle réalité économique de la LNH avivent la crise qui secoue le Canada par rapport à son identité et son indépendance face au géant américain¹⁵⁰. Symbolisant la réussite canadienne, le héros par excellence de tout un pays, Gretzky joue désormais au sud du 49^{ème} parallèle. De nombreux articles de journaux paraissent pour dénoncer cette transaction, qui est associée à une perte nationale au profit des États-Unis. Les manchettes de l'époque sont limpides : *Defection of national treasure stuns fans, players executives*¹⁵¹ (*Globe and Mail*) , *A Nation in mourning*¹⁵² (*Sport Illustrated*). La perte de la Merveille, qui quitte le petit marché d'Edmonton vers la grande ville de Los Angeles, fait réaliser aux gens toute la portée symbolique du libre-échange avec les États-Unis et son impact sur le sport national. Selon David Andrews et Steven Jackson, « Wayne Gretzky is a national symbol like the beaver. They may as well have sent Wayne to the moon as send him to L.A. Everybody knows that Los Angeles isn't a hockey town, they wouldn't know a hockey puck from a beach ball¹⁵³ ».

Durant la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, la marchandisation du hockey et l'américanisation de la LNH produisent des impacts différents que ceux engendrés par la méga transaction de Wayne Gretzky. Comme les deux équipes québécoises embauchent un nombre important de joueurs francophones, la loyauté de ces joueurs est quelque peu assurée par le désir profond de ceux-ci de jouer au Québec devant leurs partisans. Bien entendu, l'acquisition de joueurs d'impacts étrangers, pensons seulement ici à Peter Statsny à Québec, recèle une dimension marchande et financière non-négligeable. C'est d'ailleurs par faute d'argent pour le

¹⁵⁰ David Andrews et Steven Jackson, *Op.cit.*, p.171.

¹⁵¹ *Globe and Mail*, August 10, 1988.

¹⁵² *Sport Illustrated*, August 22, 1988

¹⁵³ *Ibid.*, p.177.

payer que les Nordiques perdront leur marqueur étoile aux mains des Devils du New-Jersey. Quoiqu'il en soit, l'impact majeur de la marchandisation du hockey au Québec se fait sentir dans l'abondance de la couverture médiatique autour de la rivalité. Durant la série éliminatoire entre Montréal et Québec de 1984, du 12 au 21 avril, plus de 300 pages et 700 articles sont publiés sur le sujet. À eux seuls, les quatre grands quotidiens francophones, le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, la *Presse* et le *Soleil* écrivent respectivement 244, 202, 152 et 132 articles concernant la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. En représentant la rivalité au grand public comme une guerre symbolique, les journaux, les tribunes radiophoniques et les émissions de sports exacerbent les passions, stimulant du même coup un marché très lucratif que les propriétaires tentent de s'accaparer.

L'abondance de la couverture médiatique autour des rencontres entre Montréal et Québec répond à une demande populaire de la part des gens qui suivent religieusement cette rivalité en achetant de nombreux exemplaires de journaux. La guerre symbolique se déroulant sur la glace se transpose dans une lutte entre les grands quotidiens pour vendre le plus de copies. Dès lors, l'allégeance à un camp plutôt qu'à un autre crée des antagonistes même chez les membres de la presse écrite et radiophonique, qui cible ainsi un public précis et vendu d'avance à l'opinion du média. Selon Bernard Brisset, « si le scribouilleur de *The Gazette* est pour les Nordiques, celui de *La Presse* choisit les Canadiens »¹⁵⁴. Des petites flèches lancées entre les quotidiens rivaux sont nombreuses à l'époque. Certains s'attaquent aux journalistes de l'autre camp, reflétant un esprit d'équipe et une allégeance partisane à l'endroit de son club que le lecteur qui achète le journal aime lire. Le journaliste Ghyslain Luneau, du *Journal de Montréal*, écrit même la veille d'un match entre les Canadiens et les Nordiques, que « Goyette et les autres (de Québec) seront tous au Forum avec leurs doigts nerveux¹⁵⁵ ». Des commentaires similaires, conjugués à une couverture abondante de tous les détails quotidiens de la rivalité, font en sorte que les journaux enregistrent des ventes record. Même son de cloche en ce qui concerne la télévision québécoise. Selon Yvon Pedneault, « un affrontement entre les Canadiens et les Nordiques disputés aux îles mouque mouque n'aurait pas servi de barrière aux géants de la télévision. On veut à tout prix les droits pour télédiffuser ces matchs¹⁵⁶ ». Puisque les Québécois suivent la rivalité de façon quotidienne, les différents médias tentent d'aller chercher leur part du gâteau.

¹⁵⁴ Bernard Brisset, « Victoire des Nordiques », *La Presse, section des sports*, 13 avril 1984, p.3.

¹⁵⁵ Ghyslain Luneau, « Bobby Smith initié ce soir », *Le Journal de Montréal*, 3 novembre 1983, p.118.

¹⁵⁶ Yvon Pedneault, « Les Nordiques perdent la tête...et le match! », *Le Journal de Montréal*, 11 octobre 1983, p.92.

La manne pour les journalistes de la presse écrite en terme de couverture médiatique se déroule pendant les séries éliminatoires, en particulier lorsque les Canadiens et les Nordiques s'affrontent. En page 2 du *Journal de Montréal* du 14 avril 1984, le journaliste Ghyslain Luneau mentionne qu'il y avait plus de 125 journalistes pour couvrir la rencontre entre Montréal et Québec. Même le magazine parisien *Passion* a délégué ses représentants pour assister à la bataille du Québec. Prêts à tout pour vendre plus que les compétiteurs, les grands quotidiens par le biais de leurs journalistes polarisent les lecteurs avec une couverture spectaculaire, permettant de ce fait de mieux vendre la rivalité. Déjà fortement symbolique dans l'imaginaire collectif, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques engendre un engouement populaire démesuré par rapport à l'enjeu réel des matchs. Certains blâment les journalistes et la marchandisation entourant ces rencontres. Selon Marcel Adam, « devant le climat complètement survolté qui entoure la rivalité on peut tirer un premier enseignement : l'incorrigible propension de trop de médias à antagoniser les individus et les groupes plutôt qu'à les réconcilier, à les dresser les uns contre les autres plutôt qu'à les rapprocher¹⁵⁷ ». Cette stratégie journalistique rapporte énormément, puisqu'il s'agit de l'âge d'or pour la vente des journaux au Québec. Comme la rivalité mobilise beaucoup de gens au Québec, ces derniers sont avides de commentaires et d'analyses sur leur équipe, se procurant les journaux qui traitent le plus abondamment du sport et du hockey.

Outre les droits de télévision, les contrats de publicité et la vente de journaux, les années 1980 voient apparaître les nombreux produits dérivés associés aux équipes sportives. Phénomène qui prit naissance aux États-Unis, dans la NFL et la MLB, la production de divers produits aux couleurs des clubs sportifs se repand rapidement au Canada et au Québec. Si on peut auparavant se procurer certains objets aux couleurs du Tricolore, comme le gilet de l'équipe, les produits des Canadiens et des Nordiques inondent le marché québécois dans les années 1980. Il ne s'agit plus d'un joueur identifié à tel produit, comme à l'époque de Maurice Richard avec la soupe Habitant ou une compagnie d'assurance. Désormais, les partisans peuvent se procurer des casquettes, des T-shirts, des articles pour bébé, des montres ou des pyjamas avec le logo de l'équipe. La marchandisation de la rivalité passe inévitablement par ces produits dérivés qui trouvent preneurs au Québec et qui servent à distinguer les amateurs des Fleurdelisés de ceux de la Sainte Flanelle. Ce marché représente l'un des plus lucratifs pour les teneurs de boutiques souvenirs. Durant les

¹⁵⁷ Marcel Adam, « La prétendue rivalité entre Montréal et Québec », *La Presse*, section éditoriale, 26 avril 1984, p.A-6.

années 1980, tous cherchent ainsi à posséder des articles à l'effigie de son équipe pour ainsi marquer son allégeance. Signe que les produits dérivés sont très populaires, de nombreux parents, grands-parents et amis de la famille achètent soit un chandail ou un pyjama aux enfants, afin de les faire initier symboliquement dans un camp ou dans l'autre. Par taquinerie, il est coutume que la parenté qui s'aligne parmi les partisans de l'équipe rivale achète un de leur produit pour l'offrir à la blague à un membre familial « adversaire », avec un petit commentaire du genre : « Tiens, voilà un chandail d'une bonne équipe! ».

Au cœur de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, les passions des Québécois sont aux rendez-vous à chaque soir de match et l'achat de produits aux couleurs de son équipe représente ni plus ni moins qu'une façon d'afficher son camp et sa partisanerie. Le succès d'une telle entreprise commerciale est presque assuré d'avance. Il n'y a donc rien à s'étonner que les stratégies de ventes et de marketing mettent l'accent sur les produits dérivés.

D- La guerre du houblon

Dans les années 1980, à la jonction entre droits de télévisions, publicités et produits dérivés, nous retrouvons deux géants, les deux propriétaires des équipes, qui s'affrontent sur une multitude de terrains et qui bouleversent complètement le paysage québécois de l'époque. Comme le dit Jean-François Chabot, impossible d'écrire sur la rivalité Canadiens-Nordiques sans traiter de ce choc de poids lourds entre deux brasseries, Molson et O'keefe. Si les contacts sont sévères et les frictions nombreuses sur la patinoire, la guerre du houblon a elle aussi marqué la rivalité et les Québécois.

En effet, l'union entre une brasserie et le hockey ne date pas des années 1980 au Québec. En 1957, les frères Hartland et Thomas Molson acquièrent les Canadiens de Montréal et la *Canadian Arena Company*, propriétaire du Forum, pour la somme de 2,3 millions de dollars¹⁵⁸. Illustre famille montréalaise, les Molson font partie du décor bourgeois de la métropole depuis de nombreuses générations. En fait, leur arrivée date de la prise de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1763. L'enracinement de la famille et surtout de la brasserie est celle d'un nom connu et respecté au Québec, de même qu'une fortune considérable au fil du temps. Dans les années 1950, la décision de Molson d'acquérir le club de hockey Canadien apparaît alors logique

¹⁵⁸ Gilles Laporte, *Molson et le Québec*, Montréal, Michel Brûlé, 2009, p.177.

et semble se placer dans la suite des choses pour cette grande famille montréalaise. C'est pourtant la première fois, à l'époque, qu'une équipe de la LNH est acquise par un commanditaire, Molson, d'abord intéressé au club en vue de mousser la vente de ses propres produits¹⁵⁹. Le discours tenu par les deux frères au moment de rencontrer la presse après leur achat de l'équipe reflète le désir de conserver le public francophone dans les gradins du Forum. À titre informel, il faut se rappeler que l'émeute entourant la suspension du Rocket a eu lieu à peine deux ans auparavant. La première déclaration de Hartland Molson va dans ce sens. « Nous ne pouvons pas dire que nous possédons les Canadiens. Le public de Montréal et, en réalité, la province entière du Québec possèdent les Canadiens. Le club est beaucoup plus qu'une organisation sportive professionnelle. C'est une institution, un mode de vie¹⁶⁰ ».

Fins renards, les frères Molson se lancent dans la grande aventure du hockey professionnel et se donnent toutes les chances de conquérir le marché francophone québécois. Grâce à son association avec l'émission *La soirée du hockey*, la brasserie Molson se constitue un monopole quant à la retransmission des matchs des Canadiens, tout en s'assurant d'un véhicule unique pour promouvoir ses produits¹⁶¹. Ce lien entre Molson, les Canadiens et Radio-Canada, diffuseur officiel de la soirée du hockey, garantit la retransmission des matchs du Tricolore d'un océan à l'autre. Sous le contrôle des Molson, le club remporte plusieurs coupes Stanley, dont le record de cinq consécutives de 1956 à 1960. L'équipe se construit ainsi une légende, une aura de dynastie puissante, qui est la source de la fierté des Québécois à l'endroit de leur équipe et leur sport. Un événement du début des années 1970 nous ouvre les yeux sur une facette un peu paradoxale du lien historique entre la famille Molson et les Québécois francophones. Entre 1963 et 1970, le Québec est secoué par une série d'attentats terroristes revendiqués par le Front de libération du Québec (FLQ). Un peu plus de 70 bombes explosent, visant essentiellement des symboles du colonialisme britannique et de l'exploitation capitaliste. En octobre 1970, des cellules indépendantes du FLQ kidnappent l'attaché commercial de la Grande-Bretagne, James R. Cross, ainsi que le ministre du travail Pierre Laporte. Les membres flquistes exigent qu'un manifeste soit lu à la radio, où on y retrouve un passage explicite sur les Molson.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.177.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p.177

¹⁶¹ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.53.

« Oui, il y en a, des raisons pour que vous M. Lachance de la rue Sainte-Marguerite, vous alliez noyer votre désespoir dans la bière du chien à Molson. Et toi, Lachance fils, avec tes cigarettes de mari...Oui, il y en a des raisons pour que vous, les assistés sociaux, on vous tienne de génération en génération sur le bien-être social¹⁶² ».

Le nom de la famille Molson apparaît donc sur la liste noire du FLQ en octobre 70. Ce n'est pas la première fois que celui-ci est associé et surtout dénoncé par ses rapports disons hostiles et ambigus avec le nationalisme canadien-français et québécois. Au moment des rébellions patriotes de 1837-38, le nom de John Molson figure en haut de liste, avec celui de Peter McGill, de ceux qui ont combattu vigoureusement les Canadiens français au sein de la Montreal Cavalry Corps¹⁶³. En 1838, durant la seconde rébellion patriote, Robert Nelson déclare exiger 80 000 livres de John Molson, en réparation des torts de ce dernier envers la province¹⁶⁴. Ciblé à l'époque des Patriotes et durant la crise d'octobre, le destin de la famille Molson semble intimement lié au nationalisme québécois, accusant les reproches qui sont adressés aux capitalistes anglophones qui ont exploité les ouvriers francophones et profité dans le passé des largesses d'un gouvernement britannique. Paradoxalement, les Québécois accueillent favorablement l'arrivée de Molson à titre de propriétaire d'un des symboles identitaires les plus puissants pour eux, les Canadiens de Montréal. De cette union entre Molson et le Tricolore naît une relation historique entre ces derniers et les Québécois. L'arrivée des Nordiques et d'une autre brasserie, O'keefe, dans le paysage québécois, de même que leur entrée tumultueuse sur le marché de la LNH, alimentent dès lors les protestations populaires des francophones envers Molson.

1- Le boycott des produits Molson

Au moment où les Nordiques évoluent dans l'Association Mondiale de Hockey (AMH), la brasserie Molson a la plus grande part du marché de la bière. Elle s'est constituée un véritable empire grâce à son association avec les Canadiens de Montréal. À la fin des années 1970, les Fleurdelisés, en collaboration avec la brasserie O'keefe, aspirent à devenir membre de la LNH, menaçant ainsi les parts de marché de Molson au Québec. Pour joindre les rangs de la LNH à titre d'équipe d'expansion, les Nordiques doivent aller chercher une forte majorité de votes favorables de la part des gouverneurs des autres équipes du circuit. Lors de la première tentative de Québec

¹⁶² Gilles Laporte, *Op.cit.*, p.198.

¹⁶³ *Ibid.*, p65.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.198.

de se joindre à la LNH, nombreux sont ceux à se prononcer contre l'adhésion des Nordiques, en particulier Molson et les Canadiens. Déjà, dans la vieille capitale, plusieurs accusent Molson de bloquer l'entrée de Québec par tous les moyens possibles.

Comme l'explique Marcel Aubut, « toute la bataille entourant le passage des Nordiques à la LNH était occasionnée par deux choses : la protection du marché de la bière, Molson ne souhaitant pas avoir un concurrent dans ses pattes, et le marché corporatif sportif que les Canadiens contrôlaient à cent pour cent. O'keefe avait bien les Expos, mais l'hiver était essentiellement l'affaire de Molson. L'arrivée dans le décor de francophones de sang latin représentait un danger pour eux. Pas fous, ces gens là savaient bien qu'ils n'avaient rien à gagner là-dedans ¹⁶⁵ ».

Lors du vote décisif du 22 mars 1979 sur l'adhésion des Nordiques à la LNH, Molson et le Tricolore sont les seuls qui tentent de bloquer l'accès à Québec. Alors que Marcel Aubut tient une conférence de presse où il annonce que Molson et les Canadiens empêchent l'arrivée des Fleurdelisés dans la ligue, un imposant boycott des produits Molson s'organise partout au Québec. Comme le relate Jean-François Chabot, « à la grandeur de la province, raconte Aubut, incluant certains bars de Montréal, beaucoup en Outaouais et naturellement tout l'est du Québec, plus personne ne buvait une seule goutte de Molson. Des coups de feu avaient même été tirés contre un entrepôt de Molson à Winnipeg. Ça dégénérait très rapidement ¹⁶⁶ ».

Devant le boycott de ses produits, la famille Molson se résigne et accepte la venue des Nordiques et de leur propriétaire O'keefe dans la LNH. Par contre, les propriétaires du Tricolore font adopter une clause qui stipule que les Nordiques ne peuvent réclamer aucun revenu de télévision sur l'ensemble du territoire québécois pendant cinq ans. La guerre entre les deux brasseries commence dès l'arrivée des Nordiques. Elle se poursuit dans les années qui suivent, allant même jusqu'à devenir un signe d'allégeance à une équipe ou à l'autre dans la culture populaire.

2- Molson vs O'keefe : la guerre ouverte

Les deux brasseries, en particulier Molson, ne se font pas de cadeaux. Si l'une veut protéger et conserver ses parts de marché sur le territoire, l'autre ne se gêne pas pour jouer dans les plates-

¹⁶⁵ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.108.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.109.

bandes du géant de la bière. Les revenus provenant de la publicité et des droits télévisuels sont essentiels à la survie d'une équipe, en particulier dans le cas d'un petit marché comme Québec. Privés de ces capitaux par le monopole télévisuel de Molson et de Radio-Canada, O'keefe et les dirigeants des Nordiques prennent le parti de trouver un débouché pour la télédiffusion de leurs matchs, ce qui mène finalement à une entente avec le réseau anglophone CTV pour diffuser les parties du vendredi soir¹⁶⁷. Exclue de *La soirée du hockey* à Radio-Canada commanditée par Molson, les Nordiques doivent se contenter de quelques ententes de télédiffusion, notamment avec TVA, pour s'assurer d'être présents à l'écran dès leur début dans la LNH. La rivalité commerciale explose littéralement au moment où les Fleurdelisés commencent à devenir une menace sérieuse pour les Canadiens sur la patinoire. Aux dires de Michel Bergeron, « tout a commencé en 1982 avec le but de Dale Hunter qui a éliminé les Canadiens en séries. Ce but-là a secoué les colonnes du temple. D'ailleurs, Irving Grundman (directeur général) a par la suite échangé quatre des cinq gars qui étaient sur la glace au moment du but de Hunter¹⁶⁸ ». À partir de cette défaite ultime de Montréal en 1982 face aux Nordiques, la guerre sur la glace comme sur le plan commercial, prend une proportion démesurée, accaparant toutes les facettes quotidiennes disponibles.

L'année suivante, Marcel Aubut réussit un coup de génie en présentant à la télévision câblée québécoise des rencontres des autres équipes de la LNH. Comme l'explique l'historien Gilles Laporte, il s'agit d'une nouvelle technologie à l'époque, dont Molson a négligé de réserver les droits d'exclusivité¹⁶⁹. Se remémorant les nombreux coups bas de Molson en 1979, O'keefe prépare une douce revanche qui rapporte quelques millions supplémentaires à chaque année. Dans le plus grand secret, Aubut a réussi à s'entendre avec les propriétaires des quatorze clubs américains pour avoir les droits de diffusion de leurs matchs au Québec, ce qui permet aux Québécois de suivre le hockey O'keefe au réseau CTV tous les vendredis. Dès lors, le monopole télévisuel de Molson est bel et bien terminé et la guerre du houblon entre les deux géants de la bière fait rage sur le territoire de la belle province. Les campagnes de publicité et de marketing marquent le quotidien des Québécois. La distribution des calendriers des parties de chacune des deux équipes, où le logo du principal commanditaire est en évidence à l'avant de l'image, se veut un bel exemple de la lutte commerciale entre Molson et O'keefe.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p.113.

¹⁶⁸ Gilles Laporte, *Op.cit.*, p.212.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.211.

Selon Jean-François Chabot, « à cette époque, dans la majorité des dépanneurs du Québec, on trouvait près de la caisse enregistreuse un petit calendrier de poche pour les matchs des Canadiens. Cela faisait bien l'affaire du Tricolore et de ses propriétaires. Il n'a pas fallu bien longtemps pour que les gars de chez O'keefe contrecarrent les plans de Molson. Bientôt, les détaillants se sont vus offrir 20 ou 50 dollars pour que le calendrier des Nordiques prenne la place de celui des Canadiens sur le comptoir¹⁷⁰ ».

La bataille commerciale entre les deux brasseries rivales se veut tout aussi virulente que celle qui se déroule sur la glace entre les Canadiens et les Nordiques. Les deux équipes sont fortement identifiées à l'une ou l'autre des marques de bière dans la culture populaire, que celles-ci deviennent un symbole d'allégeance au Tricolore ou aux Fleurdelisés. Les deux géants de la bière refusent systématiquement de concéder un pouce de terrain à l'autre sur le plan de la visibilité, sachant très bien que les amateurs s'identifient autant à la marque de bière qu'à l'équipe. Cette lutte acharnée a donné lieu à des situations incongrues, notamment dans le cadre de ces retransmissions rivales et simultanées engendrées par l'accord signé par Marcel Aubut en 1983. Pierre Trudel raconte que, pour un même match des Canadiens à St-Louis, par exemple, TVA délèguait deux équipes de commentateurs, l'une venue de Montréal, l'autre de Québec. Pendant la diffusion à Montréal, les téléspectateurs voient des commerciaux de bière Molson et à Québec ce sont les produits O'keefe¹⁷¹.

Dans les médias de l'époque, le phénomène de la guerre du houblon est largement abordé et témoigne du lien symbolique qui s'est créé entre les brasseries et les deux équipes québécoises. Les éditorialistes sportifs comme Yvon Pedneault et Bernard Brisset utilisent abondamment les références aux deux marques de bière en tant que symboles d'un club ou de l'autre. « Je suis allé manger au château Frontenac avec quelques collègues journalistes, le serveur a servi six Molson et quatre O'keefe!¹⁷² ». Même clin d'œil anecdotique dans *La Presse* sous la plume de Bernard Brisset, qui nous raconte également un épisode de la guerre du houblon. « La scène se déroule au bar du château Frontenac à l'heure du midi. Walter, deux Mol! Walter, deux O'keefe! La lutte est chaude entre les brasseries en plein cœur du royaume des Nordiques. Qui va l'emporter?

¹⁷⁰ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.113.

¹⁷¹ *Ibid.*, p.115.

¹⁷² Yvon Pedneault, « Les Nordiques perdent la tête et le match », *Le Journal de Montréal*, 13 octobre 1983, p.92.

D'habitude, affirme le barman, c'est 50-50!¹⁷³». Bien ancrés dans la culture populaire et reproduits dans les écrits des journalistes sportifs, les tandems Nordiques-O'keefe et Canadiens-Molson ont des répercussions également dans le vestiaire des deux équipes, où les joueurs y font référence. Aux lendemains de son échange, qui le fait passer des Nordiques au Tricolore, Jean Hamel termine son entretien avec le *Journal de Montréal* en déclarant que « ça tombe bien cette transaction, je n'ai jamais pu m'habituer à la O'keefe¹⁷⁴ ».

L'association quasi-systématique qui s'opère, tant sur le plan des joueurs, des journalistes que des amateurs, entre les deux équipes sportives et les deux brasseries découle d'une lutte à tous les niveaux et sur tous les terrains. L'enjeu ici dépasse même la vente de bière. Comme sur la patinoire, les brasseries cherchent d'abord et avant tout à plaire à leur public, à devenir la marque de référence pour les amateurs de l'une ou l'autre des équipes. De ce fait, « la couverture du calendrier des Nordiques et des Canadiens ne laisse aucun doute sur la guerre féroce que se livrent deux brasseries pour gagner sur la glace et surtout dans la faveur populaire¹⁷⁵ ».

¹⁷³ Bernard Brisset, « Les Nordiques jouent du bâton, les Canadiens en profitent », *La Presse, section des sports*, 11 octobre 1983, p.2.

¹⁷⁴ Albert Ladouceur, « Jean Hamel passe de l'autre côté de l'autoroute 20 », *Le Journal de Montréal*, 5 octobre 1983, p.114.

¹⁷⁵ Yves Poulin, « Les grands gagnants, ce sont les brasseries », *Le Soleil*, 10 avril 1984, p. C-1.

C SPORTS et loisirs
 1983-1984
LES CANADIENS
NORDIQUES
 83-84
 CALENDRIER OFFICIEL

Savard et le génie de la navigation
 par Claude LAROCHELLE

Pat Price Les grands gagnants, ce sont les brasseries

Lafleur pourrait Gainey a retrouvé Mario Marois

Source : *Le Soleil*, 10 avril 1984.

À travers les grands quotidiens de l'époque, les traces sont visibles un peu partout et témoignent de cette guerre du houblon qui fait rage au Québec au début des années 1980. « À l'aube de la série Montréal-Québec, Molson et O'keefe ont quatre jours pour grignoter un marché déjà tout ratissé. Pour Molson, c'est le temps de reprendre des points, pour O'keefe ce n'est pas le temps d'en perdre, après tout le temps qu'on a mis pour en gagner¹⁷⁶ ». Les journalistes du *Journal de Montréal* parlent aussi « d'un duel qui atteint des dimensions dépassant l'enjeu au niveau de la patinoire, puisque le houblon aura sa part de brassage également¹⁷⁷ ». Si le lien qui unit les brasseries aux deux clubs de hockey québécois est d'abord commercial et financier, il se transforme rapidement en lien identitaire et en signe d'allégeance à l'endroit des équipes au cours de la décennie 1980. Toutefois, à la différence du lien historique entre Molson et les Canadiens, la

¹⁷⁶ Claude Bédard, « La série de rêve qui cache un cauchemar », *Le journal de Québec*, 9 avril 1984, p.74.

¹⁷⁷ Claude Bédard, « Corey et Aubut mesure tout l'impact de la série », *Le journal de Montréal*, 10 avril 1984, p.107.

relation qui se développe entre les partisans des Fleurdelisés et O'keefe repose sur des bases différentes.

Un article du journaliste Alain Boucher du *Soleil* s'intéresse spécialement à ce lien qui existe entre les citoyens de Québec, les Nordiques et O'keefe. Titré « O'keefe-Nordiques : une dette psychologique », l'article aborde la double lutte du hockey et de la bière que se livrent au Québec les duos Canadiens-Molson et Nordiques-O'keefe.

« La relation entre la présence des Nordiques et la très nette préférence pour la bière O'keefe à Québec, 61% des citoyens boivent de la O'keefe, s'explique par une espèce de dette psychologique du public, estime Robert Ayotte, directeur du marketing de l'équipe. Pour les Québécois, c'est O'keefe qui a amené une équipe de la LNH. Et ils choisissent cette bière par reconnaissance. O'keefe n'est pas intimement liée à la performance des Nordiques, au fait qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, mais bien à leur existence ¹⁷⁸».

Entre la marque, le produit et le club de hockey, le lien est solide. Profitant de la longue et glorieuse tradition de l'association entre Molson et les Canadiens, la brasserie O'keefe obtient un succès instantané dès son alliance avec les Nordiques. L'entreprise n'hésite pas une seconde à commanditer la nouvelle équipe québécoise de la LNH, s'assurant ainsi d'une visibilité accrue et surtout de s'accaparer une clientèle fidèle par l'intermédiaire des partisans des Fleurdelisés. Tout comme la couleur des uniformes, les produits dérivés, la composition et l'allégeance des équipes, les marques de bière symbolisent également un camp ou un autre. En s'affrontant sur tous les terrains possibles, des calendriers sportifs en passant par une multitude de produits à l'effigie des clubs jusqu'aux nombreuses publicités dans les journaux, les deux brasseries sont devenues des symboles puissants de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. De ces affrontements commerciaux est née la fameuse guerre du houblon, rehaussée par les affrontements enflammés entre Montréal et Québec sur la glace. Bien que la vente de bière et de produits dérivés représente une partie importante des activités financières des deux brasseries, la question des droits de retransmission des matchs à la télévision demeure un élément économique majeur. Cette question est d'ailleurs le nerf de la guerre entre Molson et O'keefe, refaisant surface régulièrement dans les quotidiens de l'époque.

Épineux problème dès l'entrée des Nordiques dans la LNH en 1979, les droits de retransmission des matchs et le marché télévisuel québécois représentent un point de litige majeur

¹⁷⁸ Alain Boucher, « O'keefe-Nordiques : une dette psychologique », *Le Soleil*, 24 mars 1984. p. D-1.

entre les deux brasseries. Au moment où les Fleurdélisés font leurs débuts dans le circuit de la LNH, le géant Molson a réussi à faire accepter aux autres propriétaires la clause qui empêche l'équipe de Québec de réclamer des revenus de télévision pendant cinq ans. Malgré les ruses du président Marcel Aubut quant à la présentation des matchs des Nordiques sur le réseau CTV, les querelles recommencent lorsque les deux équipes québécoises s'affrontent entre elles. De nouveau, la question des revenus de télévision refait surface et un nouveau chapitre de la guerre du houblon s'écrit.

Au moment où la fièvre du hockey est à son comble dans la société, où on vient d'apprendre que les Canadiens et les Nordiques vont s'affronter au deuxième tour éliminatoire, les deux brasseries combattent vigoureusement pour l'obtention des droits de diffusion de cette série. Comme à son habitude, Molson use de tout son arsenal pour contrôler seul le marché télévisuel à l'occasion de cet affrontement qui promet d'attirer des foules record et surtout des cotes d'écoutes record. Selon Claude Bédard, « la série du Québec n'était même pas commencée que Molson avait déjà gagné la sienne. La guerre du houblon, pas en terme de ventes de bières, mais en droits pour la télévision. Molson a acheté les droits de télédiffusion au détriment de O'keefe, qui doit se trouver un autre diffuseur¹⁷⁹ ». Encore une fois, au cœur du conflit entre les deux brasseries, les droits télévisuels, ainsi que les revenus qui en découlent, accentuent la lutte québécoise quant au contrôle du marché de la retransmission des matchs de hockey.

Tant sur le plan social qu'économique, la guerre du houblon qui fait rage au début des années 1980 a laissé son empreinte au sein de la société québécoise. Véritable guerre commerciale, cette bataille entre les deux brasseries se juxtapose à la rivalité Canadiens-Nordiques qui se déroule sur la glace, au point d'en devenir intimement liée dans la culture populaire. À des degrés divers dans la société, au cours des années 1980, le nom de Molson est presque synonyme des Canadiens de Montréal et celui d'O'keefe des Nordiques de Québec. Deux bières, deux équipes, un marché, le Québec. Une opération explosive, qui a mené à une véritable guerre qui a eu de nombreux impacts, à court et à long terme sur les deux organisations.

E- La marchandisation du sport, le sport-spectacle et la guerre du houblon : une conclusion

Au cours des années 1980, la marchandisation du sport-spectacle prend des proportions inégalées à l'époque et représente ni plus ni moins qu'un phénomène mondial. Que l'on se réfère

¹⁷⁹ Claude Bédard, « Les Nordiques ne sont pas encore dans la LNH », *Le Journal de Québec*, 13 avril 1984, p.86.

aux sports américains comme le football, le basketball et le baseball, au soccer en Europe et ailleurs dans le monde ou encore au hockey en Amérique du Nord, partout, on assiste au développement de la publicité, à la course aux droits de télédiffusion des chaînes spécialisées ainsi qu'à l'élargissement des marchés de consommation du sport. Dans cette spectaculaire expansion de l'attrait pour le sport dans le monde, la télévision a joué un rôle central et déterminant, permettant aux gens de suivre les matchs à distance. Les revenus associés aux publicités télévisuelles et à la retransmission de ces rencontres sportives vont permettre aux propriétaires des équipes de sport d'enregistrer des profits faramineux, ce qui va transformer le sport de manière significative. Désormais, les entreprises vendent le sport et les athlètes comme des marchandises culturelles qui rapportent beaucoup. Les propriétaires et les joueurs s'enrichissent considérablement et les images des exploits sportifs sont retransmises dans tous les foyers, publicité en prime, grâce à la télévision. Le sport-spectacle se veut maintenant un produit qui se vend et qui est très rentable pour les gens d'affaires propriétaires de clubs sportifs. Soumis à la loi de l'offre et de la demande, tous cherchent à contrôler la plus grande part du marché dans lequel son équipe évolue, afin d'accumuler les gains financiers.

Cette logique économique au cœur de la marchandisation du sport-spectacle est particulièrement sensible au Québec dans les années 1980, à travers la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Avec l'arrivée des Nordiques dans la LNH, le monopole du marché québécois, détenu par la brasserie Molson grâce à son association avec les Canadiens, est rompu. Une nouvelle équipe, et surtout, une nouvelle brasserie font leur apparition dans le décor, provoquant un duel au sommet pour le contrôle de la vente de bières et des retombées économiques issues de la télédiffusion des matchs. La guerre du houblon est à l'arrière-plan de la rivalité entre Montréal et Québec au hockey. Molson et O'keefe deviennent rapidement des marques que les partisans associent quasi-systématiquement à l'une ou l'autre des équipes. Dans la presse écrite, les journalistes utilisent régulièrement ces deux brasseurs comme symbole d'allégeance à l'endroit des Canadiens ou des Nordiques. La guerre commerciale entre les deux géants de la bière est féroce et témoigne de toute l'importance prise par la marchandisation du sport au Québec dans les années 1980. L'acquisition des droits télévisuels et les revenus qui en découlent sont tels qu'ils deviennent un enjeu incontournable pour toutes les équipes de la LNH, en particulier celles qui évoluent dans des petits marchés.

Au moment où les joueurs ramassent leurs gants laissés tombés sur la patinoire du Forum en ce soir d'avril 1984, au moment où les cris des Québécois résonnent encore dans les murs des deux amphithéâtres, notre sport national est bel et bien entré dans une nouvelle ère. Loin d'être anecdotique, la guerre du houblon et la question de la marchandisation du sport mettent à jour les principales causes du départ des Nordiques en 1995. Les contraintes financières issues du petit marché de la ville de Québec en compétition contre Montréal ont sonné la cloche du dernier round des Fleurdelisés dans la LNH. Ne pouvant plus rivaliser financièrement avec les grands marchés nord-américains, les Nordiques vont laisser dans le deuil des citoyens qui ont toujours rempli le Colisée. Cette logique économique qui est derrière la vente des Nordiques trouve racine dans les années 1980 et touche d'autres villes où le hockey était pourtant populaire, mais dont le marché ne répondait pas aux nouvelles conventions de la LNH. Nous n'avons qu'à nous remémorer la fin de ce dernier match émotif des Jets de Winnipeg, où tous les joueurs au centre de la patinoire font leurs adieux à un public tout de blanc vêtu, qui voit son équipe déménager dans le désert de l'Arizona, à Phoenix. Victime de l'argent et de la nouvelle réalité de la LNH, les Jets subissent alors le même sort que les Nordiques.

La fin tragique des Nordiques de Québec a frappé l'imaginaire collectif québécois après coup. Cependant, avant que l'équipe ne déménage, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a continué de faire vibrer les gens et ce jusqu'à l'aube du deuxième référendum. D'ailleurs, le nom de Jacques Parizeau se trouve lié à la vente des Fleurdelisés et à leur départ. À travers les grands événements sociopolitiques de la fin de la décennie 1980 et du début des années 1990, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques fascine et mobilise toujours autant. Les deux équipes conservent leurs dimensions identitaires dans la société et fournissent, à l'occasion de d'autres grands événements symboliques, un véhicule privilégié pour exprimer la fierté et la partisanerie.

PROLONGATION

LA RIVALITÉ APRÈS LE VENDREDI SAINT

La bataille du Vendredi Saint représente un événement marquant de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Symbolisant l'apogée de la rivalité, ce fameux 20 avril 1984 reste gravé dans la mémoire collective québécoise. Rares sont ceux qui n'ont jamais entendu parler de ce match. Durant la période post-référendaire, en plein cœur d'une récession économique importante et à un moment où les Québécois cherchent un moyen de s'exprimer et de célébrer collectivement, le hockey, les Canadiens et les Nordiques vont fournir maintes occasions de se rassembler et de laisser libre cours à l'expression de cette fierté. À travers un événement comme la bataille du Vendredi Saint, on peut réaliser l'ampleur prise par la rivalité tant parmi les joueurs, parmi les entraîneurs que dans la société. Dépassant largement les enjeux sportifs, les rencontres entre le Tricolore et les Fleurdelisés cristallisent les passions et, par l'intermédiaire des symboles de chacune des deux équipes, elles permettent aux Québécois d'exprimer leur fierté nationale. Grâce à leur sport et aux duels épiques livrés par les deux clubs de la province, une forte polarisation s'opère entre partisans des Nordiques et ceux des Canadiens, une polarisation qui n'est pas sans rappeler celle qui a traversé le nationalisme québécois lors du vote référendaire.

Bien qu'elle soit l'un des événements les plus symboliques et les plus connus de la rivalité, la bataille du Vendredi Saint n'est pas le seul à avoir marqué l'imaginaire collectif. Les années qui suivent, et ce jusqu'au départ des Nordiques et de la tenue du deuxième référendum en 1995, ont été le théâtre de quelques événements qui éclairent et cristallisent les passions de l'époque. La bataille du Vendredi Saint est loin d'être épisodique. Elle s'inscrit dans une tendance. D'autres événements viennent montrer les dimensions identitaires et symboliques de la rivalité en tant que véhicules d'expression du nationalisme québécois. D'ailleurs, bien que les Canadiens aient réussi à éliminer les Nordiques lors de ce fameux match, la lutte entre les deux organisations continue dès que la saison 1984-85 se met en branle. Dès que Serge Savard est en selle au poste de directeur général du Tricolore, le visage de l'équipe devient résolument plus jeune et plus francophone. Savard voit d'ailleurs les bons côtés de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques.

« Ça offre du hockey excitant et, surtout, ça nous pousse tout le monde à être meilleur. La compétition est féroce dans plus d'un département. Nous ne voulons pas que les Nordiques

deviennent plus populaires que nous. L'identification du partisan à son équipe favorite est devenu un élément incontournable du concours de popularité que se livrent les deux organisations depuis bientôt six ans¹⁸⁰». Cette année-là, les deux équipes croisent le fer de nouveau lors des séries de fin de saison.

Plus calme sur le plan des escarmouches et des bagarres, la série soulève tout de même les passions des joueurs sur la glace et des partisans dans les gradins. Chaudement disputée, la série se poursuit jusqu'à la limite. Le septième match a lieu au Forum de Montréal le 2 mai 1985. Au terme des trois périodes, le compte est de 2 à 2 : le deuxième acte en deux ans de la bataille du Québec se décide en prolongation. Dès le début de la période supplémentaire, Peter Statsny échappe à la surveillance de Guy Carbonneau avant de lancer à deux reprises sur le gardien du Tricolore et de le déjouer. L'image de ce but victorieux de Statsny est restée gravée dans la mémoire des partisans des Nordiques et des Canadiens, mais pas pour les mêmes raisons. L'entraîneur Michel Bergeron raconte le retour de l'équipe à Québec et l'ambiance incroyable qui régnait dans la ville. « Ça été là un des plus beaux moments de l'histoire des Nordiques. Il y avait 10 000 personnes à l'aéroport. Nous venions d'éliminer les Canadiens pour une deuxième fois. C'était un moment euphorique. Il y avait des policiers qui essayaient de faire sortir nos partisans, mais c'était tellement dense à l'intérieur de l'aéroport que nous avions de la difficulté à circuler¹⁸¹ ». La revanche est accomplie.

Après 1984, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques demeure un élément symbolique dans la société québécoise. La séquence du but de Peter Statsny en prolongation du septième match de la série Montréal-Québec de 1985 représente ainsi un des plus beaux exemples. Les passions populaires continuent encore de se faire entendre au Forum et au Colisée et ce, jusqu'au départ des Nordiques. Du but d'Alain Côté, en passant par la saga Éric Lindros et le dernier choc en 1993, un bref regard sur les autres événements marquants et révélateurs de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Ce regard nous permet de mieux saisir la persistance de la passion populaire. Cette « prolongation » nous permet aussi de voir, au delà de l'événement du Vendredi Saint, la force de cette rivalité sur les plans identitaire, mobilisateur et marchand.

¹⁸⁰ Jean-François Chabot, *Op.cit.*, p.194.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.213.

A- La série entre les Canadiens et les Nordiques de 1987 : le but d'Alain Côté et la controverse

Publicité de la compagnie Labatt en 2007, soulignant le 20^{ème} anniversaire du but :

- La Bleue : aussi bonne que le but d'Alain Côté

Autour de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, deux événements animent les discussions. Le premier, bien sûr, est la fameuse bataille du Vendredi Saint. Suit de très près le but refusé à Alain Côté lors de la série entre Montréal et Québec en 1987. Il est difficile de trouver un incident sportif qui soulève autant les passions au Québec, si longtemps après qu'il soit survenu. Comme l'écrit si bien Jean-François Chabot, « c'est peut être justement parce que le Québec entier était polarisé en deux camps bien distincts que cette séquence est encore gravée dans la mémoire collective. Contrairement au soulèvement populaire qui a conduit à l'émeute à la suite de la suspension de Maurice Richard, cette fois le Québec était scindé en deux¹⁸²». L'événement se déroule le 2 mai 1987, à l'occasion du cinquième match de la série, série qui est à égalité. Encore une fois, tout se joue sur la glace du Forum. Au moment où l'action débute sur la patinoire, ce ne sont pas les joueurs qui attirent le plus l'attention, mais l'arbitre Kerry Fraser, qui joue intensément du sifflet afin d'éviter que les esprits ne s'échauffent entre les deux équipes. Il faut croire que la réputation des duels entre les deux clubs québécois n'est plus à faire. Au début du troisième tiers, le pointage est à égalité. La tension est à son comble. L'enjeu de la cinquième rencontre de la série est crucial, puisque l'équipe qui perd le match se retrouve face à l'élimination. Laissons à Alain Côté le soin de nous raconter la suite.

« Il restait moins de trois minutes à écouler. Plus le match avançait, plus on croyait en nos chances de l'emporter et de prendre le contrôle de la série. Le Canadien venait de rater deux bonnes chances de compter. J'ai pris la rondelle à notre ligne bleue et je me souviens avoir patiné comme jamais auparavant. Une fois en zone adverse, j'ai tricoté pour couper au centre. Je me suis retrouvé entre les deux cercles et j'ai lancé vers le filet. Au même moment, Gillis (Québec) et Naslund (Montréal) se dirigent eux aussi vers le but. Les deux entrent en contact l'un avec l'autre et avec le gardien au même moment où la rondelle pénètre dans le filet. Jusque là, je crois bien avoir marqué. Mais Fraser refuse tout de suite le but. Là, je me suis tourné vers notre banc.

¹⁸² *Ibid.*, p.219.

Bergeron était déjà grimpé sur le dessus de la bande et s'arrachait les cheveux. Il ne comprenait pas plus que moi la décision de Fraser. L'arbitre refusait le but parce qu'il y avait pénalité sur le jeu. Fraser disait qu'il avait eu obstruction, mais contre qui? Nous, on ne voyait aucune obstruction là-dessus ¹⁸³».

La controverse découle de la double pénalité pour obstruction décernée aux deux joueurs, Paul Gillis et Mats Naslund. L'argument principal des Nordiques est pourtant solide. Il n'y a eu aucun coup de sifflet avant que la rondelle ne pénètre dans le but. Si Gillis est pénalisé, le jeu doit cesser lorsqu'Alain Côté est en possession de la rondelle. Toutefois, rien ne se fait entendre! Techniquement, le but est bon. Fraser refuse néanmoins le but car il y a eu obstruction contre le gardien du Tricolore. Il insiste pour que le jeu se poursuive, malgré les vives protestations de Michel Bergeron derrière le banc des Nordiques, qui exige des explications qui ne viendront pas. Quelques minutes plus tard, les Canadiens réussissent à marquer et remportent le match. La foule montréalaise est en délire. Quand la sirène finale retentit, Bergeron bouille de rage et crie sa façon de penser à Fraser. La foule se met à chanter à tue-tête *Na na na hey hey goodbye* pendant que Bergeron dresse un poing menaçant en direction du banc du Tricolore. Ainsi est née l'une des plus grandes controverses de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques.

Ce but refusé coûte le match aux Fleurdelisés, en plus de changer le « momentum » de la série, qui est remportée par le Tricolore. Pour Côté et pour tous les partisans des Nordiques, il n'y a pas de doute, le but était bon. Les partisans des Nordiques estiment encore aujourd'hui avoir été l'objet d'un vol, d'une tromperie. Ce but refusé est comme une blessure de guerre. On la montre et on raconte comment l'ennemi s'y est pris pour nous l'infliger¹⁸⁴. Le but d'Alain Côté demeure à ce jour un sujet de discussion très controversé. En effet, les Fleurdelisés possédaient alors une équipe capable de gagner la coupe Stanley. Le but refusé symbolise dès lors la fin du rêve.

Le but refusé d'Alain Côté et l'élimination des Nordiques marquent la fin d'une époque de la rivalité. Michel Bergeron quitte en raison d'un échange, ce qui est rare pour un entraîneur, vers New York et Dale Hunter fut également cédé à Washington. Les visages les plus connus des Nordiques disparaissent progressivement. Les années suivantes sont des années de vache maigre pour l'équipe de Québec, qui finit plus souvent qu'à son tour dans les bas fonds de la LNH. De leur côté, les Canadiens demeurent une équipe compétitive. En 1989, la guerre du houblon prend

¹⁸³ *Ibid.*, p.226.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.232.

fin avec l'achat de la brasserie O'keefe par Molson. Une autre facette de la rivalité disparaît à son tour. Pour les Nordiques, qui peinent à garder et à acquérir des joueurs, les temps sont durs. L'année 1990 représente le fond du baril. Les Nordiques n'obtiennent que 12 victoires en 80 matchs. Les rencontres entre les Canadiens et les Nordiques se terminent presque toutes à l'avantage du Tricolore. Durant cette même année, Peter Statsny est échangé aux Devils du New Jersey. Le marché de la LNH ne leur est pas favorable. Par conséquent, l'équipe doit se départir de ses meilleurs éléments, puisqu'elle ne peut les payer. On doit attendre en 1993 pour que la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques retrouve son engouement originel. Au Québec, on ne le sait pas encore, mais il s'agit du dernier choc entre les deux équipes en série. Il s'agit de la dernière fois où les gens ont la chance de vibrer au rythme du hockey des séries entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec.

B- La saga Éric Lindros et le dernier grand duel

La saison 1992-93 n'est même pas encore commencée que déjà une controverse secoue le monde du hockey québécois. À l'époque, les Nordiques sont toujours sous la présidence de Marcel Aubut, mais un nouvel entraîneur-chef, Pierre Pagé, qui cumule également les fonctions de directeur général, est en poste. Au cours du repêchage, l'équipe de Québec sélectionne au premier rang un colosse du nom d'Éric Lindros. Décrit comme un joueur de concession et un très bon marqueur, Lindros, par l'entremise de ses parents qui sont ses agents, affirme haut et fort qu'il ne jouera jamais pour les Nordiques et qu'il ne jouera jamais au Québec. Originaire de Toronto, Lindros, réclame une transaction après que les Nordiques aient tout de même décidé de le repêcher. Même au plus fort de la rivalité entre Montréal et Québec, jamais aucun joueur des Canadiens n'a refusé de jouer pour la capitale. Dès cet instant, et ce à travers la province, les partisans des Nordiques et des Canadiens ont fait front commun en huant vigoureusement Lindros à chacun de ses passages au Québec, que ce soit au Forum ou au Colisée¹⁸⁵. Pour ceux qui l'ont vécu, difficile de ne pas sourire au souvenir des sucettes pour bébé que tous les partisans se procuraient pour narguer celui que l'on a surnommé « bébé Lindros ». Ce dernier n'a d'ailleurs jamais joué un seul match dans l'uniforme des Nordiques. Échangé durant l'été aux Flyers de Philadelphie, les Fleurdelisés reçoivent notamment en retour Steve Duchesne, Peter Fosberg,

¹⁸⁵ *Ibid.*, p.247.

Mike Ricci, Chris Simon ainsi que deux choix de premier round au repêchage de même que 15 millions de dollars en compensation! De quoi faire sourire Marcel Aubut!

La saga Éric Lindros étant chose du passé, la saison peut commencer. Les Nordiques ont une solide équipe en 1992-93 et redeviennent finalement compétitifs. Avec les Owen Nolan, Mats Sundin, Joe Sakic et autres, la saison est moins pénible que celles des dernières années. Du côté du Tricolore, c'est l'arrivée d'un nouvel entraîneur-chef, Jacques Demers. Sans être explosive et débordante de talent, l'équipe montréalaise comporte plusieurs bons joueurs, dont bien entendu le gardien de but Patrick Roy. L'équipe est dirigée avec fougue et passion par Demers et ses adjoints. Durant la saison régulière, les affrontements entre Montréal et Québec font revivre des vieilles passions que l'on croyait enterrées. Partout au Québec, on se remémore la bataille du Vendredi Saint, le fameux but de Peter Statsny en 1985 et bien sûr, le but refusé à Alain Côté. Durant la campagne 1992-93, les Québécois replongent au cœur de la rivalité qui les a tant fait vibrer dans les années 1980.

Au terme de la saison régulière, les Canadiens et les Nordiques se croisent pour une dernière fois en séries éliminatoires. Depuis l'arrivée des Nordiques, Montréal et Québec se sont affrontés quatre fois en séries éliminatoires et chacune des deux équipes l'a remporté deux fois. Comme à l'époque de la bataille du Vendredi Saint, les journaux se mêlent abondamment de la partie et la guerre des mots reprend de plus belle. Les enjeux sont actuels, mais il y a quelques vieux comptes à régler. Comme à l'habitude, les partisans sont gonflés à bloc, heureux de retrouver la bonne vieille rivalité entre les Canadiens et les Nordiques en séries d'après-saison. Les deux premiers matchs sont disputés au Colisée. La troupe de Pierre Pagé réussit à remporter les honneurs des deux duels. À Québec, on jubile de voir les Fleurdelisés prendre une telle avance dans la série, tandis que, à Montréal, la consternation est immense. La série se transporte sur la glace du Forum, où là encore, les joueurs ont l'énergie pour gagner les deux rencontres présentées à Montréal. L'égalité est créée pour un court moment, puisque quelques jours plus tard, les Canadiens l'emportent en prolongation sur la glace du Colisée, poussant les Nordiques sur les bords du gouffre de l'élimination. Le sixième match de la série au Forum promet d'être haut en couleur et de canaliser l'attention de tous les Québécois.

Pour les gens qui étaient sur place ou qui se souviennent d'avoir vu le match à la télévision, ce duel entre les Canadiens et les Nordiques n'avait rien à envier aux autres grands moments de la rivalité, en ce qui a trait à l'engouement populaire et à l'ambiance survoltée du Forum de

Montréal. Transporté par cette énergie, le Tricolore complète sa remontée face aux Nordiques en remportant les honneurs du sixième et dernier match de la série. La pression était telle dans les deux camps que Jacques Demers poussa un long soupir de soulagement, tandis que Pierre Pagé éclata d'une violente colère à l'endroit de ses joueurs. C'est ce qui donna lieu à une scène que bon nombre de Québécois se souviennent encore, soit l'entraîneur des Nordiques qui engueule copieusement Mats Sundin derrière le banc, le visage tout rouge et l'écume à la bouche. Une scène qui décrit parfaitement la pression de devoir l'emporter contre les rivaux de la province, en particulier en séries éliminatoires.

Cette victoire des Canadiens aux dépens des Nordiques a donné des ailes à la troupe montréalaise. Cette année-là, grâce au brio de Patrick Roy, Éric Desjardins, John Leclair et les autres, le Tricolore a remporté sa 24^{ème} coupe Stanley.

C- Le grand départ

L'année 1995 en est une marquante dans l'histoire du Québec. Ayant eu lieu le 30 octobre, le référendum sur la souveraineté canalise l'énergie et l'attention des responsables politiques et des citoyens. En arrière-plan de l'effervescence nationaliste entourant le référendum, un autre épisode est en train de se jouer. Depuis la fin de la saison 1993-94, Marcel Aubut multiplie les signaux d'alarme dans les journaux et à la télévision. Les Nordiques sont en sérieuses difficultés financières et la réalité économique du petit marché de la ville de Québec laisse présager le pire : les Fleurdelisés pourraient bel et bien déménager dans une autre ville. À ce moment, la vieille capitale représente le plus petit marché pour une concession sportive, et ce, tout sport confondu en Amérique du Nord. L'amour et l'appui inconditionnel des partisans pour leur équipe ne suffisent pas à la garder à Québec. Depuis une dizaine d'années, la LNH accorde des concessions principalement à des villes américaines dont le marché est prometteur sur le plan économique. Cette situation a pour conséquence l'augmentation des revenus des équipes et parallèlement du salaire des joueurs. Comme le plafond salarial n'existe pas en 1995, les Nordiques, qui doivent en plus payer leurs joueurs en espèces américaines, ne peuvent pas rivaliser avec les autres équipes mieux nanties qui attirent des bons joueurs avec de gros contrats. Dans cette logique économique de la LNH, les Nordiques nagent en eaux troubles.

En 1995, la situation est critique. Marcel Aubut dresse le bilan des options qui s'offrent devant lui. Sans la construction d'un nouvel amphithéâtre capable d'engendrer davantage de

revenus, les Nordiques sont condamnés. Aubut tente alors de convaincre le gouvernement du Parti québécois d'investir des fonds publics pour permettre à l'aventure de continuer, mais, malheureusement, l'opinion publique se soulevait contre l'idée de financer les millionnaires du sport professionnel au détriment d'investissements en santé ou en éducation¹⁸⁶. La seule perche tendue par le gouvernement péquiste de Jacques Parizeau est un prêt conditionnel au dépôt en garantie de la franchise des Nordiques, ce que refuse catégoriquement Marcel Aubut. Ce dernier décide de miser sur l'engouement populaire suscité par les Fleurdelisés pour tenter de conserver l'équipe à Québec.

Durant ce qui devait être la dernière campagne des Nordiques dans la LNH, l'équipe réussit à se qualifier pour les séries, ce qui assurait la rentabilité de la concession si celle-ci gagne et progresse tard au printemps. Encore une fois le destin et un arbitre frappent les Nordiques de plein fouet. Un but refusé à Joe Sakic, lors de la première ronde contre les Rangers de New York, sous le prétexte qu'Alex Kovalev se tord de douleur à l'autre bout de la patinoire après avoir reçu un coup de bâton, fait la différence dans le quatrième match de la série. Les Nordiques perdent le match et la série peu de temps après. Une amère déception qui cache un drame beaucoup plus grand. Neuf jours après l'élimination, soit le 25 mai 1995, Marcel Aubut annonce la vente des Nordiques à des intérêts américains¹⁸⁷. L'équipe déménage au Colorado et change de nom pour l'Avalanche. Au Québec, et surtout à Québec, c'est l'onde de choc. Les partisans n'ont même pas la chance de faire leurs adieux à leur équipe. Ce départ précipité a blessé profondément bon nombre de Québécois. Dans plusieurs cas, la blessure fait encore mal.

Alors que la vente de l'équipe est finalisée, Aubut explique qu'il était en communication en personne avec le bureau de Jacques Parizeau au moment où il se trouvait à Denver. Les papiers du contrat de vente étaient posés sur la table devant lui quand il téléphona au premier ministre pour lui demander quoi faire. Devait-il signer ou pas? Le gouvernement avait à cet instant précis la dernière chance d'offrir son aide aux Nordiques. Mais la position était la même. Aubut signa. Les Nordiques étaient bel et bien morts¹⁸⁸. En pleine campagne référendaire, Parizeau avait sûrement beaucoup d'autres choses à songer. Les sondages montraient clairement que la population ne voulait pas investir les deniers publics pour payer des sportifs déjà millionnaires. Mais lorsque la vente de l'équipe fut annoncée, les gens ont réalisé ce qu'ils venaient de perdre.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.266.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.268.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.269.

Littéralement, une partie de leur identité. Avec le recul historique, lorsque l'on observe les résultats obtenus par le camp du OUI dans la capitale nationale par rapport aux précédents sondages réalisés quelques mois auparavant, on se rend compte que le vote souverainiste a reculé à Québec. On ne fait pas l'histoire avec des si, mais imaginons que Jacques Parizeau accepte de sauver les Nordiques à brève échéance en 1995. Imaginons la une des journaux. « Le gouvernement péquiste sauve les Nordiques ». Sachant tout le pouvoir que le hockey et les Fleurdelisés ont eu au sein de la population québécoise, sachant que le OUI a perdu par la marge de 1%, l'histoire aurait pu être différente.

Dans la réalité, en 1995, au hockey comme en politique, c'est le discours économique qui dicte les actions. Si en 1979, René Lévesque n'hésite pas à accorder une subvention aux Fleurdelisés, seize ans plus tard, les choses ont changé. Le gouvernement est très réticent à l'idée de s'engager financièrement si les garanties ne sont pas au rendez-vous. Dans cette dynamique, les Nordiques font leurs adieux à Québec. Le dernier coup de couteau fut asséné l'année suivante, au moment où à leur première année au Colorado, l'équipe remporte la fameuse coupe Stanley. C'est avec le cœur brisé que les partisans des Nordiques regardent ces images.

Le jour où le départ des Nordiques est officiel, le Québec venait de perdre un morceau important de son patrimoine culturel. Pour les citoyens de la vieille capitale, qui ont perdu ce jour là une partie de leur cœur. D'ailleurs, l'intérêt pour le hockey à Québec n'a pas nécessairement diminué, mais disons qu'il s'est transformé quelque peu et il n'a plus la même saveur. Certains suivent les Remparts, l'équipe de Patrick Roy, avec grand intérêt, d'autres s'intéressent aux Canadiens par amour du hockey et un peu par défaut, puisqu'il s'agit de la seule équipe québécoise de la LNH. Plusieurs ne regardent tout simplement plus le hockey. En 1995, c'est une partie d'eux que les gens de Québec et du Québec ont perdu lorsque les Fleurdelisés sont partis pour les cieux montagneux du Colorado.

CONCLUSION

Jamais, en un mot, un phénomène historique ne s'explique
pleinement en dehors de son moment.
- Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*

Les séries éliminatoires sont au hockey ce que les élections sont à la politique : des moments forts, des émotions à fleur de peau, des convictions que l'on exprime haut et fort. Surtout, ce sont des moments, des occasions, des événements qui nous réunissent entre nous. Dans les deux cas, c'est le cœur qui finit par parler, c'est la fierté qui passe pour s'exprimer. Ce n'est pas par hasard si ce sont ces moments qui forgent l'histoire et qui s'inscrivent dans la mémoire collective. Ces événements, on s'en souvient parce qu'ils veulent dire quelque chose, parce qu'ils symbolisent quelque chose. Qui n'a jamais entendu parler de René Lévesque au Québec? Qui n'a jamais entendu parler des deux référendums sur la souveraineté de notre province? Qui ne connaît pas l'histoire de Maurice Richard au Forum quand il a été suspendu? La bagarre du Vendredi Saint fait également partie de ces événements qui ont marqué le Québec. Les deux équipes en présence, les Canadiens et les Nordiques, ont eux-mêmes marqué l'histoire du Québec. Encore plus, elles ont formé, surtout lorsqu'elles s'affrontaient entre elles, de véritables symboles identitaires pour les Québécois. Grâce à elles, c'est tout un peuple qui se réunissait, ensemble et divisé en même temps pour exprimer sa passion, à l'image de ces deux grandes tendances qui régissaient l'allégeance politique. Cette passion pour le sport de nos parents et grands-parents est un pont intergénérationnel. Par-dessus tout, les Québécois expriment cette partisanerie pour des affrontements entre les deux équipes qui, à leur façon, représente une facette identitaire d'une grande partie de la société. Ce que l'on regarde à la télévision ou sur place lors de ces rencontres entre Montréal et Québec, c'est un combat entre frères ennemis, une métaphore de la question nationale telle qu'elle se présentait entre les deux référendums.

Au cours du XX^{ème} siècle et un peu partout à travers le monde, le sport est un laboratoire privilégié pour observer et comprendre certains mouvements sociaux importants. En 1995, l'Afrique du Sud organise la Coupe du monde de rugby. Nelson Mandela débute son premier mandat en tant que premier ministre du pays et utilise l'événement sportif pour créer un sentiment d'union nationale derrière l'équipe des Springboks, symbole durant plusieurs décennies

de la domination politique des blancs d'Afrique du Sud et de l'Apartheid. Durant les années 1930, dans l'Italie de Mussolini, le dictateur avait attribué le titre de « Soldat de la patrie » aux membres de l'équipe nationale de football en vue de la Coupe du monde. Partout dans le monde, des joueurs, des sportifs qui se sont distingués à l'occasion d'un événement particulier sont devenus de véritables symboles nationaux. Pensons à des gens comme Diego Maradona en Argentine, qui a soulevé le pays en l'aidant à gagner la Coupe du monde en 1986. Malgré ses problèmes de drogues et d'alcoolisme, il représentait et représente toujours un personnage quasi-sacré dans son pays. Même son de cloche avec le boxeur Muhamed Ali, le joueur de basketball Michael Jordan, le fameux cogneur des Yankees Babe Ruth ou encore « La merveille », Mr Canada, Wayne Gretzky. Grâce au sport, ils sont devenus de véritables symboles, transcendant largement le cadre sportif, pour se transposer dans l'univers social dans lequel ils ont évolué. Ce sont eux que les gens admirent et dont ils suivent les exploits comme si c'étaient les leurs.

À la fois pour les individus et pour la rivalité entre deux pays ou deux villes, les passions sont fortes. Les matchs de rugby et de football entre l'Irlande et la Grande-Bretagne représentent beaucoup plus qu'un jeu pour la population irlandaise. Il en va de même pour des affrontements entre l'Olympique de Marseille et le Paris St-Germain. Comme l'ethnologue Christian Bromberger l'observe à Naples, Turin et Marseille, le football en Europe est suivi comme une véritable religion. La symbolique associée à l'équipe locale ou encore à l'équipe nationale se veut un reflet, un miroir de la société dans laquelle elle évolue. Pour cette raison et pour bien d'autres, les matchs de football attisent autant les passions des Européens et nous donnent quelques fois droits à des événements qui paraissent surdimensionnés par rapport aux enjeux sportifs qui leurs sont liés. Pensons aux fameux hooligans, ces fans ultra-passionnés qui usent régulièrement de la violence et de l'intimidation pour encourager leur équipe.

Plus près de nous, l'événement sportif par excellence en matière de sport et politique, la série du siècle de 1972 entre le Canada et l'Union Soviétique, montre le pouvoir du sport sur ce qui touche au sentiment national. Afin de départager entre le Canada ou l'URSS le titre de champion au hockey, une série de huit matchs entre les deux pays est organisée, se déroulant sur les deux territoires. Marqué par Paul Henderson, le but qui donna la victoire au Canada reste à jamais gravé dans l'histoire canadienne ; événement d'ailleurs immortalisé sur la monnaie et les timbres. Au Québec, à travers le hockey, on peut à quelques occasions prendre le pouls de la société qui considère ce sport comme une source de fierté. De la rivalité entre les Canadiens et les

Maroons à l'émeute Maurice-Richard de 1955, le hockey est le théâtre de la cristallisation des passions nationales des citoyens. Durant les années 1980, avec l'ascension des Nordiques dans la LNH, le hockey, par l'intermédiaire de la rivalité entre Montréal et Québec, se trouve à être un laboratoire pour comprendre à la fois la société québécoise de l'époque, de même que toute la complexité de la polarisation de la question nationale autour de deux camps qui s'affrontent farouchement. Voilà, en quelques mots, le cœur de ce mémoire.

Comme point d'ancrage, nous avons proposé au début de ce mémoire d'analyser la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques sous le prisme du nationalisme au cours des années 1980. En prenant comme point central l'événement du Vendredi Saint, nous nous sommes intéressés à ce que pouvait dévoiler la rivalité en tant que véhicule d'expression de la fierté nationale québécoise entre les deux référendums. Les symboles identitaires rattachés aux deux équipes de la province, de même que l'extraordinaire capacité de mobilisation et de marchandisation de ces duels québécois nous permettaient de croire que la rivalité Canadiens-Nordiques a cristallisé des passions qui dépassent largement le cadre du hockey. D'une série d'événements à la base sportif émane des phénomènes sociologiques qui nous aident à comprendre la société québécoise des années 1980. Pour aller plus loin, nous avons proposé comme l'hypothèse que la dynamique symbolique sous-jacente aux rencontres entre le Tricolore et les Fleurdelisés a polarisé l'attention des gens au même titre que la question nationale à la même période. Par ses épisodes marquants, ses personnages qui sont passés à l'histoire, la rivalité entre Montréal et Québec laisse son empreinte sur le paysage social québécois des décennies 1980 et 1990. Par les passions populaires qu'elle soulève les soirs de ces fameux matchs de séries ou du temps des Fêtes, elle contribue à maintenir l'actualité et à concrétiser le sentiment de fierté pour son équipe et pour son sport national. Elle a ainsi été une bougie d'allumage à une époque mouvementée et incertaine sur les plans politique et national, un feu ardent qui a fait ressortir avec bruit et fracas toute la force du peuple québécois.

La rivalité entre les Canadiens et les Nordiques et le nationalisme québécois des années 1980 possèdent des liens qui ressortent progressivement au fur et à mesure de l'analyse des dessous de l'engouement populaire pour ces duels d'abord sportifs. La force symbolique et identitaire propre à cette rivalité découle directement des décisions prises par les Nordiques dès leur entrée dans la grande ligue. S'affirmant haut et fort pour le fait français dans leur équipe, fleur de lys sur le gilet, l'équipe de la Capitale nationale offre tout un contraste avec la glorieuse

équipe montréalaise, dirigée par des anglophones à l'époque. Elle force le Tricolore à rectifier le tir et à bâtir son club autour d'une image plus francophone. Les affrontements sur la glace offrent un spectacle aux Québécois qui entretient les parallèles avec la question nationale et ses deux grands camps. La puissance des symboles a fait de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques un véritable enjeu national. Ces matchs entre les deux équipes ont tenu tout un peuple en haleine, par ce qu'ils incarnaient aux yeux des amateurs. Dès lors, les deux clubs de la province ont donné envie à des millions de Québécois de faire partie de la rivalité et de la suivre sur une base presque quotidienne, où chacun défend son camp avec vigueur. Tout le monde en parle, que ce soit à la maison, au travail et même à l'Assemblée nationale. Le Forum et le Colisée accueillent des foules survoltées qui, par leurs cris et leur énergie, ont marqué profondément tous les acteurs de la rivalité. La mobilisation dépasse largement le cadre des deux villes pour s'étendre à la grandeur de la province. La radio, la télévision et les journaux en font état abondamment.

La marchandisation du sport touche le hockey de la LNH de plein fouet au cours des années 1980. Ses effets sur la rivalité sont tels que la commercialisation se retrouve partout dans les quotidiens écrits québécois, dans les tribunes radiophoniques et bien sûr à la télévision. Comme les péripéties des affrontements entre Montréal et Québec se retrouvent un peu partout dans le quotidien des gens, la guerre commerciale livrée par Molson et O'keefe, les deux commanditaires des équipes, accentue encore plus la présence de la rivalité dans les publicités télévisuels et dans les journaux. La guerre du houblon atteint des dimensions sociales importantes, au point de devenir une marque d'allégeance envers l'une ou l'autre des équipes. Encore ici, la force des symboles opère et donne un autre sens à un phénomène.

En guise de conclusion, nous avons voulu montrer que la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a été plus qu'un phénomène sportif, qu'elle s'inscrit dans un courant social et nationaliste propre à l'entre-deux référendaire. La bataille du Vendredi Saint, c'est le symbole de la passion des Québécois. Ces derniers se sont placés entre sport, identité et nationalisme pour poser un regard sur l'événement. Cette soirée du printemps 1984 exprime tout un phénomène lié à la culture politique et populaire que le sport et la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques ont su cristalliser sur la patinoire. Puisque le hockey est un élément rassembleur au Québec, la rivalité entre Montréal et Québec, durant les années 1980, a fasciné tout un peuple qui a placé depuis des générations ce sport sur un piédestal. À travers cette lutte entre les deux grandes villes québécoises se sont greffés des symboles identitaires et nationaux puissants, qui ont permis aux

gens d'exprimer leur passion collective. Encore plus, la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, par certains des événements qu'elle a créés, est entrée dans la mémoire collective québécoise, par son côté spécifique, presque unique. Quoiqu'il en soit, la rivalité est devenue un symbole national, un reflet de la société du moment, de ses craintes et de ses aspirations. La mémoire collective garde paradoxalement le souvenir de la force passionnelle soulevée par la rivalité plus que ses mauvais côtés, à l'instar de la mémoire collective des référendums qui en définitive a été articulée par le camp perdant, plus que par le camp du gagnant.

La rivalité entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec dévoile la dimension imaginaire d'un peuple face à son avenir, en animant une appartenance concrète à un camp dans une mise en scène ritualisée, codifiée et glorifiée. La passion populaire engendrée par le hockey fait de la rivalité un véhicule tout destiné pour que la fierté nationale s'exprime sur le territoire québécois. Elle naît à une époque charnière pour soulever les foules et les polariser autour de deux grands camps. L'année 1980 en est une de finalité en quelque sorte. L'effervescence du nationalisme québécois des années 1960 et 1970 a conduit à des changements majeurs au sein de la société et du monde politique. La tenue du référendum en 1980 se veut un baromètre du nationalisme et de ses acquis depuis deux décennies de transformations. Ce vote référendaire implique par procuration les Québécois à faire un choix entre les deux leaders politiques francophones les plus prestigieux, les plus talentueux de cette génération, Pierre Elliott Trudeau et René Lévesque. Jamais le choix n'a été à faire avant le référendum. Plusieurs appuient d'ailleurs l'un au fédéral et l'autre au provincial. Dorénavant, les visions, les opinions et le destin du Québec exigent un choix clair. OUI ou NON.

Au moment où la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques prend son envol, le résultat référendaire est connu. On a beau se dire à la prochaine fois et vanter les acquis du nationalisme québécois, demeure qu'au final, le NON a gagné. Pour plusieurs francophones qui se sont mobilisés pour la souveraineté, c'est la grande désillusion. Les démarches du premier ministre Pierre Elliott Trudeau et de son acolyte Jean Chrétien pour rapatrier la constitution canadienne au plus vite ouvrent les yeux à bon nombre de Québécois quant aux promesses de fédéralisme renouvelé. En novembre 1981, alors que les premiers ministres provinciaux sont réunis pour négocier le projet constitutionnel, le gouvernement fédéral offre un pacte aux provinces récalcitrantes pour obtenir leur appui, à l'exception du Québec, qui n'a pas eu vent de la réunion. L'événement révèle la position minoritaire du Québec au sein du Canada. L'arrivée de la

constitution est célébrée en grande pompe, mais le Québec ne l'a toujours pas ratifiée. Au surplus, au début des années 1980, la province est en train de vivre la pire crise économique depuis la Seconde Guerre Mondiale. En plus de connaître une grande déconvenue politique, le Québec s'appauvrit. Dans un tel contexte, il y a moins de place pour l'affirmation de l'identité nationale.

Voilà où nous croyons que la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques a joué un rôle important sur le plan du nationalisme. Événement populaire par excellence, le hockey, par ses affrontements, reflète dans l'imaginaire collectif les combats politiques. Encore plus, ce phénomène social mobilise les gens et permet d'exprimer sa fierté haut et fort. La rivalité reprend, par ses symboles identitaires enracinés dans la société, les grands antagonismes de la culture politique des années 1980. La rivalité a quand même su polariser tout un peuple, au point qu'aujourd'hui encore certains souhaitent son retour, pour des raisons qui, quelques fois, dépassent celle du sport. Cette rivalité, les Québécois l'ont vécue ensemble, pour le meilleur et pour le pire. Les pages de cette rivalité, les Québécois les ont écrites ensemble. Les événements qui l'ont marqué et dont on parle toujours avec autant de vigueur et de passion, n'auraient jamais eu la même importance si la rivalité n'avait pas fasciné autant. Le cœur de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques fait ressortir chez ceux qui ont vibré avec elle une fierté qui se conjugue avec les buts, les victoires, les anecdotes et l'ambiance des soirs de ces fameux matchs. De 1979 à 1995, elle a été un point de repère important dans la société québécoise. De façon métaphorique, elle a été le cœur de la passion québécoise, dans son expression la plus simple et la plus prompte.

A- Une future deuxième rivalité Canadiens-Nordiques et quelques pistes de réflexion...

En se fondant sur les faits de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, il est permis de croire que la passion populaire ne demande qu'à resurgir. Les Québécois sont loin d'avoir oublié à quel point la rivalité a été enlevante et les paroles de ceux qui l'ont vécue font rêver les plus jeunes d'un retour des Fleurdelisés. Au-delà des considérations sportives et identitaires concernant une éventuelle rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, est-ce que le contexte social pourrait être propice au développement d'un sentiment de fierté nationale alentour des grands duels québécois? Certes, le hockey demeure et demeurera un élément de fierté incontesté au Québec. L'effervescence populaire engendrée par les récents succès de la Sainte Flanelle dans

les éliminatoires de 2010 le montre de façon éloquent. La question nationale occupe une place moindre dans les débats sociaux présentement dans la province. Toutefois, qui sait ce que l'avenir réserve. Depuis le départ des Nordiques en 1995, le hockey de la LNH a bien changé. L'imposition d'un plafond salarial et d'une règle de partage des revenus entre les équipes enregistrant des profits et celles moins bien nanties assurent une certaine espérance de vie aux clubs provenant de plus petit marché.

En jetant un regard sur la vue d'ensemble de ce projet de mémoire sur la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, nous réalisons pleinement le pouvoir du sport dans l'espace public de nos sociétés contemporaines, au Québec et ailleurs dans le monde. La récente Coupe du monde de soccer en Afrique du Sud l'a d'ailleurs montré avec éclats. Les passions populaires des Espagnols lors de la victoire finale ont fait en sorte que même la région indépendantiste de la Catalogne a hissé le drapeau de l'Espagne en signe de solidarité. Le geste n'a pas été acclamé par tous les Catalans, mais il montre néanmoins l'influence potentielle du sport. C'est le cas pour le soccer en Europe, en Afrique et un peu partout dans le monde, c'est le même son de cloche avec d'autres sports comme le hockey, le baseball, le football ou le cyclisme. À notre avis, le sport fascine autant entre autres parce qu'il transforme des gens ordinaires en héros. Par sa mise en scène, il crée l'excitation, l'angoisse, l'euphorie, bref, toute une gamme d'émotions que l'on ne retrouve que très rarement dans la vie quotidienne. On s'attache rapidement au club de la ville ou au club national car, à travers lui, c'est la fierté de chacun qui est représenté.

En analysant la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, nous nous sommes aperçus de tout le pouvoir symbolique que peuvent avoir des affrontements sportifs entre deux villes rivales sur la mobilisation populaire et sur la fierté locale ou nationale. Les Nordiques ayant déménagé il y a une quinzaine d'années, les Québécois se sont tournés vers d'autres équipes pour recréer des rivalités qui alimentent les passions. Certains les ont trouvés par l'intermédiaire d'autres sports et d'autres équipes. En effet, plusieurs Québécois se sont en quelque sorte appropriés la rivalité entre les Red Sox et les Yankees au baseball. Néanmoins, c'est surtout au hockey que quelques rivalités significatives sont nées ou se sont développées depuis le départ des Fleurdelisés. Lorsque le Tricolore affronte les Bruins de Boston, on peut dire que l'atmosphère dans les gradins est plus survoltée que contre les Trashers d'Atlanta. L'histoire entre les deux équipes et les nombreuses confrontations en éliminatoires au cours des dernières années ont certes contribué à faire de ces duels des événements durant la saison. C'est toutefois aux Maple Leafs de Toronto

que les Québécois réservent leur accueil le plus hostile et le plus passionnel depuis les dernières années. Les Darcy Tucker, Mats Sundin et plus récemment Mike Komisarek sont persona non grata aux abords du Centre Bell. Les partisans se plaisent à huer copieusement le gilet à feuille d'érable de l'équipe ontarienne. Loin d'être nouvelle, la rivalité entre les Canadiens et les Maple Leafs puise ses racines dans les années 1960-70, mais a connu une recrudescence au début des années 2000.

Afin de rester dans la même perspective que l'analyse de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques, on peut se demander si la nouvelle intensité des matchs entre le Tricolore et les Leafs s'insère dans une logique de continuité ou bien s'il s'agit simplement de la nouvelle cible des spectateurs qui cherchent un club à stigmatiser. A-t-on trouvé une nouvelle équipe ennemie qui engendre des passions collectives ratisant plus large que le sport? Ou bien s'agit-il d'un placebo, d'une haine de circonstance, Toronto représentant la ville anglophone par excellence, en plus d'être située géographiquement pas trop loin de Montréal? Il pourrait être pertinent d'analyser cette nouvelle rivalité entre Montréal et Toronto en regard de ce qu'elle a engendré dans la société québécoise et dans la société ontarienne. Bien que le phénomène se concentre plus volontiers dans la région métropolitaine, les Maple Leafs sont devenus progressivement l'équipe à détester depuis le départ des Nordiques. Est-ce que les tensions entre les francophones et les anglophones ou bien entre le Québec et l'Ontario ont joué un rôle dans l'animosité des amateurs vis-à-vis des Torontois?

D'une façon plus générale, il est possible également de se pencher sur le phénomène du sport au Québec, ainsi que sur ses impacts dans la société. Les sujets sont nombreux et s'insèrent dans un contexte international : l'événement sportif devient très rassembleur et révélateur de certaines tendances sociales. Que ce soit par nos athlètes qui participent aux Olympiques en passant par des équipes locales qui représentent la fierté d'une ville entière, le sport au Québec reste une vignette pour poser un regard sur les événements sociaux. Le Club de hockey Canadien des années 2000 représente à lui seul un sujet riche en interprétations par les événements et les scandales qui l'ont entouré. L'explosion de la vente de produits dérivés de toutes sortes, les petits drapeaux sur les automobiles en série, le nombre de Québécois dans l'équipe, le rendement des « étrangers » au sein du club. Autant de sujets pourraient être exploités.

Notre analyse de la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques en tant qu'expression populaire de la fierté nationale avait pour but de montrer que le hockey peut offrir un terrain fertile pour rassembler les passions des Québécois. Sujet de discussions et de disputes de 1979 à 1995, la rivalité a transporté les Québécois entre deux référendums, entrant de plein droit dans la mémoire collective. Son attrait et son pouvoir ont traversé le temps. La preuve? Discutez en famille ou entre amis des Canadiens et des Nordiques, vous verrez l'émotion ressortir. Toujours pas convaincu? Alors demandez-le. Qui est responsable de la bataille du Vendredi Saint? Si vous êtes plus téméraire, osez poser LA question, « Y'étais-tu bon le but d'Alain Côté? »

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES, ARTICLES DE JOURNAUX

Tous les articles de journaux de la saison 1983-1984 ont été consultés. De septembre 1983 à avril 1984, nous avons analysé tous les écrits publiés la veille, le jour même et le lendemain des matchs entre les Canadiens et les Nordiques dans les quatre grands quotidiens francophones québécois.

ADAM, Marcel. « La rivalité entre Montréal et Québec », *La Presse, section éditoriale*, 26 avril 1984, p.A-6.

BÉDARD, Claude. « Corey et Aubut mesurent tout l'impact de la série », *Le Journal de Montréal*, 10 avril 1984, p.97.

BÉDARD, Claude. « La bagarre, un coup monté? », *Le Journal de Québec*, 22 avril 1984, p. 58.

BÉDARD, Claude. « Tout ce que cachent les duels Canadiens-Nordiques », *Le Journal de Québec*, 22 décembre 1983, p. 66.

BÉDARD, Claude. « La série de rêve qui cache un cauchemar », *Le journal de Québec*, 9 avril 1984, p. 74.

BÉDARD, Claude. « En français ou en anglais? Que les Nordiques gagnent », *Le Journal de Québec*, 8 octobre 1983, p.58.

BELLEFEUILLE, Roger. « Héros, Hockey, Houblon », *Le Soleil*, 3 novembre 1983, p. A-18.

BELLEFEUILLE, Roger. « La guerre commence! », *Le Soleil*, 1^{er} octobre 1983, p. D-7.

BOUCHER, Alain. « O'keefe-Nordiques : une dette psychologique », *Le Soleil*, 24 mars 1984. p. D-1.

BOURQUE, François. « Penney n'a pas suffi », *Le Journal de Québec*, 13 avril 1984, p.2.

BRISSET, Bernard. « La bataille Nordiques-Canadiens », *La Presse, section des sports*, 15 avril 1984, p.3.

BRISSET, Bernard. « Les Nordiques jouent du bâton, les Canadiens en profitent », *La Presse, section des sports*, 11 octobre 1983, p.2.

BRISSET, Bernard. « Victoire des Nordiques », *La Presse, section des sports*, 13 avril 1984, p.3.

BRISSET, Bernard. « Canadiens-Nordiques : une vraie bonne série prévoient les amateurs et le gagnant sera... », *La Presse section actualité*, 9 avril 1984, p.3.

BRISSET, Bernard. « Du Fleurdelisé au bleu-blanc-rouge, Hamel : une haine de circonstance », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

BRISSET, Bernard. « Du jeu robuste », *La Presse, section des sports*, 3 janvier 1983, p.2.

BRISSET, Bernard. « Les Canadiens reçoivent Québec », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

BRISSET, Bernard. « Le tigre rugit », *La Presse, section des sports*, 15 avril 1984, p.2.

BRISSET, Bernard. « Les gars m'ont prévenu...- Bobby Smith », *La Presse, section des sports*, 3 novembre 1983, p.2.

CADORETTE, Claude. « Les Nordiques deviennent les favoris », *Le Journal de Montréal*, 10 octobre 1983, p.79.

DUBUC, Jean-Guy. « Subitement, c'est la fièvre du hockey », *La Presse, section opinion*, 15 avril 1984, p.8.

KING, Ronald. « Sur le front des ondes », *La Presse, section des sports*, 12 avril 1984, p.2.

LADOUCEUR, Albert. « Jean Hamel passe de l'autre côté de l'autoroute 20 », *Le Journal de Montréal*, 5 octobre 1983, p.114.

LADOUCEUR, Albert. « Des Mario Tremblay, il y en a maintenant à Québec », *Le Journal de Montréal*, 3 novembre 1983, p.117.

LADOUCEUR, Albert. « Quand le Colisée se donne des airs de Carnaval », *Le Journal de Québec*, 13 avril 1984, p.87.

LADOUCEUR, Albert. « Personne ne veut allumer la mèche », *Le Journal de Montréal*, 1^{er} décembre 1983, p.125.

LAROCHELLE, Claude. « Lemaire attaque », *Le Soleil*, 14 avril 1984, p. C-3.

LUNEAU, Ghyslain. « Bobby Smith initié ce soir », *Le Journal de Montréal*, 3 novembre 1983, p.118.

LUNEAU, Ghyslain. « Bergeron parle d'intensité et de discipline », *Le Journal de Montréal*, 1^{er} décembre 1983, p.125.

LUNEAU, Ghyslain. « Canadiens-Nordiques : le rêve se réalise », *Le Journal de Montréal*, 8 avril 1984, p.94.

PEDNEAULT, Yvon. « Le Tigre l'avait prévu », *Le Journal de Montréal*, 4 janvier 1984, p.92.

PEDNEAULT, Yvon. « Les Nordiques perdent la tête...et le match! », *Le Journal de Montréal*, 11 octobre 1983, p.92.

POULIN, Yves. « Les grands gagnants, ce sont les brasseries », *Le Soleil*, 10 avril 1984, p. C-1.

OUVRAGES, SYNTHÈSES, ARTICLES ET ÉTUDES DE CAS

Historiographie et méthode

BÉDARD, Éric et Julien Goyette. *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Montréal, Presses Université de Montréal, 2006, 481 pages.

BONVILLE DE, Jean. *L'analyse de contenu des médias, de la problématique au traitement statistique*, Bruxelles, De Boeck, 2006, p.19.

CHARTIER, Roger. *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, 292 pages.

DUCHESNE, Érick et Martin Pâquet. « De la complexité de l'événement en histoire », *Histoire sociale*, vol. XXXIV, no 67, mai 2001, pp.187-196.

LIPOVETSKI, Gilles. *L'Empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987, p. 345 pages.

PÂQUET, Martin. « Histoire sociale et histoire politique au Québec : esquisse d'une anthologie du savoir historien », *Bulletin d'histoire politique*, Quinze ans d'histoire politique, vol. 15, no 3, printemps 2007, p. 87.

Nationalisme québécois

BALTHAZAR, Louis. *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1986, 212 pages.

GAGNÉ, Gilles et Simon Langlois. *Les raisons fortes. Nature et signification de l'appui à la souveraineté du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, 187 pages.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Que veulent vraiment les Québécois? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006, 178 pages.

MARSOLAIS, Claude. *Le référendum confisqué : histoire du référendum québécois du 20 mai 1980*, Montréal, VLB, 1992, 266 pages.

PARIZEAU, Jacques. *La souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain*, Montréal, Michel Brûlé, 2009, 254 pages.

Sociologie du sport en Europe, aux États-Unis et au Canada

ANDREWS, David et Steven Jackson, *Sport, Culture and Advertising : Identities, Commodities and the politics of representation*, New York, Routledge, 2004, 254 pages.

ANDREWS, David et Steven Jackson, *Sport stars: The cultural politics of sporting celebrity*, New York, Routledge, 2001, 312 pages.

BROMBERGER, Christian. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, 406 pages.

DOOP, Jamie et Richard Harrison, *Now is the winter. Thinking about hockey*, Ontario, Wolsak and Wynn Publishers limited, 2009, 214 pages.

ELIAS, Norbert. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, 392 pages.

HOWELL, Colin. *Blood, Sweat and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, Toronto University Press, 2001, 161 pages.

POCIELLO, Christian. *Sports et société*, Paris, Vigot, 1983, 251 pages.

ROCHE, Maurice (sous la direction de). *Sport, popular culture and Identity*, Chelsea, Meyer and Meyer Verlag, 1997, 200 pages.

THOMAS, Raymond. *La sociologie du sport*, Paris, Presses Universitaire de France, 2000, 127 pages.

VIGARELLO, Georges. *Du jeu ancien au show sportif : la naissance d'un mythe*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 233 pages.

VIGARELLO, Georges. *Passion sport : histoire d'une culture*, Paris, Textuel, 2000, 191 pages.

YONNET, Paul. *Système des sports*, Paris, Gallimard, 1998, 254 pages.

Politisisation du sport au Québec

BAILLARGEON, Normand et Christian Boissinot (sous la direction de), *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 262 pages.

BÉLANGER, Anouk. « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : Analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisirs et société*, no 2. vol.19, p.525-550.

BLACK, François. *Habitants et glorieux, les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Éditions Mille-Îles, 1997, 143 pages.

CHABOT, Jean-François. *La grande rivalité Canadiens-Nordiques*, Marieville, Éditions LER, 2009, 281 pages.

GUAY, Donald. *Introduction à l'histoire des sports au Québec*, Montréal, VLB, 1987, 294 pages.

GUAY, Donald. *La conquête du sport : le sport et la société québécoise au XIX^{ème} siècle*, Outremont, Lanctôt, 1997, 244 pages.

GUAY, Donald. *La culture sportive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, 124 pages.

GUAY, Donald. *L'histoire du hockey au Québec : origine et développement d'un phénomène culturel*, Chicoutimi, JCL, 1990, 293 pages.

JANSON, Gilles. « Sport et nationalisme au Québec : une avenue de recherche négligée » *Bulletin d'histoire politique, Sport et politique*, no 2, vol. 11, hiver 2003, p.9-27.

LABERGE, Suzanne. « L'affaire Richard-Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français », *Bulletin d'histoire politique, Sport et politique*, no 2, vol.11, hiver 2003, pp.38-57.

LAPORTE, Gilles. *Molson et le Québec*, Montréal, Michel Brûlé, 2009, 264 pages.

MELANÇON, Benoît. *Les yeux de Maurice Richard : une histoire culturelle*. Montréal, Les Éditions Fides, 2006, 279 pages.

PERONNE, Julie. *Le processus d'héroïsation de Maurice Richard*, Université Concordia, 2008,

VIGNEAULT, Michel. *La naissance du sport organisé au Canada. Le hockey à Montréal, 1875-1917*, Thèse de doctorat, Université Laval, 2001, 499 pages.

ANNEXE 1

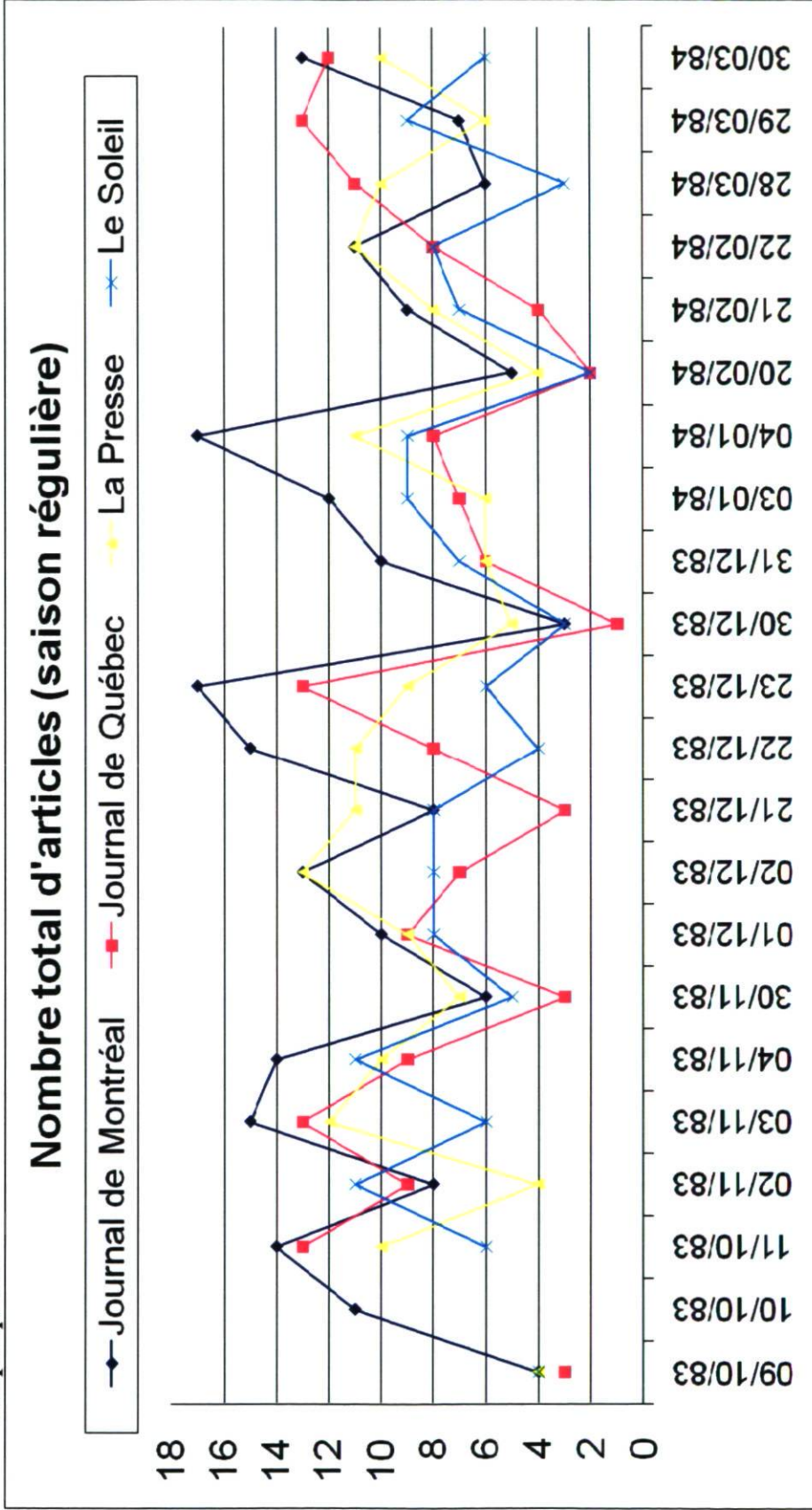
Tableau 1 : Nombre total d'articles, saison régulière 1983-1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
09/10/83	4	3	4	4	15
10/10/83	11				11
11/10/83	14	13	10	6	43
02/11/83	8	9	4	11	32
03/11/83	15	13	12	6	46
04/11/83	14	9	10	11	44
30/11/83	6	3	7	5	21
01/12/83	10	9	9	8	36
02/12/83	13	7	13	8	41
21/12/83	8	3	11	8	30
22/12/83	15	8	11	4	38
23/12/83	17	13	9	6	45
30/12/83	3	1	5	3	12
31/12/83	10	6	6	7	29
03/01/84	12	7	6	9	34
04/01/84	17	8	11	9	45
20/02/84	5	2	4	2	13
21/02/84	9	4	8	7	28
22/02/84	11	8	11	8	38
28/03/84	6	11	10	3	30
29/03/84	7	13	6	9	35
30/03/84	13	12	10	6	41
Total	228	162	177	140	707

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

Graphique 1 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

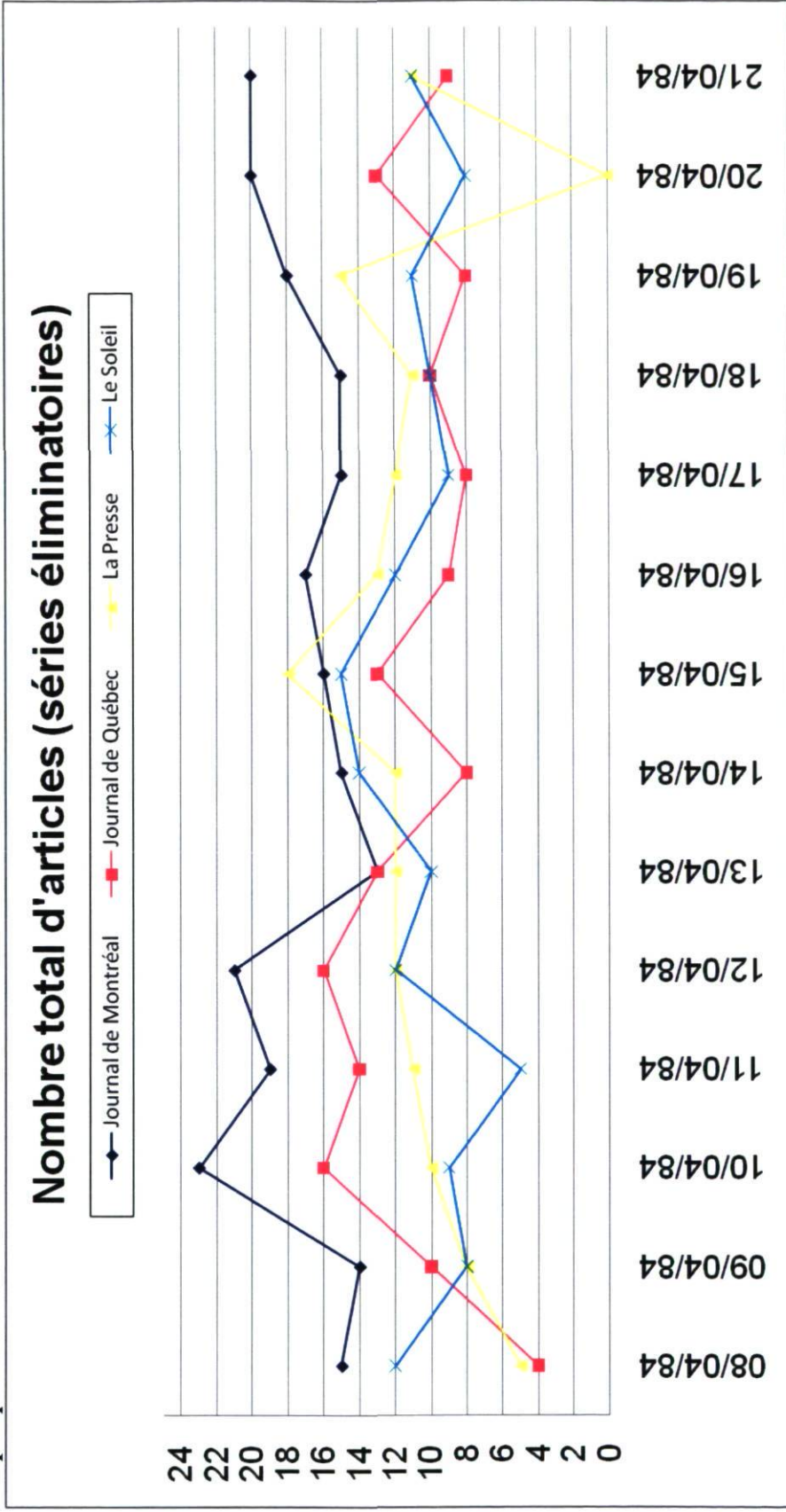
Tableau 2 : Nombre total d'articles, séries éliminatoires 1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
08/04/84	15	4	5	12	36
09/04/84	14	10	8	8	40
10/04/84	23	16	10	9	58
11/04/84	19	14	11	5	49
12/04/84	21	16	12	12	61
13/04/84	13	13	12	10	48
14/04/84	15	8	12	14	49
15/04/84	16	13	18	15	62
16/04/84	17	9	13	12	51
17/04/84	15	8	12	9	44
18/04/84	15	10	11	10	46
19/04/84	18	8	15	11	52
20/04/84	20	13	0	8	41
21/04/84	20	9	11	11	51
Total	241	151	150	146	688

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

Graphique 2 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

ANNEXE 2

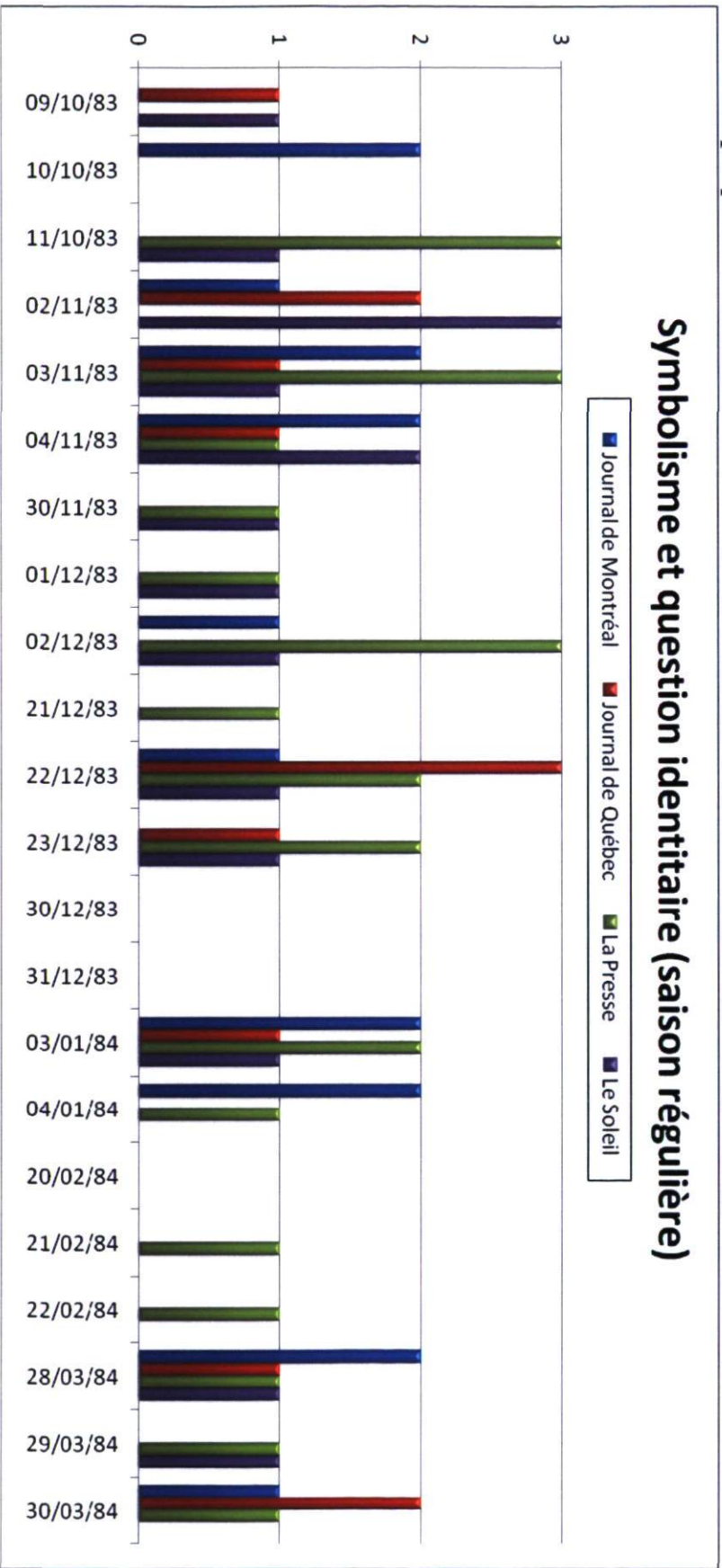
Tableau 3 : Articles, symbolisme et question identitaire, saison régulière 1983-1984 (N)

	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
09/10/83		1		1	2
10/10/83	2				2
11/10/83			3	1	4
02/11/83	1	2		3	6
03/11/83	2	1	3	1	7
04/11/83	2	1	1	2	6
30/11/83			1	1	2
01/12/83			1	1	2
02/12/83	1		3	1	5
21/12/83			1		1
22/12/83	1	3	2	1	7
23/12/83		1	2	1	4
30/12/83					
31/12/83					
03/01/84	2	1	2	1	6
04/01/84	2		1		3
20/02/84					
21/02/84			1		1
22/02/84			1		1
28/03/84	2	1	1	1	5
29/03/84			1	1	2
30/03/84	1	2	1		4
Total	16	13	25	16	70

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

Graphique 3 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

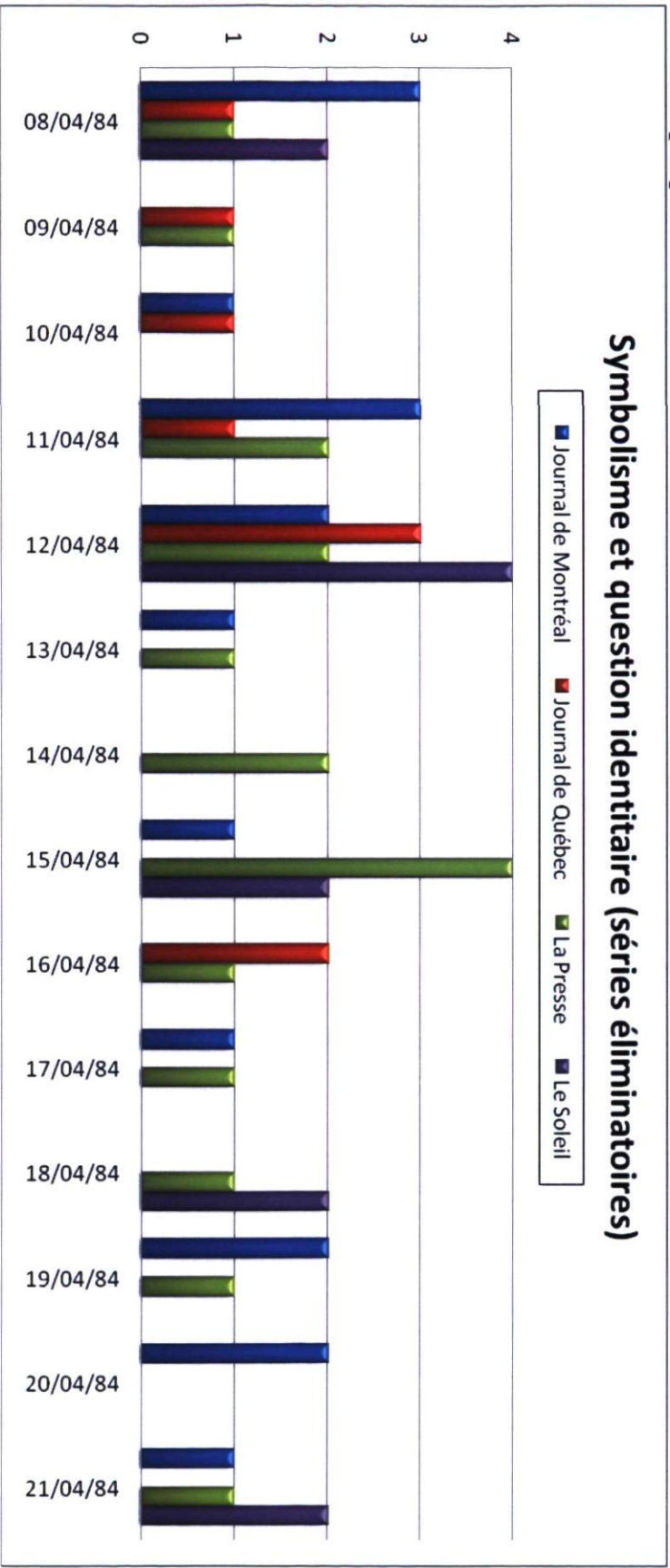
Tableau 4 : Articles, symbolisme et question identitaire, séries éliminatoires 1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
08/04/84	3	1	1	2	7
09/04/84		1	1		2
10/04/84	1	1			2
11/04/84	3	1	2		6
12/04/84	2	3	2	4	11
13/04/84	1		1		2
14/04/84			2		2
15/04/84	1		4	2	7
16/04/84		2	1		3
17/04/84	1		1		2
18/04/84			1	2	3
19/04/84	2		1		3
20/04/84	2				2
21/04/84	1		1	2	4
Total	17	9	18	12	56

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

Graphique 4 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

ANNEXE 3

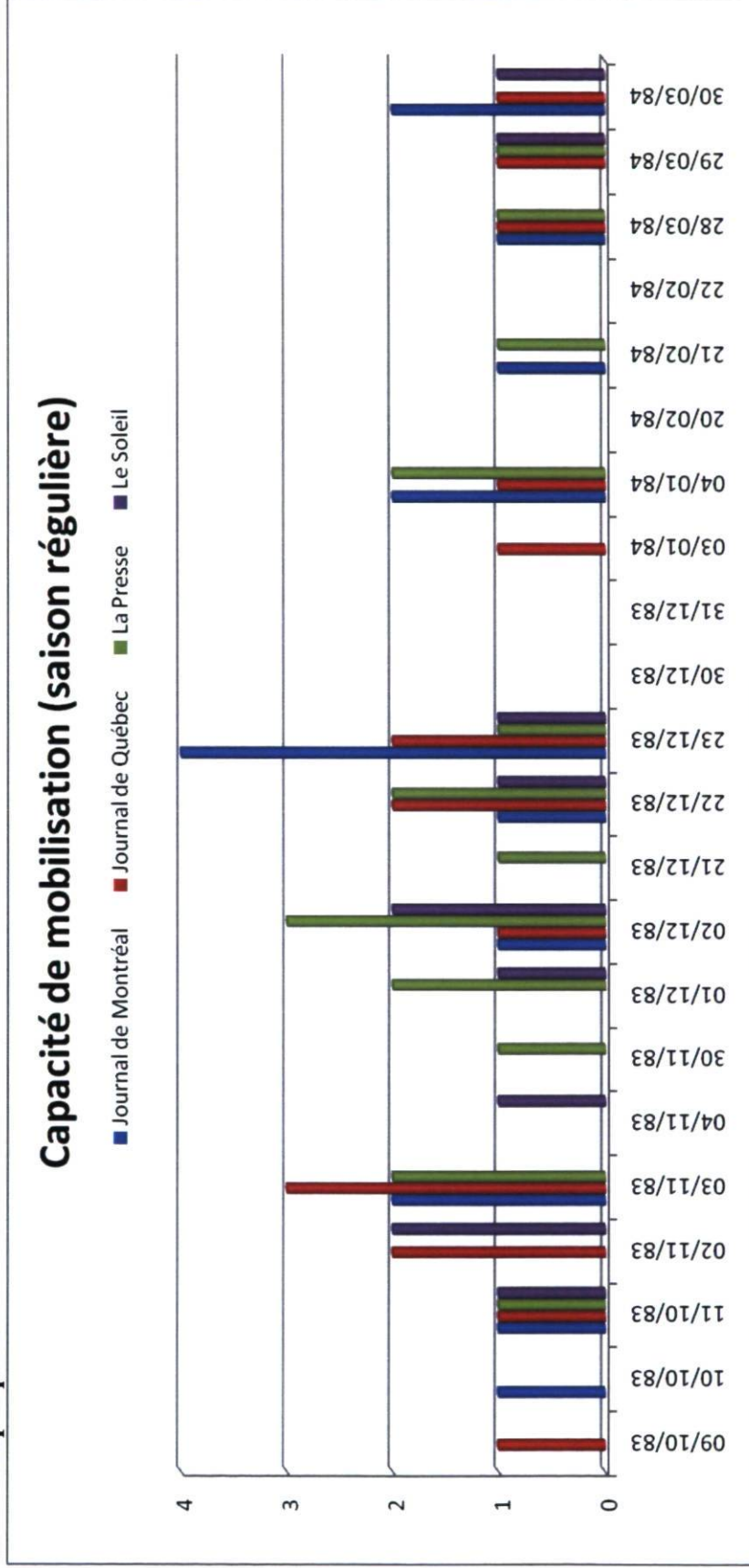
Tableau 5 : Articles, capacité de mobilisation, saison régulière 1983-1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
09/10/83		1			1
10/10/83	1				1
11/10/83	1	1	1	1	4
02/11/83		2		2	4
03/11/83	2	3	2		7
04/11/83				1	1
30/11/83			1		1
01/12/83			2	1	3
02/12/83	1	1	3	2	7
21/12/83			1		1
22/12/83	1	2	2	1	6
23/12/83	4	2	1	1	8
30/12/83					
31/12/83					
03/01/84		1			1
04/01/84	2	1	2		5
20/02/84					
21/02/84	1		1		2
22/02/84					
28/03/84	1	1	1		3
29/03/84		1	1	1	3
30/03/84	2	1		1	4
Total	16	17	18	11	62

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

Graphique 5 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

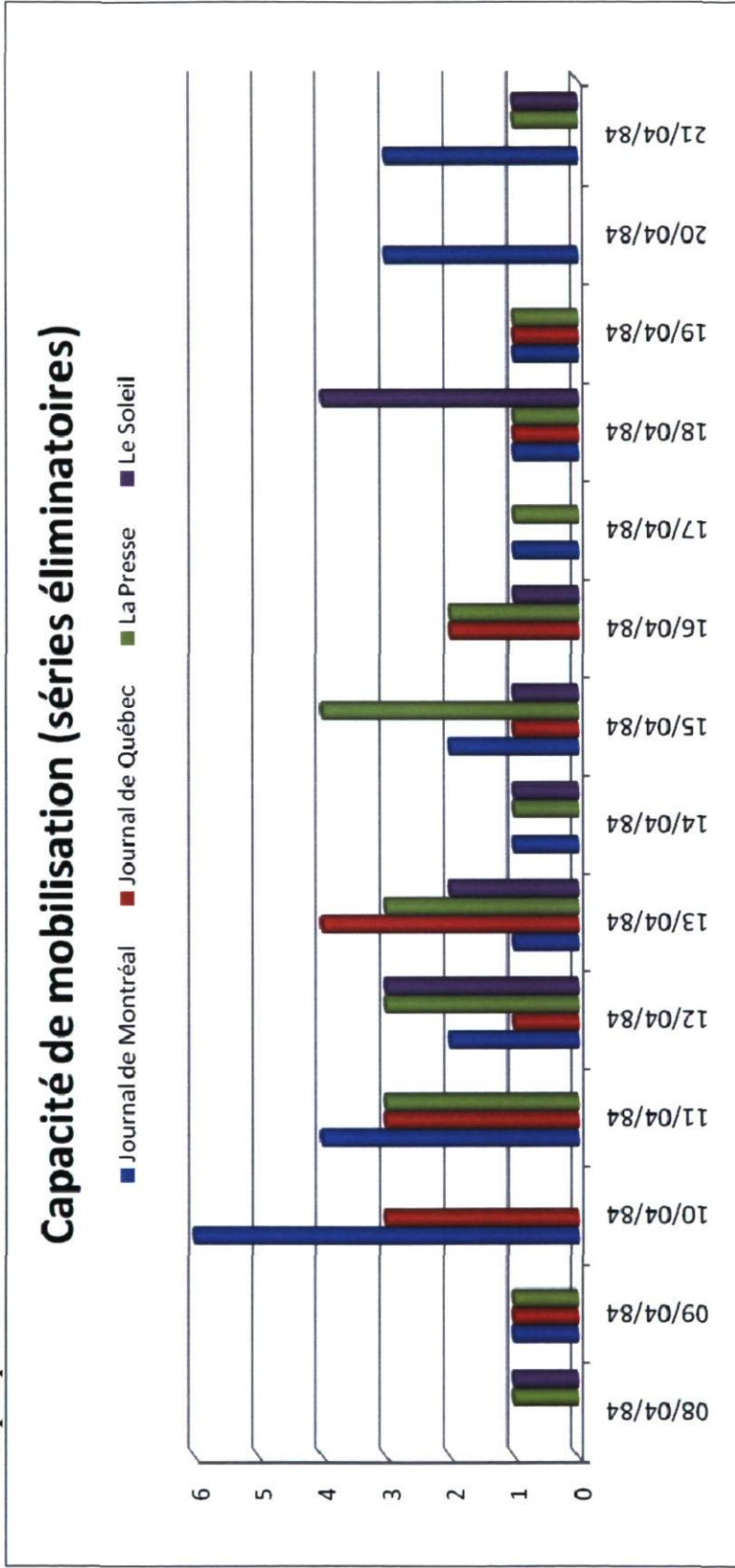
Tableau 6 : Articles, capacité de mobilisation, séries éliminatoires 1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
08/04/84			1	1	2
09/04/84	1	1	1		3
10/04/84	6	3			9
11/04/84	4	3	3		10
12/04/84	2	1	3	3	9
13/04/84	1	4	3	2	10
14/04/84	1		1	1	3
15/04/84	2	1	4	1	8
16/04/84		2	2	1	5
17/04/84	1		1		2
18/04/84	1	1	1	4	7
19/04/84	1	1	1		3
20/04/84	3				3
21/04/84	3		1	1	5
Total	26	17	22	14	79

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

Graphique 6 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

ANNEXE 4

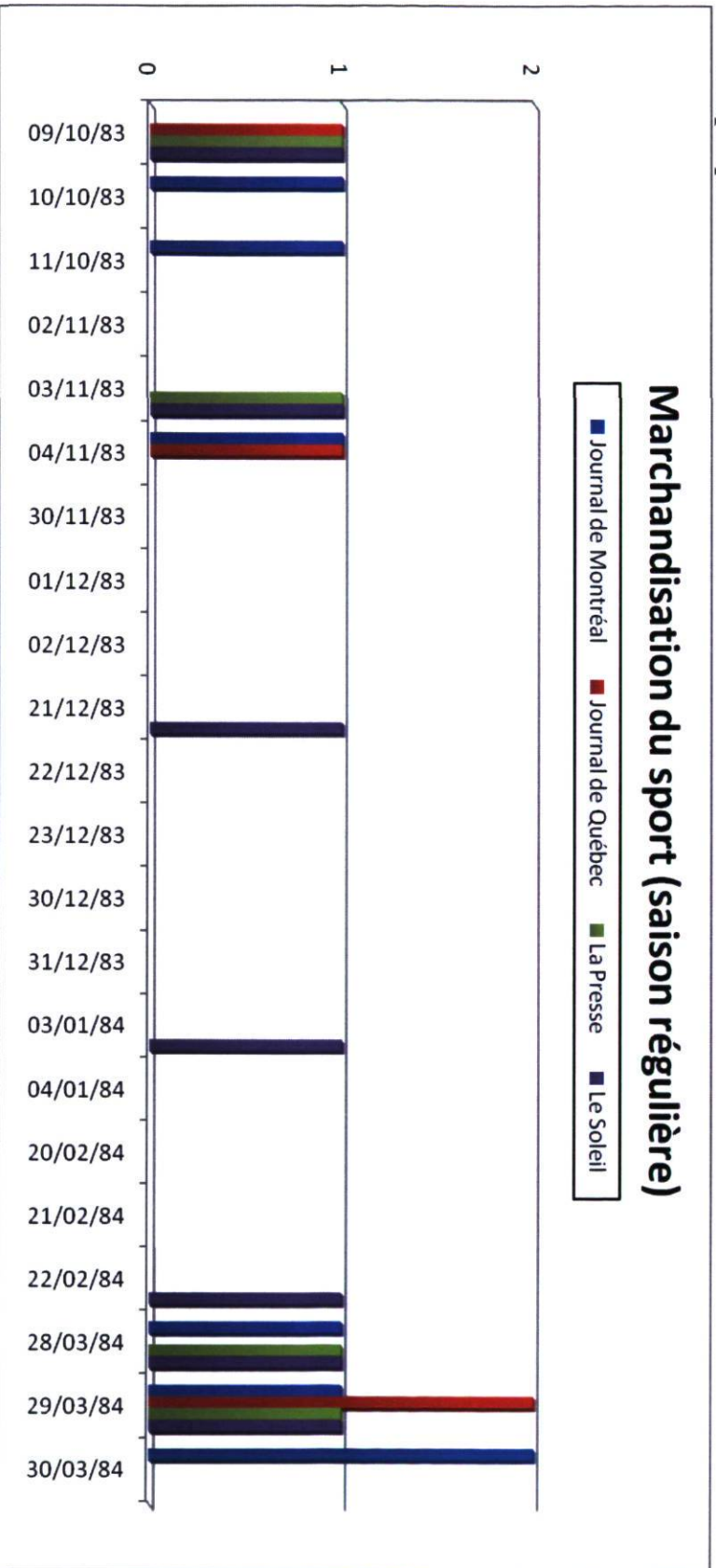
Tableau 7 : Articles, marchandisation du sport, saison régulière 1983-1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
09/10/83		1	1	1	3
10/10/83	1				1
11/10/83	1				1
02/11/83					
03/11/83			1	1	2
04/11/83	1	1			2
30/11/83					
01/12/83					
02/12/83					
21/12/83				1	1
22/12/83					
23/12/83					
30/12/83					
31/12/83					
03/01/84				1	1
04/01/84					
20/02/84					
21/02/84					
22/02/84				1	1
28/03/84	1		1	1	3
29/03/84	1	2	1	1	5
30/03/84	2				2
Total	7	4	4	7	22

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

Graphique 7 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 octobre 1983 au 30 mars 1984.

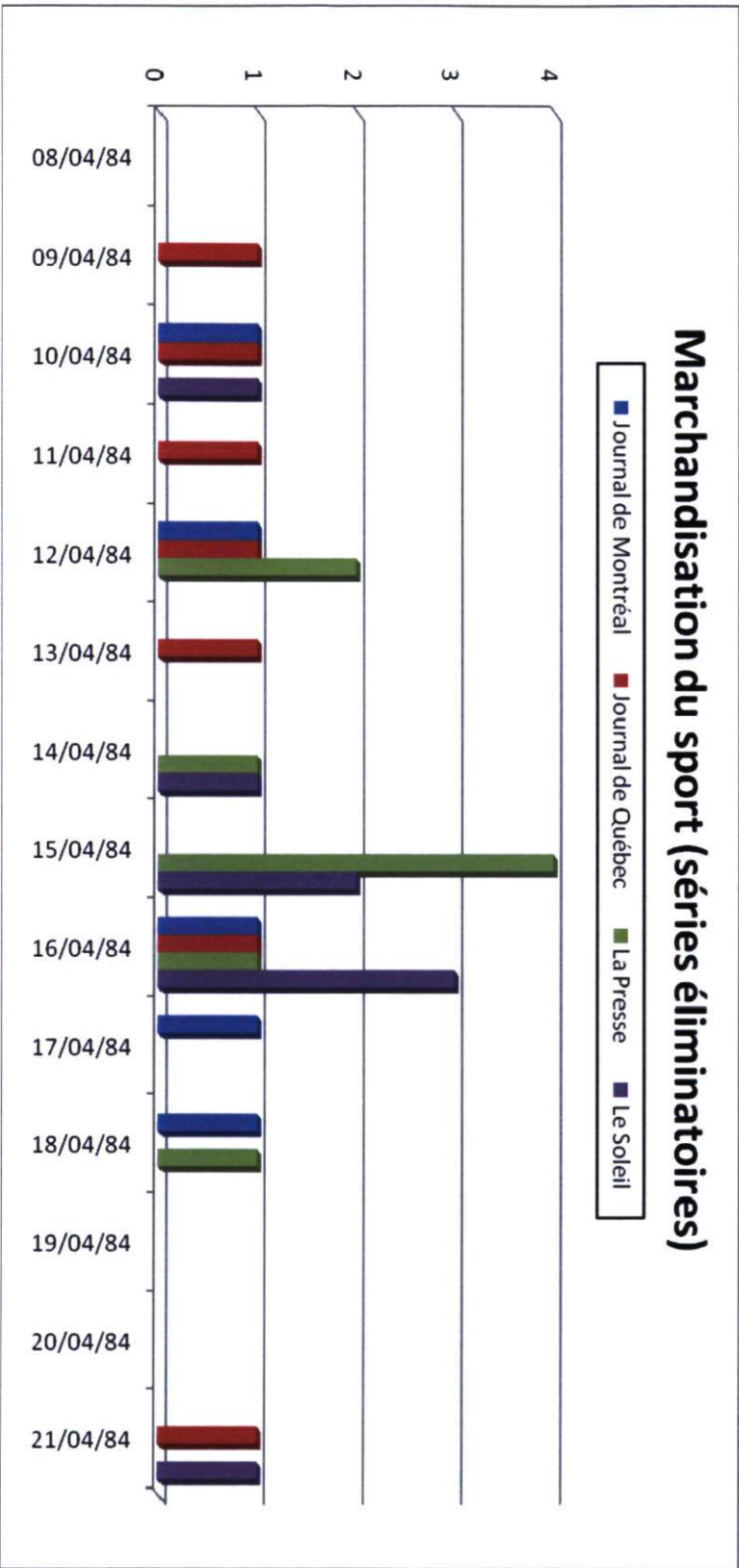
Tableau 8 : Articles, marchandisation du sport, séries éliminatoires 1984 (N)

Date des matchs	Journal de Montréal	Journal de Québec	La Presse	Le Soleil	Total
08/04/84					
09/04/84		1			1
10/04/84	1	1		1	3
11/04/84		1			1
12/04/84	1	1	2		4
13/04/84		1			1
14/04/84			1	1	2
15/04/84			4	2	6
16/04/84	1	1	1	3	6
17/04/84	1				1
18/04/84	1		1		2
19/04/84					
20/04/84					
21/04/84		1		1	2
Total	5	7	9	8	29

*Les dates apparaissant en gras sont celles de la journée du match.

Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.

Graphique 8 :



Sources : données tirées du dépouillement du *Journal de Montréal*, du *Journal de Québec*, de *La Presse* et du *Soleil*, pour la période du 9 au 21 avril 1984.